

ALBERT D'AIX

HISTOIRE DES FAITS ET GESTES DANS LES RÉGIONS D'OUTRE-MER

DEPUIS L'ANNÉE 1096 JUSQU'A L'ANNÉE 1120 DE JÉSUS-CHRIST

Traduit par Mr Didier DELANNAY

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Notice sur Albert d'Aix i

LIVRE Ier 1 Voyage de Pierre l'Ermite à Jérusalem ; son retour en Europe. — Mouvement des Croisés. — Expédition de Gautier sans avoir. — Expédition de Pierre l'Ermite. — Querelles des Croisés avec les Bulgares. — Arrivée de Pierre l'Ermite dans l'Asie Mineure. — Défaite et massacre des Croisés par Soliman. — Expédition de Gottschalk. — Ses succès en Hongrie.

LIVRE II 46 Croisade de Godefroide Bouillon. — Arrivée des Croisés devant Constantinople. — Leurs relations avec l'empereur Grec. — Leur passage dans l'Asie Mineure. — Siège de Nicée. — Prise de Nicée. — L'armée des Croisés continue sa route et se divise en deux corps. — Ils sont attaqués par Soliman. — Leur victoire.

LIVRE III. 103 Marche des Croisés. — Aventure périlleuse de Godefroi. — Querelles de Tancrede et de Baudouin. — Occupation d'Edesse ou Roha par Baudouin. — Il devient comte de cette ville. — Arrivée des Croisés devant Antioche. — Siège d'Antioche. — Expédition et fin malheureuse de Suénon , prince de Danemarck. — Vicissitudes du siège d'Antioche.

LIVRE IV. 192 Message de Tores assiégés dans Antioche au sultan du Kherazan. — Débats dans le conseil du sultan. — Envoi d'une armée au secours d'Antioche. — Intelligences de Boémond dans Antioche. — La ville est livrée aux Croisés. — Ils sont assiégés à leur tour par Corbahan (Kerbogha). — Famine dans Antioche. — Fuite de plusieurs chefs Croisés. — Bataille d'Antioche.

LIVRE V 266 Peste parmi les Croisés. — Expéditions aux environs d'Antioche. — Conquêtes de Baudouin , comte d'Edesse. — Murmures du peuple contre les chefs Croisés , qui ne marchent pas vers Jérusalem. — Marche des Croisés vers Jérusalem. — Leur arrivée.

LIVRE VI 320 Siège de Jérusalem. — Souffrances des Croisés. — Prise de la ville et massacre des infidèles. — Godefroi est élu roi. — Visions qui avaient annoncé son élévation avant la Croisade. — Bataille contre les Égyptiens. — Plusieurs chefs Croisés partent pour l'Europe. — Leur arrivée devant Laodicée assiégée par Boémond. — Boémond lève le siège.

LIVRE VII 356 Godefroi assiège la ville d'Assur. — Expéditions dans la Judée. — Maladie et mort de Godefroi. — Dissensions des Croisés.— Baudouin, comte d'Edesse, succède à Godefroi. — Son voyage d'Edesse à Jérusalem. — Siège d'Ascalon. — Expéditions de Baudouin. — Ses querelles avec Tancrede. — Avec le patriarche de Jérusalem. — Bataille de Ramla.

LIVRE VIII 1 Expédition des Lombards pour la Terre Sainte. — Leur arrivée à Constantinople. — Leur traversée de l'Asie Mineure. — Désastres qu'ils y essuient. — Fuite et retour du comte Raimond à Constantinople. — Autres expéditions des Chrétiens en Occident. — Arrivée de Guillaume, comte de Poitiers, à Antioche. — Querelles des Croisés et de l'empereur Grec.

LIVRE IX 41 Guerres continuelles du roi Baudouin contre les Égyptiens. — Déposition du patriarche Dagobert (Daimbert). — Siège d'Accon ou Saint-Jean-d'Acre.— Baudouin est forcé de le lever. — Siège de Joppé par les Sarrasins. — Le siège est levé. — L'émir d'Accon remet cette place à Baudouin. — Délivrance de Boémond. — Diverses expéditions du roi Baudouin.

LIVRE X 100 Arrivée d'un grand nombre de pèlerins. — Mort de Hugues de Tibériade. — Guerre des Chrétiens avec les habitans d'Ascalon. — De Tancrede et des affaires d'Antioche. — Inimitié de Tancrede et de Baudouin du Bourg comte d'Edesse. — Boémond revient d'Italie à Constantinople. — Ses querelles avec l'empereur Grec. — Affaires intérieures du royaume de Jérusalem.

LIVRE XI 142 Divisions des princes chrétiens. — Expédition de Magnus, roi de Norvège, dans la Terre sainte. — Siège et prise de Sidon par le roi Baudouin. — Attaque des Turcs contre les Chrétiens. — Mort de Boémond.

LIVRE XII 179 Siège de Tyr. — Jérusalem est attaquée par les Turcs. — Défaite des Chrétiens à la première rencontre. — Seconde rencontre et victoire des Chrétiens. — Expédition du roi Baudouin en Egypte. — Il meurt à Pharamie. — Ses derniers entretiens avec ses chevaliers. — Ils retournent en Palestine rapportant le corps du roi. — Élection de Baudouin du Bourg, comte d'Edesse, pour lui succéder

NOTICE SUR ALBERT D'AIX

Nul historien ne nous a conservé, sur la première croisade, autant de détails qu'Albert ou Albéric, chanoine et gardien, selon l'opinion commune, de l'église cathédrale d'Aix en Provence, ou, selon d'autres, d'Aix-la-Chapelle, ce qui me paraît plus probable. Aucun renseignement ne nous reste sur son propre compte ; on ignore même l'époque de sa naissance et de sa mort ; il est certain seulement qu'il vivait encore en 1120, puisque c'est à cette année que s'arrête son ouvrage. Il n'avait point fait partie de l'expédition, et ne visita jamais la Terre Sainte ; mais plein d'enthousiasme, comme l'Europe entière, pour l'entreprise et les exploits des Croisés, il en recueillit avec soin toutes les relations, s'entretint avec une foule de pèlerins revenus de Jérusalem, et a reproduit leurs aventures et leurs senti mens, sinon en bon langage, du moins avec une complaisance minutieuse, et la vivacité d'une imagination fortement émue. Guillaume de Tyr assistait à la ruine du royaume de Jérusalem ; ce spectacle, les hautes fonctions qu'il avait remplies l'éclairaient sur les causes des malheurs des Francs ; il voyait et jugeait leur histoire dans son ensemble, et c'est avec les lumières de l'expérience qu'il a raconté leurs premiers triomphes. Albert au contraire peint les événements de la première croisade en homme qui ne sait et ne prévoit aucun revers, livré tout entier aux impressions de l'admiration, de la confiance et de la joie. Sa narration en est plus naïve et quelquefois plus animée ; on y retrouve les idées et les émotions des Croisés eux-mêmes dans tout l'élan de leur ferveur. Aucune intention générale, aucune trace de recherches savantes ou de composition littéraire ne s'y laisse entrevoir ; il partage les préventions, les haines, l'ignorance des Croisés, et ne veut que célébrer leur gloire, qui est la gloire de son siècle et de sa foi.

Ce caractère donne à son ouvrage un intérêt et un charme particulier ; les erreurs historiques et géographiques y abondent, et l'art de composer ou décrire ne s'y rencontre point. Mais la narration en est détaillée, vivante ; les descriptions des marches, des batailles, des aventures sont quelquefois brillantes et poétiques ; l'écrivain s'émeut et peint, rarement avec talent, toujours avec vérité. On croirait entendre les conversations des pèlerins de retour, racontant à leurs amis ce qu'ils ont vu, fait ou souffert, et communiquant à leurs auditeurs, sans y prendre aucune peine, les impressions qu'ils ont reçues et qu'ils se plaisent eux-mêmes à retrouver.

L'histoire d'Albert d'Aix fut publiée pour la première fois en 1584 à Helmstœdt, par Reiner Reineck, in-4°, sous le titre de *Chronicon hierosolymitanum*, Bongars l'a réimprimée dans ses *Gesta Dei per Francos*, et c'est sur cette édition qu'a été faite notre traduction. Les noms d'hommes et de Lieux y sont souvent tout autrement écrits que dans Guillaume de Tyr ; la même diversité se rencontre dans tous les historiens des croisades, et est peu étonnante dans un temps où le même homme écrivait quelquefois son propre nom de plusieurs façons différentes. Nous avons presque toujours laissé subsister ces noms dans le texte tels que les donne l'écrivain, en prenant soin d'indiquer en note les noms véritables, et ceux par lesquels Guillaume de Tyr a désigné les mêmes personnes ou les mêmes lieux.

INCIPIT

LIBER PRIMUS.

CAP. I.-- *Prooemium sequentis operis.*

Incipit liber primus Expeditionis Hierosolymitanae urbis, ubi clarissimi ducis Godefridi inclita gesta narrantur, cujus labore et studio civitas sancta ab infidelibus liberata, sanctae Ecclesiae filiis est restituta.

Diu multumque his usque diebus, ob inaudita et plurimum admiranda, saepius accensus sum desiderio ejusdem expeditionis et faciendae orationis illic, dum ferverem. Sed cum minime, ob diversa impedimenta, intentioni meae effectus daretur, temerario ausu decrevi saltem ex his aliqua memoriae commendare, quae auditu et revelatione nota fierent ab his qui praesentes adfuissent, ut vel sic non in otio, sed quasi in via, si non corpore, at tota mente et animo consocius essem, elaborare. Quapropter de labore et miseriis, de firmata fide, de robustorum principum caeterorumque hominum conspiratione bona in amore Christi quomodo scilicet relinquerint patriam, cognatos, uxores, filios, filiasque, urbes, castella, agros, regna et omnem hujus mundi dulcedinem, certa pro incertis, et in nomine Jesu exsilia quaesierint, quomodo in manu forti et exercitu robusto iter Hierosolymam fecerint, et mille millies Turcorum Sarracenorumque legiones audaci assultu triumphantes occiderint, quomodo introitum et accessum sacri sepulcri Domini nostri Jesu Christi patefecerint, census et tributa peregrinorum, huc intrare cupientium, ex toto remiserint, pro viribus nostris exiguis, puerili et incauto stylo scribere praesumpsi.

CAP. II.-- *Quomodo Petrus eremita primus auctor exstiterit expeditionis in Jerusalem.*

Sacerdos quidam, Petrus nomine, quondam eremita, ortus de civitate Amiens, quae est in occidente de regno Francorum, omni instinctu, quo potuit, hujus viae constantiam primum adhortatus est, in Beru regione praefati regni factus praedicator, in omni admonitione et sermone. Hujus admonitione assidua et vocatione, episcopi, abbates, clerici et monachi, deinde laici nobilissimi, diversorum regnorum principes; totumque vulgus, tam casti quam incesti, adulteri, homicidae, fures, perjuri, praedones, universum scilicet genus Christianae professionis, quin et sexus femineus, poenitentia ducti ad hanc laetanter concurrunt viam. Qua occasione et intentione hanc viam idem eremita praedicaverit, et ejus primus ductor exstiterit, praesens pagina declarabit.

CAP. III.-- *Quomodo patriarcham adierit.*

Hic sacerdos, aliquot annis ante hujus viae initium causa orationis, Hierosolymam profectus est, ubi in oratorio Dominici sepulcri (proh dolor!) visa quaedam illicita et nefanda tristi animo accepit, et infremuit spiritu; ipsumque Dominum judicem super istis injuriis appellat. Tandem super nefariis operibus motus, patriarcham sanctae Hierosolymitanae Ecclesiae expetit, et, cur pateretur gentiles et impios sancta inquinare, et ab his fidelium oblationes asportare, item ecclesia uti pro prostibulis, Christianos colaphizari, peregrinos sanctos injusta mercede spoliari et multis oppressionibus angustiari requirit.

CAP. IV.-- *Quid patriarcha Petro responderit, et quomodo auxilia Christianorum invitaverit.*

Patriarcha vero et venerabilis sacerdos sepulcri Dominici, his auditis, pia et fidelia profert responsa: « O fidelissime Christianorum, quid super his compellas et inquietas paternitatem nostram, cum nostrae vires vel potentia non magis quam formica exigua adversus tantorum superbiam computentur? Vita enim nostra aut assiduis redimitur tributis; aut mortiferis deputatur suppliciis. Et majora asperamus de die in diem adfore pericula, nisi Christianorum adfuerint auxilia, quae tua legatione invitamus. » Cui Petrus in hunc modum respondit: « Venerande Pater, satis comperimus, et nunc intelligimus ac videmus quam invalida manus Christianorum sit tecum hic inhabitantium, et quantis subjacentis oppressionibus gentilium. Qua de causa, ob Domini gratiam, et vestram liberationem et sanctorum emundationem, Domino comite, vita sospite rediens imprimis dominum apostolicum requiram, deinde omnes primates Christianorum reges, duces, comites, et principatum regni tenentes, servitutis vestrae miseriam, et angustiarum tolerantiam cunctis insinuans. Jam omnia inter se haec nuntia aequae videntur ut fiant. »

CAP. V.-- *Quomodo majestas Domini Jesu in somnis Petro apparuerit, eumque allocuta sit.*

Interim tenebris coelo circumquaque incumbentibus, Petrus orandi causa ad sanctum sepulcrum redit, ubi sub vigiliis et orationibus fatigatus, somno decipitur. Cui in visu majestas Domini Jesu oblata est, hominem mortalem et fragilem sic dignata alloqui: « Petre, dilectissime fili Christianorum, surgens visitabis patriarcham nostrum, et ab eo sumes cum sigillo sanctae crucis litteras legationis nostrae, et in terram cognationis tuae iter quantocius accelerabis, calumnias et injurias populo nostro et loco sancto illatas reserabis, et suscitabis corda fidelium ad purganda loca sancta Jerusalem, et ad restauranda officia sanctorum. Per pericula enim et tentationes varias, paradisi portae nunc aperientur vocatis et electis. »

CAP. VI.-- *Quomodo Petrus Romam venerit, legatione apostolica retulerit, et de terraemotu.*

Ad hanc itaque miram et dignam Domino revelationem, subtracta visione. Petrus somno expegefactus est. Qui in primo diei crepusculo processit a limine templi, patriarcham petiit, visionem Domini sibi ex ordine, aperuit, litteras legationis divinae cum signo sanctae crucis requirit. Quas ille dare non recusavit, sed cum gratiarum actione accommodavit. Accepta hinc licentia, in obedientia legationis ad natales oras regressus est. Non modica anxietate navigio per mare regressus, ad civitatem Barum revehitur. Ubi terris redditus, Romam sine mora proficiscitur. Ibi, reperto apostolico, quam audivit et accepit a Deo et patriarcha legationem retulit super immunditiis gentilium et injuriis sanctorum et peregrinorum. Haec autem apostolicus mente voluntaria et intenta ut accepit, in omnibus se promisit mandatis parere sanctorum precibus. Qua de causa sollicitus venit ad civitatem Vercellas transactisque Alpibus, conventum totius occidentalis Franciae, et concilium apud Podium, civitatem sanctae Mariae fieri decrevit. Deinde ad Clarummontem in Arvernensibus proficiscitur. Ubi audita legatione divina et admonitione apostolica, episcopi totius Franciae, duces ac comites, magnique principes cujusque

ordinis ac gradus, expeditionem ex proprio sumptu ad ipsum sepulcrum Domini annuerunt. Ipso etenim in regno amplissimo conspiratio et conjuratio sancta hujus viae, datis dextris, inter potentissimos exivit. In quorum affirmatione terraemotus magnus factus est, nil aliud portendens quam diversorum regnorum iter moturas legiones, tam ex regno Franciae quam Lotharingiae terrae, Teutonicorum simul et Anglorum et ex regione Danorum.

CAP. VII.-- De quodam Waltero eunte Hierosolyman, quid egerit, vel quid pertulerit.

Anno Dominicae Incarnationis millesimo nonagesimo quinto, indictione quarta, Henrico, quarto rege ac tertio imperatore Romanorum Augusto, anno regni sui quadragesimo tertio, imperii vero decimo tertio, Urbano secundo qui et Odardus apostolico, octavo die mensis Martii, Walterus, cognomento Senzavehor, miles egregius, cum magna societate Francigenarum peditum, solummodo octo habens equites, ex admonitione praedicti Petri eremita, in initio viae Hierosolymitanae intravit regnum Hungariae. Ubi cognita virtute, et audita animi illius intentione et causa assumptae viae, a domino Calomano, rege Christianissimo Hungarorum, benigne susceptus est, et concessus est sibi pacifice transitus per universam terram regni sui, et emendi licentia. Hic itaque sine offensione, et aliquo adverso incursu, usque ad Bellegravam, civitatem Bulgarorum, profectus est, transiens Malevillam, ubi terminantur fines regni Hungarorum. Illic pacifice fluvium Maroc navigio trajecit. Sed in eodem loco Malevillae sedecim de comitatu illius remorati sunt, ut emerent arma, ignorante Waltero qui jam diu fluvium transierat. Hungari vero quidam perversae mentis videntes procul Valteri absentiam et illius exercitus, manus sedecim illis injecerunt; quos armis, vestibus, auro et argento spoliaverunt, et sic nudi et vacui abire permitti sunt. Hi vero dolentes, rebus et armis vacui, usque ad praedictam Belegravam, quo Walterus cum omni manu sua extra muros ad hospitandum tentoria posuerat, iter acceleraverunt, omne infortunium quod eis acciderat sibi referentes. Sed Walterus aequo animo, quia reditus ad vindictam taedio erat, accepit. In ipsa denique nocte qua socii nudi et vacui recepti sunt, Walterus emendi vitae necessaria requisivit a principe Bulgarorum et magistratu civitatis; qui, fraudes et exploratores terrae existimantes, omnia venalia eis interdixerunt. Quapropter Walterus et omnis illius comitatus animo graviter motus armenta, boves et oves illorum, quae per agros ad pabula herbarum emissae passim vagabantur, coeperunt vi rapere et abducere, quousque gravis seditio inter peregrinos, et Bulgaros, gregem suum excutientes, accrescere coepit et misceri armis. Dum tandem virtute Bulgarorum invalescente usque ad centum et quadraginta millia, de peregrino exercitu a multitudine societatis quidam divisi, in quoddam oratorium fugientes devenerunt. Bulgari vero, accrescente suorum manu et Waltero deficiente ac cum tota societate diffugium faciente, oratorium obsidentes, sexaginta ex inclusis combusserunt; caeteros, vix ab hostibus et oratorio pro defensione vitae elabentes, plurimos gravi vulnere percusserunt. Post hanc calamitatem et attritionem suorum. Walterus, relictis circumquaque sociis, fugitivus silvas Bulgarorum per octo dies exsuperans, ad civitatem ditissimam, quae vocatur Niczh in medio Bulgarorum regno secessit. Ubi duci et principi terrae reperto injuriam et damnum sibi illatum referens, justitiam de omnibus clementer ab eo consecutus est, quin et arma et pecuniam illi in reconciliatione largitus est, ac ei conductum dominus terrae per civitates Bulgariae Sternitz, Phinopolim atque Adrianopolim pacifice dedit, et emendi licentiam, quousque ad imperatoriam urbem Constantinopolim, quae est caput totius regni Graecorum, cum omni manu sua descendit. Ut autem descendit, omni instantia humillimae petitionis, qua potuit, ab ipso domino imperatore exoravit, quatenus in regno suo pacifice moram obtineret, cum licentia emendi vitae necessaria, donec Petrus Eremita, cujus admonitione et instinctu viam hanc inchoaverant, socius haberetur; et sic conjunctis millibus suis, brachium maris S. Georgii navigio transmearent, et sic tutius Turcis, cunctisque gentilium cuneis resistere valerent. Quod et actum est, et a domino imperatore, Alexio nomine, benigne de omnibus petenti responsum et concessum est.

CAP. VIII.-- *Quomodo Petrus, cum copioso exercitu tendens Jerusalem, vindictam sociorum in Hungaria fecerit.*

Post haec, nec longi temporis intervallo, Petrus praedictus, et exercitus illius copiosus, ut arena maris innumerabilis, quia diversis regnis illi conjunctus convenerat, scilicet Francigenae, Suevi, Bajoarii, Lotharingi, continuabat pariter viam Jerusalem. Qui in itinere suo in Hungariae descendens regnum, ante portam Cyperon tabernacula sua fixit cum omni exercitu, quem eduxerat. His locatis, protinus regnatori Hungariae nuntios direxit, quatenus sibi suisque consociis pateret aditus et transitus per medium regni ejus. Quod illi concessum est, ea conditione interposita ne in terra regis praedam contingeret, sed pacifice viam teneret, omnia vero, quibus indigeret exercitus, sine jurgiis et lite pretio mutuarent. Petrus ergo, audita erga se suosque regis benevolentia, gavisus est, et pacifice regnum Hungariae transivit, dans et accipiens omnia usui necessaria in numero, justitia et mensura, et sic sine turbine usque ad Malevillam cum omni legione sua profectus est. Ut autem appropinquavit terminis loci praedicti, fama in auribus suis suorumque allata est, quomodo comes regionis illius, nomine Guz, unus de primatibus regis Hungariae, avaritia corruptus, adunationem armatorum contraxisset militum, et pessimum consilium iniisset cum praedicto duce, Nichita nomine, principe Bulgarorum et praeside civitatis Belegegrave quatenus et ipse collecta virtute satellitum, anteriores agminis Petri debellaret et occideret; ipse vero postremos insecutione suorum militum detruncaret, ut sic universa spolia tanti exercitus in equis, auro et argento ac vestibus, diriperent et dividerent. Petrus haec audiens, quia Christiani erant Hungari et Bulgari, omnino de illis tantum facinus credere noluit, quousque ad Malevillam venientes, consocii illius arma et spolia sedecim sociorum Walteri, in moenibus et muris pendentia, aspexerunt, quos paulo ante retardatos Hungari in dolo spoliare praesumpserant. Petrus autem, hac confratrum injuria comperta, visisque illorum armis et spoliis, socios ad vindictam admonet. Qui fortiter signis cornicinum intonant, erectis signis ad moenia convolant, muros grandine sagittarum oppugnant, quos tam incessabili et incredibili densitate oculis in moenibus assistentium intorquebant, ut nequaquam virtutem Gallorum impugnantium Hungari sufferre valentes, a muro declinarent, si forte intra civitatem ante vires illorum remanere valerent. Ad haec Godefridus quidam cognomen habens Burel, de Stampis civitate ortus, magister et signifer ducentorum peditum, qui et ipse pedes erat, fortis viribus, intuens fugam adversariorum procul a moenibus, muros scala, quam forte ibidem reperit, transvolat. Reinoldus de castro Breis, eques insignis, opertum habens caput galea, et lorica indutus, pariter moenia post Godefridum ascendit, donec universi tam equites quam pedites intrare contendunt. Hungari vero videntes animae suae angustias et imminens periculum, ad septem millia conglobantur ad defensionem, ac per aliam portam, quae respicit ad orientem, egressi super verticem praecelsae silicis quam praeterfluit Danubius, et qua ex parte insuperabile erat munimentum, constiterunt. Quorum plurima pars, quae prae angusto aditu per portam velociter effugere nequiverant, ante ipsam januam in ore gladii ceciderunt. Alii, qui in vertice montis liberari sperabant, ab insequentibus peregrinis trucidati sunt, alii, a cacumine montis praecipitati, in ipsius Danubii undis absorpti sunt, sed plures navigio elapsi sunt. Ceciderunt illic circiter quatuor millia Hungarorum; peregrinorum centum tantum, praeter vulneratos, ibidem occisi sunt. Hanc Petrus adeptus victoriam, cum universis suis in eodem castello Malevillae diebus mansit quinque, propter abundantiam alimentorum quae ibi reperit in frumento, gregibus ovium et armentis, et poculorum plenitudine et infinito numero equorum.

CAP. IX.-- *Quomodo Maroam fluvium cum difficultate transierit.*

Comperta hac victoria et Hungarorum caede cruenta, et visis ferro caesis corporibus illorum, quae plurima exstincta atroci vulnere Danubius suis procellis advexerat Belegegrave, ubi reflexo alveo iter et cursum continuat, a Malevilla distans milliari, dux praefatus Nichita, suos convocat, et, consilio ab omnibus accepto, metu concussus, Belegegrave Petrum ultra exspectare recusat, sed Niczh, spe defensionis adversus vires Francigenarum, Romanorum et Teutonicorum,

quia robore murorum civitas haec munita habebatur, migrare disposuit, secum asportatis universis thesauris Belegegrave; concives vero illius, per silvas et montana ac deserta loca cum armentis suis in fugam misit, quousque accersito auxilio imperatoris Constantinopolitani, socii Petri resisteret, et vindictam Hungarorum sumeret propter amicitiam et foedus, quod cum Guz, comite et principe Malevillae, percussisset. Transactis abhinc sex diebus, nuntius quidam de villa advenarum Francorum Petro celeriter mittitur, qui hanc minarum certam legationem illi indicaret, dicens: « Rex Hungariae, collecto exercitu universi regni sui, in ultionem suorum ad vos descensurus est, de quibus ne unum quidem certum est ab armis illius evadere; nam dolor occisorum et lamenta regem et universos parentes et amicos illorum commoverunt. Quapropter quantocius fluvium Maroam superantes, viam vestram hinc maturate. » Petrus, intelligens iram regis et illius gravissimam adunationem, cum universis sociis Malevillam deserens, sed cuncta spolia gregesque ac praedam equorum abducens, Maroam transire disposuit. Sed paucas naves, numero tantum centum quinquaginta in toto littore invenit, quibus tanta multitudo subito posset transire et evadere, propter timorem regis in fortitudine gravi supervenientis. Unde quamplurimi, quibus naves defecerant, junctura lignorum et copulatione viminum transire certabant. Sed a Pincenariis, qui Bulgariam inhabitabant, plurimi in ipsa lignorum et viminum copulatione fluctuantes sine gubernaculo, et a societate interdum divisi, sagittis confixi interierunt. Videns autem Petrus interitum et submersionem suorum quae fiebat, Bajoariis, Alemannis caeterisque Teutonicis ex promissione obedientiae imperavit, ut Francigenis fratribus subvenirent. Qui illico septem ratibus invecti, septem naviculas Pincenariorum submerserunt cum inhabitantibus, septem tantum vivos captivantes, quos in praesentiam Petri adductos ex praecepto illius trucidaverunt. Hac ultione suorum facta, et Maroa fluvio transito, ingentia et spatiosissima nemora Bulgarorum Petrus ingreditur cum vehiculis cibariorum et omni apparatu, et spoliis Belegegrave. Et septem diebus in saltu spatiosissimo expletis, ipse cum suis urbem Niczh muris munitissimam applicuit ubi flumen quoddam per lapideum pontem ante civitatem transeuntes, pratum, viriditate et amplitudine voluptuosum, et ripam fluminis fixis tentoriis occupaverunt.

CAP. X.-- *Quomodo duci Bulgarum obsides dantur: quibus receptis, gravis contentio cum Bulgaris oritur.*

Hospitatis itaque peregrinis legionibus, ex providentia Petri et majorum consilio fit legatio ad ducem Nichitam, principem Bulgarorum, qui in eadem civitate praesens habebatur, quatenus licentiam emendi cibos acciperent. Quod benigne annuit, sub hac tamen conditione ut obsides ei darentur, ne aliqua injuria aut vis, sicut Belegegrave, a tanta multitudine fieret Walterus filius Waleramni de Bretoil castello, quod est juxta Belvatium, et Godefridus Burel de Stampis, duci obsides constituti et dati sunt. His missis et a duce receptis, omnium rerum sufficientia ad emendum undique illis concessa est, et non habentibus unde emerent, plurima largitio eleemosynarum a civitate largita est. Hac igitur nocte cum omni tranquillitate peracta, et obsidibus Petro a principe fideliter restitutis, centum viri Alemannorum propter contentionem vilissimam, cum quodam Bulgaro vespere habitam in venditione et emptione, paulisper subtracti a tergo agminis Petri, septem molendinis, quae sub praedicto ponte in flumine degebant, ignem submiserunt, et in favillam redegerunt, quin et domos quasdam, quae extra urbem erant, simili incendio in ultionem furoris sui succenderunt. Cives autem videntes aedificia suorum igne conflagrare, unanimi conventu suum ducem Nichitam adeunt, Petrum et universos sequaces illius falsos Christianos asserentes, raptores tantum esse et non homines pacificos, qui Pincenarios ducis Belegegrave, et Malevillae tot Hungaros occiderint; et nunc incendium hoc praesumpserint, nequaquam pro benefacto remunerationem restituentes.

CAP. XI.-- *Quomodo dux exercitum insecutus plurima diripuerit.*

Dux, audita hac injuria et querimonia suorum, praecepit ut universi ad arma contenderent cum omni equitatu quem illic adunaverat, cognita invasione Malevillae, et absque mora ut

peregrinos insequerentur, in caput eorum reddentes universa mala quae sibi illata sint. Ad hoc denique ducis imperium Bulgari, Comanitae, Hungari plurimi cum Pincenariis, qui conventionem solidorum ad urbis defensionem convenerant, arcus corneos et osseos arripiunt, loricas induunt; et, vexillis hastae innexis, Petrum cum exercitu suo secure gradientem insequuntur, ac tardos et extremos exercitus detruncare et transfigere non parcentes, currus et plaustra lente gressu subsequentera retinuerunt, matronas, puellas, pueros teneros abducentes, qui exsules et captivi in terra Bulgariae usque in praesentem diem cum universis rebus et armentis inventi sunt. Protinus in hac repentina peregrinorum disturbance et occisione, quidam, Lambertus nomine, velocitate equi elapsus, ad Petrum pervenit: cui rem hanc ignoranti et omnia quae acciderant retulit, et quomodo haec initia malorum et dolorum ab Alemannis extiterint propter incendium quod fecerant. Petrus vero milliari remotus haec omnia ignorabat; qui, ad haec verba nuntii graviter turbatus, convocat sapientiores et magis sensatos de exercitu, quibus sic loquitur, dicens:

CAP. XII.-- *Quomodo, Petro cum exercitu causa pacis obviam duci regresso, plurima juvenus prostrata sit.*

« Grave et durum nobis infortunium, ex furore insipientium Teutonicorum ortum, imminet. Nostri quam plurimi cum ipsis Alemannis, a duce Nichila et suo satellitio, in arcu et gladio ceciderunt in ultione incendii quod me prorsus latebat; nostra autem plaustra omnia, cum opibus et armentis retenta sunt Nihil aliud super his video utilius quam ut obviam duci redeamus, pacem cum illo componamus, quia injuste nostri cum eo egerunt, cum omnia nobis necessaria pacifice cives sui subministraverint. » Ad hanc vocem et sententiam Petri repetito itinere, exercitus reversus est ad ipsam civitatem Niczh, et in prato praefato tentoria sua relocaverunt, ut excusaret se Petrus et universam legionem quae praecesserat, ut sic, mitigato duce, captivos suos et plaustra recuperarent. In hac itaque intentione et consilio Petrus cum prudentioribus dum satageret, et verbis cautis excusationem suam ordinaret, mille insensatorum hominum juvenus, nimiae levitatis et durae cervicis, gens indomita et effrenis, sine causa, sine ratione, trans praedictum pontem lapideum ad moenia et portam civitatis in gravi assultu vadunt: quibus mille ejusdem levitatis juvenus, trans vada et ipsum pontem concurrentes, ingenti vociferatione et furore in auxilium junguntur, Petrum, ductorem suum haec prohibentem et pacem fieri volentem, cum omnibus sensatis audire recusantes. In hac igitur dissensione gravissima discordantium legionum, totus cum Petro, hanc seditionem prohibente, praeter haec duo millia, remansit exercitus, qui nullo modo ad opem his se contulerunt. Bulgari, videntes hoc schisma in populo et facile haec duo millia posse superari, e duabus eruperunt portis in sagittis, et lanceis et gravi vulnere; et sic in virtute magna oppressos universos in fugam verterunt. Quorum viginti, a ponte corruentes, undis immersi ac suffocati sunt. Alii vero in latere pontis trecenti ad vada incognita fugam inierunt, quorum alii armis, alii undis perierunt. Tandem qui in altera parte fluvii ab hac insania revocati cum Petro in viridario remanserant, videntes quia sui tam saevo martyrio consumebantur, non ultra se potuerunt continere ab auxilio, sed induti lorice et galeis, nolente volente Petro, ad ipsum pontem convolant. In quo crudeliter hinc et hinc bellum exoritur, in sagittis, gladiis et lancois. Sed a Bulgaris vado et ponte praevento, sequaquam transire potuerunt, sed fortiter in fugam remissi sunt. Petrus visa hac suorum contritione et fuga, legationem per quemdam Bulgarum, qui sanctam viam decreverat in Jerusalem, duci praefato misit quatenus colloquium secum paulisper habere dignaretur, et pacem in Domini nomine utrinque componerent. Quod et actum est.

CAP. XIII.-- *Qualiter exercitus ex magna parte dispersus sit, et iterum ad triginta millia adunatus.*

Pace hac divulgata in populo Petri, et turbine sedato, quousque omnia redirent in concordiam, pedestre vulgus rebelle et incorrigibile, currus et plaustra reparans et onerans, viam instabant. Quibus Petrus, Folckerus, Reinoldus interdicens, donec viderent, si colloquium

procederet in concordiam, nequaquam insensatos et rebelles ab incepto avertere poterant. Cives autem, videntes quia Petrus et majores exercitus obstaculo viae euntibus erant et plaustris ac curribus obstabant, arbitrati sunt quod cum vulgo fugam aptassent. Quapropter a porta urbis exsistentes cum militibus ducis, insecuti sunt eos in manu forti; et ad duo milliaria gravis occisio et captivatio facta est ab his retardati exercitus. Plaustrum, super quod erat scrinium Petri plenum innumerabilis auri et argenti, captum et retentum est, et ad Niczh una cum captivatis reductum, et in aerario ducis repositum; caetera spolia militibus divisa sunt, viri sine numero caesi sunt, pueri cum matribus abducti, mulieres nuptae et innuptae, quarum ignoratur numerus. Petrus vero et omnis manus illius, quae evadere potuit, per opacum et spatiosum nemus, pars per abrupta montium, pars per deserta noca dispersi, ut oves a lupis fugam maturabant. Tandem Petrus, Reinoldus de Breis, Walterus filius Waleramni de Bretoil, Godefridus Burel, Folckerus Aureliensis, omnes hi cum quingentis solummodo post hanc fugam in vertice cujusdam montis casu convenerunt. Nec enim de quadraginta millibus plures remansisse visi sunt. Tunc vero Petrus considerans quia gens et exercitus ejus graviter imminutus est, anxie in diversa meditatur, et vehementi suspirio dolet dissipatas legiones, et tot millia suorum cecidisse, Bulgarorum autem unum solummodo periisse, miratus, si adhuc quispiam de quadraginta millibus profugis ac dispersis viveret. Unde ex ipsius sententia et visione, hi qui secum in montis cacumine constiterant fugientes, signis et cornibus perstrepunt, ut peregrini, quacunque dispersi essent per montes et silvas ac loca deserta, audito signo Petri suorumque, in unum revertentes coadunarentur, et iter quod coeperant iterarent. Nec primum dies inclinata fuit, quod audito signo ad septem millia collecta sunt. Sic adunati, et a dispersione reversi, viae iterato insistunt, et ad civitatem quamdam, rebus vacuum et civibus, applicuerunt; ubi castra figentes, socios profugos ac dispersos praestolati sunt. Sed minime alimenta in locis desertis reperire aut investigare potuerunt, nimiam ibi tolerantibus penuriam, quia plaustra et currus, frumentum, hordeum, carnesque ferentes ad edendum, supra duo millia amiserant, neminem videntem aut aliquid offerentem invenientes. In mense itaque Julio haec adversa illis contigerant, quando hac in regione frumenta et segetes maturae jam ad messem flavescunt. Angustiato itaque fame populo, visum est viris consilio cautissimis, ut segetes maturas repertas in campestribus desertae et vacuae civitatis igne torrerent, et torrida grana excuterent, quibus populus jejunos sustentari posset. Hoc etenim sustentaculo annonae tribus diebus vixit populus, quousque profugi et dispersi ad triginta millia readunati sunt, praeter decem millia quae perierant.

CAP. XIV.-- Quomodo imperator Petro legatos direxerit, ut veniret Constantinopolim.

Interea nuntii ducis ad dominum imperatorem Constantinopolim praecesserunt, qui sibi universa in malo de actibus et infortunio retulerunt, nempe qualiter exercitus Hungaros Malevillae occiderit, et quomodo ad civitatem Niczh veniens, pro benefactis mala civibus reddiderit, sed non tamen hoc impune praesumpserit. Imperator haec audiens, Petro legatos dirigit; qui Petrum, vacua et deserta civitate relicta, in urbem Sternitz cum omni comitatu suo profectum repererunt, ex edicto imperatori haec illi nuntia ferentes: « Petre, domino imperatori graves de te tuisque querimoniae allatae sunt, eo quod in regno ipsius praedam et seditionem tuus fecerit exercitus. Quapropter ex imperio ipsius interdicitur tibi ne ultra tres dies moram facias in aliqua regni sui civitate, donec urbem Constantinopolim ingrediaris. Civitatibus autem omnibus, per quas transiturus es, ex imperatoria jussione praecipimus ut pacifice tibi omnia tuisque vendant, et quia Christianus es, Christianique tui consocii, non ultra iter tuum impediunt. Et quidquid in superbia et furore satellites tui adversus ducem Nichitam deliquerunt, prorsus tibi remittit; scit enim quod pro hac injuria graviter poenas exsolvistis. »

Petrus, hac audita domini imperatoris legatione pacifica, non modicum gavisus et prae gaudio lacrymatus, gratias Deo retulit, qui, post nimiam et severam correptionem, nec immeritam, sibi suisque dedit gratiam in conspectu tam magnifici et nominatissimi imperatoris.

CAP. XV.-- *Quomodo Petrus secundam imperatoris legationem acceperit, ut Constantinopolim maturaret iter.*

Igitur mandatis illius obediens, a Sternitz civitate processit, et ad urbem Phinopolim cum omni populo suo secessit. Ubi universo casu et infortunio suo recitato in audientia omnium Graecorum civium, plurima Byzantium, argenti, equorum et mulorum munera suscepit pro nomine Jesu et timore Dei, omnibus super eum misericordia motis. Deinde post tertiam lucem hilaris et laetus in largitate rerum necessarium migrans, Adrianopolim secessit. Ubi duobus solummodo diebus hospitio remoratus extra muros urbis, tertia luce exorta inde recessit. Nam secunda legatio imperatoris sollicitabat eum, ut Constantinopolim maturaret iter, quia fervebat imperator desiderio videndi eundem Petrum, propter famam quam de illo audierat. Ut autem ventum est Constantinopolim, exercitus Petri jussus est procul a civitate hospitari, quibus emendi licentia pleniter concessa est.

CAP. XVI.-- *Quomodo Petrus et exercitus ab imperatore benigne susceptus sit, et deinde mare transierit.*

Petrus vero statura pusillus, sed sermone et corde magnus, in praesentiam imperatoris cum solo Folkero introducit a legatis ipsius imperatoris, uti videret si esset sicut de illo fama erat. Petrus vero introiens ad imperatorem confidenter, in nomine Domini Jesu Christi, salutavit, et quia in ipsius Christi amore et gratia ad visitandum sanctum ejus sepulcrum ex patria sua secesserit, recitat per singula, et adversitates quas jam in brevi pertulerit commemorat, viros potentissimos, comites et duces nobilissimos, se post modicum subsequuturos denuntiat, qui causa visendi Dominicum sepulcrum, ardentissimo desiderio pariter viam insistere Jerusalem decreverint. Imperator autem, viso Petro et animi illius intentione ex ipsius verbis cognita, quid velit aut quid de suo cupiat requirit. Qui ut misericorditer accipiat precatur, unde sustentationem vitae cum suis habeat, asserens quanta et quam innumerabilia bona ex imprudentia et rebellionem suorum amiserit. Imperator, hac Petri humilitate audita, motus misericordia, ducentos byzantios aureos sibi dari jussit; de moneta vero quae dicitur tartaron, modium unum exercitui illius erogavit. Post haec Petrus, a colloquio et palatio imperatoris regressus et benigne ab eo commendatus, solummodo quinque diebus requievit in campis et praedio ad Constantinopolim, ubi simul Walterus Sensavehor sua locavit tentoria, socius factus ab ipso die et deinceps, admistis copiis, armis et universis usui necessariis. Deinde diebus quinque completis, tentoria sua ameventes, brachium maris S. Georgii navigio et auxilio imperatoris superant, et terminos Cappadociae intrantes, per montana ingressi sunt Nicomediam, ibidem pernottantes. Et post haec ad portum qui vocatur Civitot castrametati sunt. Illuc assidue mercatores admovebant naves onustas cibariis vini, frumenti, olei et hordei, caseorumque abundantia, vendentes omnia peregrinis in aequitate et mensura. In hac itaque necessarium plenitudine gaudentibus et corpora fessa curantibus, adsunt nuntii Christianissimi imperatoris, qui Petro exercituique ejus interdixerunt iter versus montana Nicaeae urbis, propter insidias et incursus Turcorum, donec amplior numerus adfuturorum Christianorum illis accresceret. Petrus vero audiens, legationi et consilio imperatoris acquievit, ut et universus populus Christianorum. Et curriculo duorum mensium illic in pace et laetitia epulati, moram fecerunt, secure ab omni hostili impetu dormientes.

CAP. XVII.-- *Quomodo in terra urbis Nicaeae juvenus praedam fecerit, et castellum quoddam Solymani ceperit.*

Post duos itaque menses, lascivi et effrenes facti prae otio et inestimabili copia ciborum, vocem Petri non audientes, sed contra voluntatem illius, in terram Nicaeae urbis et regni Solymani, ducis Turcorum, per montana ingressi sunt, depraedati armenta, boves, oves, hircos, greges Graecorum Turcis famulantium, et ad socios deferentes. Petrus haec intuens, tristi animo accepit, sciens quia non impune ferrent. Unde saepius admonuit ne ulterius praedam hanc juxta

consilium imperatoris contingerent; sed frustra insipienti et rebeli populo locutus est. His itaque prospere succedentibus et nullam adhuc praedarum excussionem metuentibus, visum est animosis et ventosis juvenibus, quatenus, assumpta manu de exercitu, praedam in pratis et pascuis ante mures civitatis Nicaeae in conspectu Turcorum raperent et abducerent. Quapropter ad septem millia peditum conglobati, cum equitibus tantum trecentis loricatis, in vexillorum suorum elevatione et tumultu nimio profecti, septingentos boves cum caeteris pecoribus a pratis Nicaeae urbis abduxerunt; et ad tabernacula Petri remeantes, plenum et pingue fecerunt convivium; plurimum vero gregis vendiderunt Graecis et nautis imperatori subditis. Videntes autem Teutonici quia Romanis Francigenis res prospere successit, et quod sine impedimento toties cum praeda sua reversi sunt, accensi et ipsi rapinarum avaritia, ad tria millia in unum conferuntur peditum, equites ducenti tantum, et in signis ostreis et purpureis semitam per eadem montana ingressi, ad castellum quoddam Solymani, viri magnifici, ducis et principis Turcorum, pervenerunt, ubi montana terminantur et silva, distans a Nicaea spatio trium milliarium. Aggressi sunt autem omni virtute armorum et fremitu bellico praefatum castellum, quousque habitatores illius expugnatos percusserunt in ore gladii, Graecis Christianis solummodo parentes; caeteri omnes in ipso praesidio inventi, aut caesi aut ejecti sunt. Expugnato itaque praesidio et habitatoribus ejus expulsis, in abundantia alimentorum illic reperta laetati sunt. Et victoria hac jucundati, consilium invicem dederunt, ut in praesidio hoc remanentes, terras Solymani et principatum ejus facile in virtute sua obtinerent, praedas et escas undique comportarent, et secure Solymanum debilitarent, quousque magnorum principum promissus exercitus propinquaret.

CAP. XVIII.-- Quomodo Solymanus dux, congregatis Turcis, praedictum castrum expugnaverit, quosdam captivos duxerit, reliquos occiderit.

Solymanus autem, dux et princeps exercitus Turcorum, adventu Christianorum audito, tum praeda et rapinis, suorum quindecim millia ab omni Romania et regno Corrozan contraxit, viros peritissimos belli in arcu corneo et osseo, et sagittarios agillimos. Quibus congregatis, post duos dies Teutonicorum victoriae, ad urbem Nicaeam revertitur de terra longinqua cum adunatione validissima: ubi amplior ira et dolor illi auctus est ex fama Alemannorum et invasione praesidii, quod amiserat, et strage ac ejectione virorum suorum. Deinde tertiae diei sole orto, Solymanus cum omni comitatu suo castrametatus, a Nicaea, praesidio, quod Teutonici invaserant, applicuit. Quod signiferi illius in virtute sagittariorum fortiter assilientes, Teutonicos in moenibus atrociter resistentes sagittis crudeliter infigunt ac fatigant, quousque ad defensionem ultra stare non valentes, a muro et moenibus immoderato grandine sagittarum retrusi sunt, infra praesidium protectionem a jaculis nudi et angustiati quaerentes. Turci vero videntes quia Alemannos a muris et moenibus represserant, trans muros et moenia transcendere parant. Sed Alemanni, qui infra praesidium erant, vitae solliciti et studiosi, penetrare volentibus lanceas opponerant; alii gladiis et bipennibus in faciem illis resistebant, quousque non ultra conscendere ausi sunt. Turci igitur, hac sagittarum impugnatione et nimio grandine Alemannos absterrere non valentes, comportaverunt omnia lignorum genera ad ipsam januam praesidii. Quae igne submisso combusta est, et plurima aedificia, quae erant in arce, donec flamma et calore invalescente, alii exusti sunt, alii a muris salutem sperantes desiliunt. Sed Turci, qui foris erant, exeuntes et fugientes ense trucidabant; alios, vultu et corpore juvenili venustos, circiter ducentos abduxerunt captivos; caeteri omnes gladio et sagitta consumpti sunt.

CAP. XIX.-- Quomodo exercitus per dies octo Petrum exspectaverit, et quomodo quosdam Turci de exercitu decollaverunt.

Ultione hac gravi Solymano cum suis et cum Alemannis captivis, regresso, fama tam crudelissimae necis Teutonicorum perlata est in castris Petri. Unde animi et corda cunctorum, vehementi consternata sunt dolore super interitu confratrum suorum. Hoc ergo infortunio suorum moti, saepius consiliis inter se utuntur, utrum recenter in ultionem illorum insurgerent, an Petrum

operirentur. Ante hos enim dies Petrus Constantinopolim ad imperatorem migraverat, pro exercitu suo rogaturus, ut illis venditionem necessariorum alleviaret. Consilium autem inter se habentibus, Walterus Sensavehor omnino se in ultionem fratrum ire contradixit, donec eventus rei planus innotesceret, et praesentia Petri adesset, cujus consilio omnia acturi essent. Hoc consilio Walteri sedatus est populus octo diebus, praestolans adventum Petri. Sed nequaquam adhuc potuit ab imperatore redeundi licentiam habere. Octavo dehinc die Turci, viri militares et arte belli illustres, surrexerunt ab urbe Nicaea, numero centum, regionem et urbes in montanis sitas perlustrantes, scire et intelligere volentes de praeda et rapinis quas Galli abduxerant. Ibi ipsa die plurimos peregrinos, hac et illac vagantes, diversis in locis, interdum decem, interdum quindecim, aut eo amplius, decollasse perhibentur. Hoc denique rumore in castris Petri rursus ventilato, scilicet Turcos adesse et suos circumvagos decollasse, omnino excusant credere tam longe eos a Nicaea descendisse. Sed tamen aliqui consilium dederunt ut eos persequerentur, si adhuc in finibus illis reperiri possent.

CAP. XX.-- *Quomodo exercitus, ad ultionem sociorum armatis, Solymanus cum multa manu occurrerit pugnaturus.*

Interea veritate comperta, exoritur tumultus in populo et unanimiter pedites conveniunt Reinoldum de Breis, Walterum Sensavehor, Walterum quoque de Bretoil et Folckerum Aureliensem, qui erant principes exercitus Petri, quatenus ad vindictam fratrum consurgerent adversus Turcorum audaciam. Sed hi prorsus ituros se negant, donec Petri praesentiam et consilium haberent. Godefridus autem Burel, magister peditum, illorum responsis auditis timidos minime in bello valere tam egregios milites asserens, saepius sermone aspero improperabat viris his qui Turcos persequi in ultionem fratrum caeteros socios prohiberent. Econtra primores legionis contumelias et impropria illius suorumque sequacium ultra ferre non valentes, ira et indignatione graviter moti, ituros se pollicentur adversus Turcorum vires et insidias, etiamsi mori contingat illos in praelio. Nec mora, surgente primo diluculo quartae diei, per universa castra jubentur armari universi equites et pedites, et signis cornicinum intonare, et bellum congregari. Soli inermes et infirmi cum femineo sexu innumerabiles in castris relictis sunt. Armati vero, et universi congregati ad viginti quinque millia peditum et quingentos equites toricatos, viam insistunt ad urbem Nicaeam, ut ducem Solymanum et caeteros Turcos, bello lacessentes, in ultionem confratrum cum eis praelium committerent. In sex acies itaque divisi et ordinati, et quibusque vexillis attitulati, in dextro et in sinistro incedebant. Vix tria milliaria a portu et statione Civitot processerant, absente et omnia ignorante Petro, per praedictam silvam et montana in vociferatione et tumultu vehementi gloriantes et intonantes, et ecce Solymanus cum omni comitatu suo intolerabili eadem silvam ex fronte altera intraverat, a Nicaea urbe descendens, ut repentino tumultu Gallos in castris incurreret, et nescios ac improvisos in ore gladii universos consumeret atque deleret. Hic audito adventu et vehementi strepitu Christianorum, miratur nimium quidnam tumultus is voluerit; nam latebant eum universa, quae Christiani decreverant. Statimque peregrinos adesse intelligens, suos sic alloquitur: « Ecce Franci ad quos tendimus adsunt. Certum autem sit vobis quia adversum nos pugnaturi veniunt. Sed quantocius a silva et montanis recedamus in apertam camporum planitiem, ubi libere cum eis praelia conseramus, et nullum invenire possins refugium. » Quod ita ad vocem Solymani actum est, et in silentio magno a silvis et montanis egressi sunt.

CAP. XXI.-- *Quomodo Turci cum Christianis graviter conflixerint.*

Francigenae autem, Solymani ignorantes adventum, a silvis et montanis in clamore et alta vociferatione procedebant, tunc primum Solymani acies mediis campis intuentes et eos ad praelium operientes. Quibus visis, invicem se confortare in nomine Domini coeperunt, duasque acies praemittunt, quae quingentos equites habebant. Solymanus autem duas acies praemissas intuens, frena sine tardatione laxat equi, laxantque sui et inaudita atque intolerabili vociferatione

reddunt attonitos et stupefactos milites catholicos. Dehinc sagittarum grandine per medias irruunt acies, quae, graviter attritae et dissipatae, a subsequente sua multitudine divisae sunt. Audita hac armorum concussione, et vociferantium Turcorum crudeli insecutione, postremi exercitus, qui nondum a silva processerant, in unum conglobantur in angusta semita, per quam venerant, ad resistendum et prohibendum semitae angustiam et montana; praedictae vero acies, per quas Turci a societate divisas irruperant, ad silvam et montana reditum non habentes, versus Nicaeam iter arripiunt. De qua extemplo reversi, fortiter inclamantes per medios Turcos revolant, et sese tam equites quam pedites invicem componentes, ducentos milites Turcorum in momento peremerunt. Turci autem videntes quia virtus equitum praevaluisset in concertatione suorum, equos eorum transmissis sagittis vulnerant, et sic in pedibus fortissimos athletas Christi reddunt.

CAP. XXII.-- *Quomodo Turci infinitam multitudinem Christianorum peremerint.*

Ubi Walterus Senzavehor trans lorica et praecordia septem sagittis infixus occubuit, Reinoldus de Breis et Folcherus Carnutensis, viri nominatissimi in terra sua, simili martyrio ab hostibus consumpti ceciderunt, sed non sine magna strage Turcorum. Walterus vero de Bretoil, filius Walramni, et Godefridus Burel, magister peditum, inter vepres et dumeta fuga elapsi, per angustam semitam, qua tota manus subtracta a praelio et in unum collecta habebatur, reversi sunt. Quorum fuga ac desolatione cognita, universi in fugam versi sunt, accelerantes iter versus Civitot, eadem via qua venerant, parum se defendentes ab hostibus, Turci itaque, gaudentes prospero successu victoriae, detruncabant miseram manum peregrinorum, quos spatio trium milliarium caedendo usque ad tentoria Petri persecuti sunt. Tentoria vero intrantes, quotquot repererunt languidos ac debiles, clericos, monachos, mulieres grandaevae, pueros sugentes, omnemque aetatem gladio exstinxerunt, solummodo puellas teneras et moniales, quarum facies et forma oculis eorum placere videbatur, juvenesque imberbes et vultu venustos abduxerunt; pecuniam, vestes, mulos, equos et omnia pretiosiora cum ipsis tentoriis Nicaeam asportarunt.

Est autem supra littus maris, juxta praedictum Civitot, praesidium quoddam antiquum et desertum, ad quod, tria millia peregrinorum, fugam arripietes, ingressi sunt dirutum praesidium pro spe defensionis. Sed portas et obstacula nulla reperientes, clypeos pro porta, sic ut anxii et auxilio destituti, cum ingenti mole saxorum ostio advolverunt, lanceis tantum et arcu ligneo et missilibus saxis viriliter pro vitae necessitate se defendentes ab hostibus. Turci vero, videntes se parum proficere in caede inclusorum, undique cinxerunt praesidium, quod erat sine tecto, sagittas in altum intorquentes, ut ab aethere revertentes in verticem et in corpora inclusorum corruentes, misellos exstingerent caeterique hoc viso in deditionem cogerentur. Plurimi sic laesi et extincti illic fuisse referuntur, sed crudeliorem ab impiis poenam metuentes, non armis, non vi exire coacti sunt.

CAP. XXIII.-- *Quomodo tria millia Christianorum qui evaserant, a Turcis obsessi, imperatoris auxilio liberabantur.*

Jam sol mediam diem peregerat, quando haec tria millia praesidium ingressa a Turcis obsessi sunt. Sed fortiter pro vitae necessitate se defendentes, nullo tamen ingenio, aut in ipsius noctis umbra ab hoc praesidio potuerunt divelli, donec nuntius quidam Graecus fidelis et catholicus, noctu navigio mare transiens, Petro in civitate regia reperto, omnia pericula eorum retulit, et caeterorum casum et consumptionem. Petrus agnito periculo suorum et infortunio consumptorum, lugens ac dolens, imperatorem humiliter deprecatur, quatenus misellis peregrinis paucis, tot milliium reliquiis, in nomine Jesu Christi subveniat, et non a tantis carnificibus desolatos et anxios consumi patiatur. Imperator audito Petro de casu et obsidione suorum, motus est misericordia, et undique Turcopolis accitis, et cunctis nationibus regni sui, praecepit sub omni festinatione trans brachium maris fugitivis et obsessis Christianis subvenire, et Turcos

ab obsidione expugnatos effugare. Turci autem imperatoris edicto comperto, media nocte cum captivis Christianis et spoliis plurimis a praesidio se moverunt, et sic inclusi et obsessi peregrini milites ab impiis liberati sunt.

CAP. XXIV.-- *Quomodo quidam Godescalcus magnam manum in eandem expeditionem contraxerit.*

Non multo temporis intervallo post Petri transitum, quidam presbyter Godescalcus nomine, Teutonicus natione, incola fluminis Rheni, ejusdem viae in Jerusalem amore et desiderio succensus ex Petri admonitione, plurimorum corda ex diversis nationibus ad instandum pariter viam suo excitavit sermone, et ex diversis regionibus Lotharingiae, orientalis Franciae, Bavariae, Alemanniae supra quindecim millia contraxit, tam militaris quam pedestris vulgi, qui pecunia ineffabili cum caeteris rebus necessariis collecta, iter suum pacifice usque in regnum Hungariae continuasse perhibentur. Ad portam vero Meseburg et ejus praesidium, gratia regis Calomani venientes, honorifice introducti sunt. Quibus etiam concessa est licentia emendi vitae necessaria; et pax utrinque indicta ex praecepto regis, ne qua seditio a tanto exercitu oriretur. Sed dum per aliquot dies moram illic facerent, et vagari coepissent, Bavari vero et Suevi, gens animosa, et caeteri fatui modum potandi excederent, pacem indictam violant, Hungaris vinum, hordeum et caetera necessaria paulatim auferentes, ad ultimum oves et boves per agros rapientes occiderunt, resistentes quoque et excutere volentes peremerunt; caeteraque plurima flagitia, quae omnia referre nequimus, perpetrarunt sicut gens rusticano more insulsa, indisciplinata et indomita. Juvenem quemdam Hungarum, ut aiunt qui praesentes fuerunt, pro vilissima contentione paro per secreta naturae transfixerunt in fori platea. Cujus rei, et caeterarum injuriarum querimonia, usque ad aures regis suorumque principum perlata est.

CAP. XXV.-- *Qualiter omnis exercitus Godescalci insolenter agens in Hungaria peremptus sit.*

Rex, hac inquietatus infamia, totaque illius domo turbata, praecepit satellitibus suis se armare et signo totam Hungariam in ultionem hujus facinoris caeterarumque contumeliarum commoveri, et nulli peregrinorum parcere, eo quod foedam rem perpetrassent. Mox exercitus Godescalci tam crudele mandatum regis ad interuersionem eorum intelligentes, signis intonuerunt per universas societates, et in campo Belegegrave secus oratorium S. Martini conglobati sunt. Nec mora, regia virtus totius regni Hungariae in armis adfuit, ut populum conglobatum disturbaret. Sed fortiter resistentes, sicut anxios et vitae sollicitos, in gladiis et lanceis et sagittis Teutonicos repererunt. Quapropter et ipsi minus eos aggredi ausi sunt. Ut ergo viderunt quia illis res erat pro anima, et non sine inaestimabili damno cum Gallis committere possent, blande eis in dolo locuti sunt in hunc modum: « Pervenit querimonia ad dominum nostrum regem de injuriis, quas regno suo intulistis. Sed arbitratur vos non omnes hujus facinoris reos, eo quod plurimi inter vos sensati habeantur, et non minus vos molestaverit pax violata, quam ipsum regem et suos. Unde, si domino regi satisfacere vultis, et principes terrae placare, oportet et necesse est ut omnia arma vestra in manum domini regis reddatis, et ex consilio nostro pacificos vos exhibeatis, in ditionem vero regis cum omni pecunia, quam habetis, intrantes, iram ejus mitigetis, et sic gratiam in oculis ejus inveniatis. Sin autem aliud egeritis, nec unus quidem vestrum ante faciem ejus suorumque vivere poterit, quia contumeliam et injuriam nimiam in regno ejus exercuistis. » Godescalcus igitur et caeteri viri sensati hoc audientes, et puram fidem ex his credentes verbis, et quia Hungari Christianae erant professionis, universo coetui consilium dederunt quatenus juxta hunc sermonem, ad satisfaciendum regi arma redderent, et sic omnia in pacem et concordiam redirent. Acquieverunt universi huic consilio, et loricas, galeas et omnia arma totamque pecuniam (stipendium vitae suae scilicet in Jerusalem) in manus magistratus regis reddiderunt, ac humiles et tremefacti colla sua regi subdiderunt, totius misericordiae et humanitatis certi erga regem consequendae. Ministri vero regis et milites universa arma palatio regis intulerunt in conclavi,

pecuniam et caetera pretiosiora, quae tantus congesserat exercitus, in aerarium regis deputaverunt. Sic armis universorum in conclavi repositis, omnem clementiam, quam polliciti sunt regem in populo habiturum, mentiti sunt, quin potius crudeli strage irruentes in eos, inermes ac nudos detruncabant ac caedem immanissimam in eos exercebant, adeo ut, sicut hi pro vero affirmant qui praesentes vix evaserunt, extinctis et occisis corporibus et sanguine tota planities Belegegrave occuparetur, et pauci ab hoc martyrio liberarentur.

CAP. XXVI.-- *Quomodo ex diversis regnis copiosa gens in eandem expeditionem adunata sit.*

Eodem anno, aestatis tempore inchoante quo Petrus et Godescalcus congregato exercitu praecesserant, postmodum ex diversis regnis et terris scilicet e regno Franciae, Angliae, Flandriae, Lotharingiae gens copiosa et innumerabilis Christianorum, igne divini amoris flagrans, et crucis signo suscepto, undique incessanter per turmas suas confluebant cum omni suppellectile et substantia rerum et instrumentis armorum, quibus Jerusalem profiscentes indigebant. His itaque per turmas ex diversis regnis et civitatibus in unum collectis, sed nequaquam ab illicitis et fornicariis commistionibus aversis, immoderata erat commessatio, cum mulieribus et cum puellis sub ejusdem levitatis intentione egressis assidua delectatio et in omni temeritate sub hujus viae occasione gloriatio.

CAP. XXVII.-- *De strage Judaeorum Coloniae.*

Unde, nescio si vel Domini judicio, aut aliquo animi errore, spiritu crudelitatis adversus Judaeorum populum surrexerunt per quascunque civitates dispersum; et crudelissimam in eos exercuerunt necem, et praecipue in regno Lotharingiae, asserentes adesse principium expeditionis suae et obsequii contra hostes fidei Christianae. Haec strages Judaeorum primum in civitate Coloniensi a civibus acta est; qui subito irruentes in modicam manum illorum, plurimos gravi vulnere detruncaverunt, domos et synagogas eorum subverterunt, plurimum pecuniae inter se dividentes. Hac ergo crudelitate visa, circiter ducenti in silentio noctis Nussiam navigio fugam inierunt, quos peregrini et cruce signati comperientes, nec unum quidem vivum reliquerunt, sed simili multatos strage rebus omnibus spolia verunt.

CAP. XXVIII.-- *De simili strage facta Moguntiae.*

Nec mora, post haec viam insistentes, sicut devoverant, in multitudine gravi Moguntiam pervenerunt. Ubi comes Emicho, vir nobilissimus et in hac regione potentissimus, cum nimia Teutonicorum manu praestolabatur adventum peregrinorum, de diversis locis regia via illic confluentium. Judaei vero civitatis illius intelligentes necem confratrum suorum, nec manus tantorum se posse evadere, ad episcopum Rothardum spe salutis confugiunt, thesauros infinitos in custodiam et fidem illius reponentes, multumque de protectione ejus, quia civitatis ejusdem erat episcopus confidentes. Hic autem summus sacerdos civitatis pecuniam inauditam ab eis receptam caute reposuit, Judaeos in spatiosissimo domus suae solaerio a specie comitis Emichonis et ejus sequacium constituit, ut illic in tutissimo ac firmissimo habitaculo salvi et sani remanerent. Verum Emicho et caetera manus habito consilio, orto sole diei in sagittis et lanceis in solaerio Judaeos assiliunt, quos, fractis seris et januis, expugnatos ad septingentos peremerunt, frustra resistentes contra tot millium vires et assultus; mulieres pariter trucidaverunt, pueros teneros cujusque aetatis et sexus in ore gladii percusserunt. Judaei vero videntes Christianos hostes in se suosque parvulos insurgere et nulli aetati parcere, ipsi quoque in se suosque confratres natosque, mulieres, matres et sorores irruerunt, et mutua caede peremerunt. Matres pueris lactentibus (quod dictu nefas est), guttura ferro secabant, alios transforabant volentes sic potius manibus propriis perire quam incircumcisorum armis exstingui.

CAP. XXIX-- *Quomodo exercitus, negato transitu, cum Hungaris conflixerit.*

Hac Judaeorum caede tam crudeliter peracta, paucisque elapsis, et paucis timore potius mortis quam amore Christianae professionis baptizatis, cum plurimis illorum spoliis comes Emicho, Clareboldus de Vinduil, Thomas, et omnis illa intolerabilis societas virorum ac mulierum viam Jerusalem continuarunt, tendentes versus regnum Hungariae, ubi transitus regia via universis peregrinis minime negari solebat. Sed his ad praesidium regis Meseburg venientibus, quod fluvii, Danubius et Lintax, paludibus firmant, pons et porta praesidii clausa reperitur, ex praecepto regis Hungariae, quia timor magnus invaserat universos Hungaros pro caede quam exercuerant in confratres eorum, et adhuc fetebant corpora occisorum, cum tantus subsecutus est exercitus. Erant enim ducenta millia equitum et peditum, sed equitum vix ad tria millia computabatur numerus. Clausa itaque janua, et universis transitu per regnum negato, locaverunt castra per camporum planitiem, et nuntios regi dirigentes, pacemque quaerentes, minime in pace et promissione sua auditi sunt. Hinc Emicho, Thomas, Clareboldus, viri militari actione illustres, cum cautioribus ineunt consilium, ut regis terras ex hac parte jacentes vastarent, nec hinc recederent, donec trans paludem et fluvium Lintax pons locaretur, per quem muro praesidii aliqua arte appropinquantes transforarent, ut vel sic transitus in virtute sua pateret. Qui diebus multis a medio mensis Junii ante praesidium residentes, et pontem componentes, saepius inclusos expugnabant, defensores vero praesidii fortiter resistentes hinc et hinc jacula intorquebant, et plurimam stragem utrinque faciebant. Interdum hi ex arce erumpentes in virtute loricatorum, fortiter Gallos citra fluvium et pontem urgebant, interdum Galli praevalentes, Hungaros bello et vulnere aggravatos usque in praesidium remittebant. Die autem quodam circa nonam, Thomas, Clareboldus et Willhelmus cum trecentis, lorica et galea indutis, et equo doctis militibus, descenderunt ad insidias, ubi transitus Hungarorum navigio saepius fiebat ad tuendam terram, si forte cum illis conflagere, et bellum committere opportunitas daretur, aut armenta illorum inventa depraedari possent. Illis ergo hac in spe descendentes, septingenti milites regis ad explorandum exercitum Christianorum occurrerunt in equis militaribus et armis. Qui videntes, ab eis se nequaquam posse effugere, subito Gallorum turmas incurrerunt; et praelia committentes, superati et vulnerati graviter attriti sunt, fugam per nota loca facientes, et suam in terram tristes et dolentes navigio remeantes. In hac conflictione Willhelmus principem exercitus Hungarorum et collateralem regis aggressus, virum illustrem et niveis crinibus renitentem, decollavit. Ex hac victoria universae legiones totam noctem illam in laetitia vigilem duxerunt, et multos Hungarorum captivos habuerunt.

CAP. XXX.-- *Qualiter subito disturbato exercitu innumerabilis multitudo perierit.*

Postquam hujusmodi plurimas congressiones, et quotidianas strages per longum temporis spatium, exercitus taedio victus, et escarum defectione attenuatus, die constituto in virtute loricatorum trans pontem, quem firmaverant, alii conferuntur, alii per paludes diffusi praesidium Meseburg fortiter aggrediuntur. Et applicitis ingeniis, duobus in locis muros perforant, Hungaros non parce angustiant, donec fere omnibus, in crastino si persisterent, aperiretur. Rex autem Calomanus et omnis comitatus ejus mature equos ascenderunt, parati ad fugam versus regnum Russiae, si tantam vim Gallorum, superato praesidio, terram ingredi viderent. Pontes enim longa vetustate dirutos reparaverant, per quos transire possent paludes et fluvios in terram Russiae, si necessitate cogerentur. Sed dum fere omnia prospere successissent Christianis, et muros grandi foramine penetrassent, nescio quo casu aut infortunio tantus timor universum exercitum invasit, ut in fugam pariter redderentur, ut quasi oves a lupis irruentibus dispersi et concussi, hac et illac diffugium quaerentes, sociorum obliviscerentur, Hungari vero, videntes tam subito athletas fortes deficere et fugam maturare, in virtute magna e portis cum rege exsiliunt, sine tardatione fugientes persequuntur, plurimam caedem exercentes et plurimos captivantes, ac plerumque noctis in persecutione consumentes. Pedestris vulgi utriusque sexus tanta facta est occisio ut

aquae Danubii et Lintax in sanguineas mutarentur undas. Plurimi vero et numero incomparabiles per aquas liberari sperantes, prae timore imminentis occisionis Danubii undis caeco ausu inferuntur, et aquis vehementibus suffocantur. Mirabile dictu! tanta fugitivorum submersio facta est ut tam spatiosi fluminis aquae prae tot millium corporibus per aliquantum tempus videri non possent. Emicho autem, Thomas, Clareboldus, Willhelmus, et alii pauci, quorum equi cursu adhuc valebant, incolumes evaserunt, et aliqui, qui in palustri herba frutetisque latuerunt, aut in opaca nocte fugere potuerunt. Emicho et quidam suorum, via qua venerant, reditum fugiendo tenuerunt; Thomas, Clareboldus et plures suorum versus Carinthiam et Italiam fuga elapsi sunt. Sic manus Domini contra peregrinos esse creditur, qui nimis immunditiis et fornicario concubitu in conspectu ejus peccaverant; et exsules Judaeos, licet Christo contrarios, pecuniae avaritia magis quam pro justitia Domini gravi caede mactaverant, cum justus judex sit Dominus, et neminem invitum aut coactum ad jugum fidei catholicae jubeat venire.

CAP. XXXI.-- De superstitione anseris et capellae.

Fuit et aliud scelus detestabile in hac congregatione pedestris populi stulti et vesanae levitatis, quod Domino odibile et omnibus fidelibus, incredibile non dubitatur. Anserem quemdam divino Spiritu asserebant afflatum, et capellam non minus eodem repletam, et has sibi duces hujus secundae viae fecerant in Jerusalem, quas et nimium venerabantur, ac bestiali more his intendebant ex tota animi intentione. Quod absit a fidelibus cordibus, ut Dominus Jesus a brutis animalibus et insensatis sepulcrum sui sanctissimi corporis visitari velit, et haec fieri duces Christianarum animarum, quas pretio sanguinis sui ab idolorum spurcitiis revocatas redimere dignatus est, cum coelos ascensurus duces et rectores populi sui sanctissimos et Deo dignos praesules et abbates praeordinaverit, non bruta insensata animalia! Sed quid mirum, si modernis temporibus hujusmodi abominationes, et tam foeda scelera, inter aliquas societates tot millium inventa sunt, quae Dominus in caput eorum reddiderit, cum temporibus Moysi et Josue et caeterorum servorum Domini in medio justorum inventa sit iniquitas, et ab eo, qui est Dominus ultionum, virga suae majestatis correpta et purificata?

Iere Traduction

CHAPITRE I. – Prologue de l'ouvrage suivant.

Le premier livre de l'Expédition de Jérusalem commence, où sont relatées les actions glorieuses du très illustre duc Godefroy, par le travail et la diligence duquel la ville sainte fut libérée des infidèles et rendue aux fils de la sainte Église.

Depuis longtemps, et même aujourd'hui, à cause de choses inouïes et admirables, j'ai souvent été enflammé du désir de cette même expédition et d'y faire une prière, alors que je brûlais. Mais comme, en raison de divers obstacles, mon projet n'a pas été réalisé, j'ai décidé, avec une audace téméraire, d'en mémoriser au moins quelques-unes, afin que celles-ci soient connues par l'ouïe et la révélation de ceux qui étaient présents, afin que même alors je puisse les accomplir non pas à loisir, mais comme si j'étais en chemin, sinon physiquement, du moins mentalement et spirituellement, avec mon compagnon. C'est pourquoi j'ai osé, dans la mesure de mes forces limitées, dans la conspiration de princes forts et d'autres hommes de bien dans l'amour du Christ, dans la mesure de ma plume enfantine et insouciant, écrire sur le travail et les misères, sur la foi ferme, sur la façon dont ils ont quitté leur pays, leurs parents, leurs femmes, leurs fils et leurs filles, leurs villes, leurs châteaux, leurs champs, leurs royaumes et toute la douceur de ce monde, cherchant certaines choses pour des choses incertaines, et l'exil au nom de Jésus, comment ils ont fait le voyage vers Jérusalem avec une main forte et une armée robuste, et ont tué triomphalement des milliers de légions de Turcs et de Sarrasins dans un assaut audacieux, comment ils ont ouvert l'entrée et l'approche du tombeau sacré de notre Seigneur Jésus-Christ, et ont complètement remis les impôts et les tributs des étrangers qui voulaient entrer ici.

CHAPITRE II. – Comment Pierre l'Ermite fut le premier auteur de l'expédition de Jérusalem.

Un prêtre, nommé Pierre, autrefois ermite, né à Amiens, à l'ouest du royaume des Francs, exhorta d'abord à la persévérance dans cette voie par tous les moyens possibles. Dans la région de Béru, dans ledit royaume, il devint prédicateur, prêchant et sermonnant. Par ses exhortations et sa vocation constantes, évêques, abbés, clercs et moines, puis les laïcs les plus nobles, princes de divers royaumes ; et tout le peuple, chaste et incestueux, adultères, meurtriers, voleurs, parjures, brigands, c'est-à-dire toute la race chrétienne, et même le sexe féminin, poussés par la repentance, s'y rallièrent joyeusement. À quelle occasion et avec quelle intention ce même ermite prêcha ainsi et en devint le premier guide, la présente page le dira.

CHAPITRE III. – Comment il aborda le patriarche.

Ce prêtre, quelques années avant le début de ce voyage, se rendit à Jérusalem pour prier. Dans l'oratoire du sépulcre du Seigneur (oh, quelle douleur !), il vit avec tristesse des choses illicites et odieuses, et fut profondément affligé. Il implora le Seigneur lui-même d'être le juge de ces injures. Finalement, ému par ces actes pervers, il alla trouver le patriarche de la sainte Église de Jérusalem et lui demanda pourquoi il tolérait que les Gentils et les impies profanent les lieux saints, qu'ils enlèvent les offrandes des fidèles, qu'ils exploitent l'Église comme une prostituée, qu'ils frappent les chrétiens, qu'ils privent les saints pèlerins de leurs salaires injustes et qu'ils les accablent de nombreuses oppressions.

CHAPITRE IV. – Ce que le patriarche répondit à Pierre, et comment il invita les chrétiens à lui venir en aide.

Le patriarche et vénérable prêtre du sépulcre du Seigneur, ayant entendu ces paroles, fit des réponses pieuses et fidèles : « Ô très fidèles chrétiens, pourquoi invoquez-vous et troublez-vous notre paternité à ce sujet, alors que notre force et notre puissance ne sont que de petites fourmis face à l'orgueil de tant de personnes ? » Car notre vie est soit rachetée par des tributs constants, soit vouée à des châtiments mortels. Et nous nous attendons à des dangers plus grands de jour en jour, si le secours des chrétiens, que nous invitons par votre ambassade, n'est pas présent. » À quoi Pierre répondit : « Vénérable Père, nous avons suffisamment appris, et maintenant nous comprenons et voyons combien est faible la main des chrétiens qui vivent ici avec vous, et quelle oppression les Gentils subissent. » C'est pourquoi, pour la grâce du Seigneur, pour votre libération et la purification des saints, avec le Seigneur comme compagnon, revenant en bonne santé, je chercherai d'abord le Seigneur apostolique, puis tous les primats des chrétiens, rois, ducs, comtes et ceux qui détiennent la principauté du royaume, insinuant à tous la misère de votre servitude et la persévérance de vos épreuves. Or, tous ces messages semblent également s'être accomplis.

CHAPITRE V. – Comment la majesté du Seigneur Jésus apparut à Pierre en songe et s'adressa à lui.

Pendant ce temps, l'obscurité tombant sur le ciel environnant, Pierre retourna au Saint-Sépulcre pour prier. Épuisé par les veilles et les prières, il fut pris de sommeil. Dans sa vision, la majesté du Seigneur Jésus lui fut présentée, daignant s'adresser ainsi à un homme mortel et fragile : « Pierre, fils bien-aimé des chrétiens, tu te lèveras, tu rendras visite à notre patriarche et tu recevras de lui les lettres de notre ambassade, portant le sceau de la sainte croix. Tu hâteras ton voyage vers la terre de ta parenté au plus vite. Tu dévoileras les calomnies et les injures infligées à notre peuple et au lieu saint, et tu réveilleras le cœur des fidèles pour purifier les lieux saints de Jérusalem et restaurer les offices des saints. Car, à travers divers dangers et tentations, les portes du paradis seront désormais ouvertes aux appelés et aux élus. »

CHAPITRE VI. Comment Pierre vint à Rome, rapporta l'ambassade apostolique et le tremblement de terre.

À cette merveilleuse et digne révélation du Seigneur, la vision disparut. Pierre fut réveillé. Il sortit

au seuil du temple, au petit crépuscule, interrogea le patriarche, lui révéla la vision du Seigneur, selon l'ordre établi, et demanda les lettres de l'ambassade divine, avec le signe de la sainte croix. Il ne les refusa pas, mais les accepta avec reconnaissance. Ayant reçu la permission de là, obéissant à l'ambassade, il retourna sur ses terres natales. Revenant par bateau, traversant la mer avec une grande anxiété, il fut conduit à la ville de Barum. De retour à terre, il partit sans tarder pour Rome. Là, ayant trouvé la lettre apostolique, qu'il avait entendue et reçue de Dieu et du patriarche, il rapporta l'ambassade sur l'impureté des païens et les outrages infligés aux saints et aux pèlerins. Or, ayant reçu la lettre apostolique avec un esprit bienveillant et attentif, il s'engagea, dans tous ses commandements, à obéir aux prières des saints. C'est pourquoi, inquiet, il se rendit à Verceil et, après avoir traversé les Alpes, décréta que l'assemblée de toute la France occidentale et le concile se tiendraient à Podium, ville de Sainte-Marie. Puis il partit pour Clarummont, dans les Arvernes. Là, après avoir entendu l'ambassade divine et l'avertissement apostolique, les évêques de toute la France, les ducs et les comtes, ainsi que les grands princes de tout ordre et de tout rang, donnèrent leur consentement à une expédition à leurs frais jusqu'au sépulcre même du Seigneur. Car, dans son vaste royaume, la sainte conspiration et la conspiration de cette voie, ayant reçu le droit, se déroulèrent parmi les plus puissants. A leur affirmation, un grand tremblement de terre se produisit, n'annonçant rien d'autre que le départ des légions de divers royaumes, tant du royaume de France et du pays de Lorraine, des Teutoniques et des Anglais ensemble, que du pays des Danois.

CHAPITRE VII. – D'un certain Walter se rendant à Jérusalem, ce qu'il fit et ce qu'il endura.

L'an de l'Incarnation du Seigneur mil quatre-vingt-quinze, dans la quatrième indiction d'Henri, quatrième roi et troisième empereur des Romains, Auguste, dans la quarante-troisième année de son règne, et la treizième du règne d'Urbain II, qui était aussi Odard l'Apostolique, le huitième jour du mois de mars, Walter, surnommé Senzavehor, excellent soldat, à la tête d'une importante compagnie d'infanterie française ne comptant que huit cavaliers, entra, sur l'avertissement du susdit Pierre l'ermite, dans le royaume de Hongrie au début de la route de Jérusalem. Là, ayant appris sa vertu, ses intentions et le but de son voyage, il fut accueilli avec bienveillance par le seigneur Caloman, roi très chrétien des Hongrois, qui lui accorda un passage paisible à travers tout le territoire de son royaume et la permission d'acheter. Là, sans offense ni attaque adverse, il se rendit jusqu'à Bellegrava, la cité des Bulgares, passant par Malevilla, où s'arrêtent les frontières du royaume hongrois. Là, il traversa paisiblement le Maroc en bateau. Mais au même endroit, seize hommes de la suite de Malevilla étaient restés pour acheter des armes, ignorant Walter, qui avait traversé le fleuve depuis longtemps. Mais des Hongrois pervers, voyant de loin l'absence de Walter et de son armée, mirent la main sur seize d'entre eux ; ils les dépouillèrent de leurs armes, de leurs vêtements, de leur or et de leur argent, et les laissèrent ainsi repartir nus et vides. Mais ceux-ci, attristés, démunis de leurs biens et de leurs armes, hâtèrent leur voyage jusqu'à la cité mentionnée, où Walter avait dressé des tentes hors des murs avec toutes ses forces pour les accueillir, s'accusant de tous les malheurs qui leur étaient arrivés. Walter les accueillit avec sérénité, car revenir à la vengeance était fatigant. Finalement, la nuit même où ses compagnons furent reçus nus et vidés, Walter demanda au prince des Bulgares et au magistrat de la ville d'acheter les choses nécessaires à la vie. Ceux-ci, les considérant comme des escrocs et des espions du pays, leur interdisaient toute vente. Walter et toute sa compagnie, profondément touchés, commencèrent à s'emparer de leurs troupeaux, bœufs et moutons, envoyés paître dans les champs et errants, jusqu'à ce qu'une grave sédition entre les étrangers et les Bulgares, qui se débarrassaient de leurs troupeaux, s'amplifia et se mêla aux armes. Lorsque la puissance des Bulgares s'éleva enfin à cent quarante mille hommes, une partie de l'armée étrangère, séparée de la multitude de la compagnie, s'enfuit vers un oratoire. Mais les Bulgares, leurs propres forces augmentant, Walter étant défaillant et toute la compagnie se retirant, assiégèrent l'oratoire et brûlèrent soixante de ceux qui s'y trouvaient. Les autres, échappant de justesse aux ennemis et à l'oratoire pour défendre leur vie, infligèrent de nombreuses blessures graves. Après cette calamité et l'usure de leurs propres forces, Walter, laissant ses compagnons de tous côtés, s'enfuit à travers les forêts des Bulgares pendant huit jours et se retira dans une ville très riche appelée Niczh, au cœur du royaume bulgare. Là, trouvant le duc et prince du pays, il rapporta le

préjudice et la perte qui lui avaient été causés, obtint de lui une justice clémente pour tous, et lui donna même des armes et de l'argent en guise de réconciliation. Le seigneur du pays lui accorda un passage pacifique à travers les villes de Bulgarie, Sternitz, Phinopolis et Andrinople, et la permission d'acheter jusqu'à ce qu'il descende avec toutes ses forces à la cité impériale de Constantinople, capitale de tout le royaume des Grecs. Mais en descendant, il implora le seigneur empereur lui-même, par toutes les formes de la plus humble requête possible, de lui obtenir un séjour paisible dans son royaume, avec la permission d'acheter le nécessaire, jusqu'à ce que Pierre l'Ermite, à l'instigation duquel ils avaient entrepris ce voyage, soit considéré comme leur compagnon. Ainsi, ayant rejoint ses milliers d'hommes, ils traverseraient le bras de mer sur le navire de Saint-Georges, et pourraient ainsi résister plus sûrement aux Turcs et à toutes les hordes de Gentils. Cela fut fait, et la requête fut aimablement exaucée par le seigneur empereur, nommé Alexis, qui demanda tout.

CHAPITRE VIII. Comment Pierre, avec une nombreuse armée, vengea ses alliés en Hongrie.

Peu de temps après, Pierre, accompagné de sa nombreuse armée, nombreuse comme le sable de la mer, car il avait été rejoint par divers royaumes, à savoir les Francs, les Suèves, les Bavares et les Lorrains, poursuivit sa route vers Jérusalem. En route, descendant en Hongrie, il dressa ses tentes devant la porte Cyperon avec toute l'armée qu'il avait amenée. Après avoir installé ces troupes, il envoya aussitôt des messagers au souverain de Hongrie, lui demandant de lui ouvrir, ainsi qu'à ses alliés, l'accès et le passage au milieu de son royaume. Cela lui fut accordé, à condition qu'il ne touche pas au butin du roi sur son territoire, mais qu'il poursuive sa route en paix et qu'ils empruntent tout ce dont l'armée avait besoin sans querelles ni litiges. Pierre, ayant entendu parler de la bienveillance du roi envers lui et ses hommes, se réjouit et traversa paisiblement le royaume de Hongrie, donnant et recevant tout ce qui était nécessaire à son usage, en nombre, justice et mesure. Ainsi, sans tempête, il partit avec toute sa légion jusqu'à Maleville. Mais, alors qu'il approchait des frontières du lieu susmentionné, une rumeur parvint à ses oreilles et à celles de ses hommes : le comte de cette région, nommé Guz, l'un des primats du roi de Hongrie, corrompu par la cupidité, avait réuni une assemblée de soldats armés et avait ourdi un plan des plus machiavéliques avec le chef susmentionné, nommé Nikita, prince des Bulgares et gouverneur de la ville de Belegrove. Il prévoyait, après avoir rassemblé une force de ses partisans, de vaincre et de tuer le front de l'armée de Pierre ; tandis que lui-même, poursuivant ses soldats, couperait l'arrière-garde, afin de piller et de partager tout le butin d'une si grande armée : chevaux, or, argent et vêtements. Pierre, apprenant cela, car les Hongrois et les Bulgares étaient chrétiens, ne crut pas du tout qu'ils aient commis un tel crime. Arrivés à Maleville, ses compagnons aperçurent les armes et le butin des seize compagnons de Gautier accrochés aux remparts et aux murs. Les Hongrois, ayant tardé un peu, avaient osé les voler. Mais Pierre, ayant appris l'injure infligée à ses frères et ayant vu leurs armes et leur butin, exhorta ses compagnons à se venger. Ils tonnèrent avec force avec leurs étendards, les levèrent vers les murs et les attaquèrent avec une grêle de flèches, qu'ils lancèrent avec une telle incessante et incroyable densité aux yeux de ceux présents, que les Hongrois, incapables de supporter la force des Gaulois attaquants, se retirèrent des remparts, s'ils parvenaient à rester dans la ville devant leurs forces. Alors, un certain Godefroy, surnommé Burel, né à Stampis, maître et porte-étendard de deux cents fantassins, lui-même fantassin, fort de sa force, voyant ses adversaires fuir loin des remparts, les franchit par une échelle qu'il trouva par hasard. Reinold, du château de Breis, chevalier distingué, la tête coiffée d'un casque et revêtu d'une cuirasse, escalada les remparts derrière Godefroy, jusqu'à ce que tous, cavaliers et fantassins, se précipitent pour entrer. Mais les Hongrois, voyant leur détresse et le danger imminent, se rassemblèrent au nombre de sept mille pour se défendre. Par une autre porte, orientée à l'est, ils sortirent au sommet d'un haut rocher, au-delà duquel coule le Danube, et d'où la fortification était infranchissable, et s'y tinrent. La plupart d'entre eux, qui n'avaient pu s'échapper rapidement par la porte à cause de l'étroitesse du passage, tombèrent au fil de l'épée devant la porte elle-même. Certains, qui espéraient être délivrés au sommet de la montagne, furent massacrés par les pèlerins qui les poursuivaient ; d'autres, précipités du haut de la montagne, furent engloutis par les flots du Danube lui-même, mais beaucoup

s'échappèrent par bateau. Environ quatre mille Hongrois y tombèrent ; une centaine de pèlerins seulement, sans compter les blessés, y furent tués. Ayant remporté cette victoire, Pierre, avec tous ses hommes, resta cinq jours dans le même château de Maleville, en raison de l'abondance de nourriture qu'il y trouva : céréales, troupeaux de moutons et de bœufs, et une abondance de coupes et d'un nombre infini de chevaux.

CHAPITRE IX. – Comment il traversa difficilement le fleuve Maroam.

Après avoir remporté cette victoire et le massacre sanglant des Hongrois, et après avoir vu leurs corps déchiquetés par l'épée, dont beaucoup avaient été éteints par l'atroce blessure que le Danube avait apportée avec ses tempêtes jusqu'à Belgrave, où il poursuit son voyage et son cours en tournant le canal, à un mille de Maleville, le duc Nichita, surnommé, rassemble ses hommes et, après avoir reçu les conseils de tous, ébranlé par la peur, Belgrave refuse d'attendre plus longtemps Pierre. Mais Nichita, espérant une défense contre les forces des Francs, des Romains et des Teutoniques, car cette ville était considérée comme fortifiée par la solidité de ses murs, décide d'émigrer, emportant avec lui tous les trésors de Belgrave. Il envoya cependant ses concitoyens en fuite à travers les forêts, les montagnes et les lieux déserts avec leurs troupeaux, jusqu'à ce qu'après avoir appelé l'empereur de Constantinople à son secours, il puisse résister aux alliés de Pierre et se venger des Hongrois pour l'amitié et le traité qu'il avait conclu avec Guz, comte et prince de Maleville. Six jours plus tard, un messenger fut rapidement envoyé du village des nouveaux arrivants francs à Pierre, qui lui transmet ce message menaçant : « Le roi de Hongrie, ayant rassemblé l'armée de tout son royaume, s'apprête à fondre sur vous pour venger ses sujets, dont aucun n'échappera à ses armes ; car le chagrin et les lamentations des morts ont ému le roi, ainsi que tous leurs parents et amis. Traversez donc le fleuve Maro au plus vite et hâtez-vous d'ici. » Pierre, comprenant la colère du roi et son alliance si sérieuse, abandonna Maleville avec tous ses alliés, mais emporta tout le butin, les troupeaux et le butin des chevaux, et décida de traverser le Maro. Mais il trouva peu de navires, cent cinquante seulement, sur toute la côte, sur lesquels une si grande multitude aurait pu traverser et s'échapper soudainement, de peur que le roi n'arrive en force. Aussi, la plupart, dont les navires avaient échoué, s'efforcèrent de traverser grâce à l'assemblage de bois et d'osier. Mais parmi les Pincénarii, qui habitaient la Bulgarie, beaucoup, flottant sans gouvernail dans l'assemblage même du bois et de l'osier, et parfois séparés de la compagnie, périrent, transpercés de flèches. Mais Pierre, voyant la destruction et la noyade de son peuple, ordonna aux Bajoarii, aux Alamans et aux autres Teutoniques, sous promesse d'obéissance, de venir en aide à ses frères français. Ils embarquèrent immédiatement sur sept radeaux, coulèrent sept petits navires des Pincénarii avec leurs habitants, ne capturant que sept survivants, qu'ils présentèrent à Pierre sur son ordre et massacrèrent. Après avoir vengé son peuple et traversé la Maroa, Pierre pénétra dans les vastes forêts des Bulgares avec les chariots de provisions, tout l'équipement et le butin de Belgrave. Après avoir passé sept jours dans une forêt très vaste, lui et ses hommes approchèrent de la ville de Niczh, fortifiée par ses murailles. Ils traversèrent une rivière sur un pont de pierre devant la ville et occupèrent une prairie verdoyante et large, ainsi que la rive de la rivière avec des tentes dressées.

CHAPITRE X. — Comment les otages sont remis au duc des Bulgares : lorsqu'ils furent reçus, une grave dispute s'éleva avec les Bulgares.

Après avoir reçu les légions étrangères, grâce à la providence de Pierre et aux conseils des anciens, une ambassade fut envoyée au duc Nikita, prince des Bulgares, présent dans la même ville, afin d'obtenir l'autorisation d'acheter des vivres. Il accepta avec bonté, à la condition toutefois que des otages lui soient donnés, de peur qu'une telle multitude ne commette des violences ou des atteintes à la dignité humaine. Walter, fils de Waleramnus de Bretoil, du château près de Belvatium, et Godefroy Burel de Stampis furent nommés et donnés comme otages au duc. Une fois ceux-ci envoyés et reçus par le duc, il leur accorda une quantité suffisante de tout ce qu'ils pouvaient acheter de partout, et à ceux qui n'avaient rien à acheter, la ville fit de généreuses aumônes. Cette nuit-là, alors que tout était calme et que les otages avaient été fidèlement rendus à Pierre par le prince, une centaine d'Allemands, suite à une dispute mineure avec un Bulgare au sujet d'une vente et d'un achat, furent brièvement retirés de l'arrière de l'armée de Pierre et mirent le feu à sept moulins situés

sous le pont susmentionné sur la rivière, les réduisant en cendres. Ils mirent également le feu à quelques maisons hors de la ville, dans un incendie similaire, pour se venger de leur fureur. Mais les citoyens, voyant leurs bâtiments engloutis par les flammes, se rassemblèrent unanimement et allèrent trouver leur duc Nikitas, déclarant que Pierre et tous ses disciples étaient de faux chrétiens, que ce n'étaient que des brigands et non des hommes pacifiques, ceux qui avaient tué tant de Hongrois du duc Belegrave et de Maleville ; et maintenant, ils ont commis cet incendie avec présomption, sans jamais rien récompenser de leur bonne action.

CHAPITRE XI. Comment le duc, après avoir poursuivi l'armée, pillabondamment.

Le duc, apprenant cette injure et les plaintes de ses hommes, ordonna que tous, avec toute la cavalerie qu'il avait rassemblée là, se jettent aux armes, ayant appris l'invasion de Maleville, et qu'ils se mettent sans délai à la poursuite des étrangers, leur faisant payer tous les maux qui leur avaient été infligés. Finalement, sur l'ordre du duc, un grand nombre de Bulgares, de Comanites, de Hongrois et de Pincenarii, réunis par accord de solidi pour la défense de la ville, s'emparèrent d'arcs à cornes et à os, revêtirent des cuirasses, et, après avoir été instruits de l'invasion de Maleville, ils s'emparèrent de la ville. Français et, attachant des lances à leurs étendards, ils poursuivirent Pierre avec son armée alors qu'il avançait sûrement, et n'épargnant pas les plus lents et les plus en arrière de l'armée pour les abattre et les percer, ils arrêtaient les chars et les chariots qui suivaient à un rythme lent, emmenant les matrones, les filles et les jeunes garçons, qui ont été trouvés exilés et captifs en terre de Bulgarie à ce jour, avec tous leurs biens et leur bétail. Immédiatement, dans cette soudaine perturbation et ce massacre des pèlerins, un certain Lambert, s'étant échappé à la vitesse de son cheval, vint vers Pierre : à qui, ignorant cette affaire, il raconta tout ce qui était arrivé, et comment ces premiers maux et douleurs étaient venus des Alamans à cause de l'incendie qu'ils avaient allumé. Mais Pierre, étant à un mille de distance, ignorait tout cela ; Celui-ci, profondément troublé par ces paroles du messenger, convoqua les plus sages et les plus raisonnables de l'armée, à qui il s'adressa ainsi :

CHAPITRE XII. Comment, lorsque Pierre revint avec son armée à la rencontre du duc pour obtenir la paix, beaucoup de jeunes gens furent abattus.

« Un malheur grave et cruel, né de la fureur des Teutoniques insensés, nous menace. Nombre des nôtres, ainsi que les Alamans eux-mêmes, sont tombés à l'arc et à l'épée, sous les coups du duc Nicolas et de ses gardes du corps, pour venger l'incendie dont j'ignorais tout. Mais tous nos chariots, leurs richesses et leur bétail, ont été retenus. Je ne vois rien de plus utile que de retourner à la rencontre du chef et de faire la paix avec lui, car notre peuple l'a traité injustement, alors que ses citoyens nous ont fourni pacifiquement tout ce dont nous avons besoin. » À cette voix et à cette sentence de Pierre, l'armée, ayant repris sa route, retourna à Nicée. Elle installa ses tentes dans le pré susmentionné, afin que Pierre et toute la légion qui l'avait précédée puissent s'excuser et, après avoir apaisé le chef, récupérer prisonniers et chariots. Dans ce dessein, tandis que Pierre, avec les plus prudents, s'activait et préparait son excuse par des paroles prudentes, mille jeunes gens insensés, d'une légèreté et d'une obstination excessives, une nation indomptée et déchaînée, sans motif ni raison, traversèrent le pont de pierre susmentionné pour se rendre aux murs et à la porte de la ville, dans un violent assaut. Mille jeunes gens de la même légèreté, traversant les gués et le pont lui-même, se joignirent à leur secours avec de grands cris et une grande fureur, refusant d'écouter Pierre, leur chef, qui l'interdisait et souhaitait faire la paix avec tous les hommes sensés. Dans cette grave dissension, l'armée des légions discordantes... Tous, avec Pierre, interdisant cette sédition, restèrent, à l'exception de ces deux mille hommes, qui ne se prêtèrent en aucune façon à leur secours. Les Bulgares, voyant ce schisme au sein du peuple et la facilité avec laquelle ces deux mille hommes pouvaient être vaincus, jaillirent des deux portes, armés de flèches, de lances et d'une blessure grave ; et ainsi, avec une grande puissance, mirent tous les hommes en fuite, submergés. Vingt d'entre eux, tombant du pont, furent submergés et suffoqués par les flots. Mais d'autres, de l'autre côté du pont, trois cents, s'enfuirent vers un gué inconnu, certains périrent sous les armes, d'autres sous les flots. Finalement, ceux qui avaient été rappelés de cette folie de l'autre côté du fleuve et étaient restés avec Pierre dans le jardin, voyant les leurs consumés par un martyr aussi

sauvage, ne purent plus s'empêcher de les aider. De gré ou de force, ils revêtirent leurs cuirasses et leurs casques et se précipitèrent vers le pont. Une guerre cruelle éclata alors des deux côtés, avec flèches, épées et lances. Mais le gué et le pont étant bloqués par les Bulgares, ils purent traverser malgré tout, mais furent courageusement mis en fuite. Pierre, voyant cette défaite et la fuite de ses hommes, envoya une ambassade au duc susmentionné par l'intermédiaire d'un Bulgare, qui avait choisi la sainte voie vers Jérusalem, le priant de daigner avoir un bref entretien avec lui et de faire la paix au nom du Seigneur des deux côtés. Ce qui fut fait.

CHAPITRE XIII. – Comment l'armée fut largement dispersée, puis rassemblée à trente mille hommes.

La paix étant revenue parmi les fidèles de Pierre, et la tempête apaisée, jusqu'à ce que tout soit rentré dans l'ordre, la multitude rebelle et incorrigible se précipita à pied, réparant et chargeant ses chars et ses chariots. Pierre, Folcker et Reinold, les empêchant de poursuivre leur route jusqu'à ce qu'ils voient si la conférence aboutirait à un accord, ne purent en aucun cas dissuader les insensés et les rebelles de leur entreprise. Mais les citoyens, voyant que Pierre et la majeure partie de l'armée faisaient obstacle à leur progression et encombraient leurs chariots et leurs carrosses, pensèrent qu'ils s'apprêtaient à fuir avec la multitude. C'est pourquoi, sautant hors de la porte de la ville avec les soldats du chef, ils les poursuivirent d'une main de fer ; à deux milles de là, un lourd massacre et la captivité furent commis contre l'armée qu'ils avaient retardée. Le chariot, sur lequel se trouvait le coffre de Pierre, rempli d'une quantité innombrable d'or et d'argent, fut saisi et retenu, puis ramené à Nicée avec les captifs et placé dans le trésor du duc. Le reste du butin fut partagé entre les soldats. Un nombre incalculable d'hommes furent tués, les enfants furent emmenés avec leurs mères, femmes mariées et célibataires, dont le nombre est inconnu. Mais Pierre et tous ceux qui purent s'échapper furent dispersés à travers une forêt sombre et vaste, certains à travers les montagnes escarpées, d'autres à travers des champs déserts, tels des moutons se précipitant pour fuir les loups. Finalement, Pierre, Reinold de Breis, Walter, fils de Walerman de Bretoil, Godefroy de Burel et Folker d'Aurélié, tous, avec seulement cinq cents hommes, se rencontrèrent par hasard après cette fuite au sommet d'une certaine montagne. Car il n'en restait pas plus de quarante mille. Alors Pierre, considérant que sa nation et son armée étaient gravement diminuées, méditait avec anxiété sur diverses questions et, avec un profond soupir, déplorait la dispersion des légions et la mort de tant de milliers des siens, tandis qu'un seul Bulgare avait péri. Il se demandait si parmi les quarante mille réfugiés et dispersés il y avait encore quelqu'un en vie. De là, selon son opinion et sa vision, ceux qui l'avaient accompagné au sommet de la montagne, en fuite, sonnèrent leurs étendards et leurs cors, afin que les étrangers, où qu'ils aient été dispersés à travers les montagnes, les forêts et les lieux déserts, entendant le signal de Pierre et de ses hommes, se rassemblent et retournent au même endroit, reprenant le chemin commencé. Le premier jour ne fut pas long, car, au signal, ils rassemblèrent sept mille hommes. Ainsi réunis, et revenant de leur dispersion, ils poursuivirent leur route et approchèrent d'une ville vide de biens et de citoyens ; où, campant, ils attendirent leurs compagnons, réfugiés et dispersés. Mais ils ne purent ni trouver ni chercher de nourriture dans les lieux déserts, subissant une extrême disette, car ils avaient perdu plus de deux mille chariots et charrettes transportant du grain, de l'orge et de la viande, et ne trouvèrent personne pour les voir ou leur offrir quoi que ce soit. Ces malheurs les avaient frappés au mois de juillet, alors que dans cette région les céréales et les récoltes mûres jaunissaient déjà pour la moisson. Le peuple étant accablé par la faim, il sembla aux hommes les plus prudents de rôtir au feu les récoltes mûres trouvées dans les plaines de la ville déserte et vide, et d'en secouer les grains desséchés, afin de nourrir le peuple à jeun. Grâce à ces provisions, le peuple survécut trois jours, jusqu'à ce que les réfugiés et les dispersés se soient rassemblés à trente mille, en plus des dix mille qui avaient péri.

CHAPITRE XIV. – Comment l'empereur envoya des ambassadeurs à Pierre, pour se rendre à Constantinople.

Pendant ce temps, des messagers du duc précédèrent l'empereur à Constantinople, qui lui rapporta tous les méfaits et les malheurs, notamment comment l'armée de Maleville avait tué les Hongrois, et comment, arrivé à Nicès, il avait rendu aux citoyens les torts qu'il avait causés pour ses bonnes

actions, sans toutefois oser le faire impunément. L'empereur, apprenant cela, envoya des ambassadeurs à Pierre, qui trouva Pierre, ayant laissé la ville vide et déserte, et se rendant à Sternitz avec toute sa suite, lui apportant la nouvelle suivante, tirée de l'édit impérial : « Pierre, de graves plaintes ont été portées auprès du seigneur empereur contre toi et les tiens, car ton armée a commis des pillages et des séditions dans son royaume. C'est pourquoi, par son ordre, il t'est interdit de séjourner dans aucune ville de son royaume plus de trois jours, jusqu'à ton entrée à Constantinople. Mais à toutes les villes que tu traverseras, nous ordonnons, par ordre impérial, de vendre pacifiquement tout ce qui te concerne, toi et les tiens, et de ne plus entraver ton voyage, parce que tu es chrétien, ni tes frères chrétiens. Et quoi que tes partisans aient commis par orgueil et par fureur contre le général Nikitas, il te pardonne entièrement ; car il sait que tu as payé un lourd tribut pour cette injure. »

Pierre, ayant entendu parler de cette ambassade pacifique du seigneur empereur, se réjouit beaucoup et pleura de joie, et remercia Dieu qui, après une effusion excessive de larmes, et une sévère réprimande, non imméritée, lui accorda, ainsi qu'à ses amis, la grâce de se rendre auprès d'un empereur aussi magnifique et aussi illustre.

CHAPITRE XV. Comment Pierre accepta la seconde ambassade de l'empereur afin de hâter son voyage vers Constantinople.

Obéissant donc à ses ordres, il quitta la ville de Sternitz et se retira à Phinopolis avec tout son peuple. Là, après avoir raconté son accident et son malheur aux citoyens grecs, il accepta de nombreux dons en argent byzantin, en argent, en chevaux et en mules, au nom de Jésus et par crainte de Dieu, qui furent tous saisis de pitié pour lui. Puis, après la troisième aube, joyeux et heureux de l'abondance des choses nécessaires, il partit pour Andrinople. Où, n'ayant séjourné que deux jours hors des murs de la ville, il partit au lever de la troisième aube. Car la seconde ambassade de l'empereur le pressait de hâter son voyage vers Constantinople, car l'empereur brûlait du désir de la revoir. Pierre, à cause de la renommée qu'il avait entendue de lui. Mais lorsqu'il arriva à Constantinople, son armée reçut l'ordre de loger loin de la ville, et toute permission lui fut accordée d'acheter.

CHAPITRE XVI. Comment Pierre et l'armée furent bien accueillis par l'empereur, puis traversèrent la mer.

Pierre, petit de taille, mais grand de parole et de cœur, fut introduit en présence de l'empereur, accompagné de Folker seulement, par les ambassadeurs de l'empereur lui-même, afin de vérifier s'il était conforme à sa réputation. Pierre, entrant chez l'empereur, le salua avec confiance, au nom du Seigneur Jésus-Christ. Comme il s'était retiré de sa patrie par amour et grâce du Christ lui-même pour visiter son saint sépulcre, il les récita un par un et évoqua les adversités qu'il avait déjà endurées en peu de temps, annonçant que des hommes très puissants, de nobles comtes et généraux, le suivraient bientôt. Ces hommes, désireux de visiter le sépulcre du Seigneur, avaient décidé de se rendre à Jérusalem avec le plus grand désir. Mais l'empereur, voyant Pierre et connaissant ses intentions par ses paroles, lui demanda ce qu'il désirait ou ce qu'il désirait de lui-même. Il prie pour qu'il la reçoive avec miséricorde, afin qu'il puisse vivre avec son peuple, affirmant combien de biens il a perdus par l'imprudence et la rébellion de son peuple. L'empereur, entendant l'humilité de Pierre, fut pris de pitié et ordonna qu'on lui donne deux cents pièces d'or byzantines ; mais de la monnaie appelée tartaron, il distribua un modius à son armée. Après cela, Pierre, de retour de la conférence et du palais de l'empereur, et bienheureusement félicité par lui, ne se reposa que cinq jours dans les champs et le domaine de Constantinople, où Gautier Sensavehor dressa ses tentes ensemble, devenant ainsi son associé dès ce jour-là, ajoutant forces, armes et tout le nécessaire. Puis, après cinq jours, ayant levé leurs tentes, ils traversèrent le bras de mer sur le navire de Saint-Georges et, avec l'aide de l'empereur, pénétrèrent aux frontières de la Cappadoce, entrèrent à Nicomédie par les montagnes et y passèrent la nuit. Après cela, ils campèrent au port de Civitot. Là, des marchands apportaient sans cesse des navires chargés de provisions de vin, de blé, d'huile et d'orge, ainsi que d'une abondance de fromages, vendant tout aux étrangers avec équité et mesure. Alors qu'ils se réjouissaient de cette abondance de produits de première nécessité et soignaient leurs corps épuisés,

arrivèrent des messagers de l'empereur très chrétien, qui interdirent à Pierre et à son armée de se diriger vers la ville montagnaise de Nicée, à cause des embuscades et des incursions des Turcs, jusqu'à ce que le nombre des chrétiens qui devaient les rejoindre se soit accru. Mais Pierre, entendant cela, accepta l'ambassade et le conseil de l'empereur, comme tout le peuple chrétien. Et après deux mois de festins paisibles et joyeux, ils restèrent, dormant à l'abri de toute attaque hostile.

CHAPITRE XVII. Comment, dans la région de Nicée, le jeune homme pillait et prit un château de Soliman.

Au bout de deux mois, égarés par le loisir et l'abondance inestimable de vivres, ignorant la voix de Pierre et contre sa volonté, ils entrèrent dans la région de Nicée et dans le royaume de Soliman, chef des Turcs, à travers les montagnes, pillèrent les troupeaux, bœufs, moutons, chèvres et autres animaux des Grecs au service des Turcs et les apportèrent à leurs alliés. Pierre, voyant cela, l'accueillit avec tristesse, sachant qu'ils ne le transporteraient pas impunément. C'est pourquoi il les avertit à plusieurs reprises de ne plus toucher à ce butin, conformément au plan de l'empereur ; mais en vain, il parla à ce peuple insensé et rebelle. Français Ainsi, comme ils réussissaient avec succès et ne craignaient pas encore d'échapper au butin, il sembla aux jeunes gens fougueux et impétueux de prendre la main sur l'armée et de s'emparer du butin dans les prés et les pâturages, devant les souris de la ville de Nicée, à la vue des Turcs. Ayant donc rassemblé sept mille fantassins et seulement trois cents cavaliers en armure, ils partirent, leurs étendards levés et dans un grand tumulte, et prirent sept cents bœufs avec le reste du bétail dans les prés de la ville de Nicée. De retour aux tentes de Pierre, ils firent un festin copieux et copieux ; mais ils vendirent la plupart du bétail aux Grecs et aux marins sujets de l'empereur. Mais les Teutoniques, voyant les Francs romains réussir si bien et revenir si souvent avec leur butin sans encombre, furent eux-mêmes enflammés par l'avidité du pillage. Réduits à trois mille fantassins et deux cents cavaliers, ils s'engagèrent dans le sentier des montagnes sous des étendards d'huîtres et de pourpre. Ils arrivèrent au château de Soliman, un homme magnifique, duc et prince des Turcs, là où les montagnes et la forêt s'arrêtent, à trois milles de Nicée. Ils attaquèrent ce château de toute la puissance de leurs armes et dans un rugissement de guerre, jusqu'à ce qu'ils capturent ses habitants et les frappent au fil de l'épée, n'épargnant que les Grecs chrétiens ; tous les autres, se trouvant dans la garnison elle-même, furent tués ou chassés. Ainsi, lorsque la garnison fut prise et ses habitants chassés, ils se réjouirent de l'abondance de nourriture qu'on y trouvait. Ravis de cette victoire, ils se conseillèrent mutuellement qu'en restant dans cette garnison, ils s'empareraient facilement des terres de Soliman et de sa principauté par leurs propres forces, emporteraient butin et vivres de tous côtés, et affaibliraient Soliman en toute sécurité jusqu'à l'approche de l'armée promise des grands princes.

CHAPITRE XVIII. – Comment le duc Soliman, ayant rassemblé les Turcs, s'empara du château susmentionné, fit quelques prisonniers et tua les autres.

Soliman, chef et commandant de l'armée turque, ayant appris l'arrivée des chrétiens et le butin, rassembla quinze mille de ses hommes de toute la Roumanie et du royaume de Corrozan, des hommes très habiles au maniement de l'arc à cornes et à os, et des archers très agiles. Après les avoir rassemblés, deux jours après la victoire des Teutoniques, il revint à Nicée, d'une terre lointaine, avec une assemblée nombreuse. Sa colère et son chagrin furent accrus par la renommée des Alamans, l'invasion de la garnison qu'il avait perdue, ainsi que le massacre et l'expulsion de ses hommes. Le troisième jour, au lever du soleil, Soliman, avec toute sa suite, campa depuis Nicée et s'approcha de la garnison envahie par les Teutoniques. Ses porte-étendards, grâce à la puissance de leurs archers, résistèrent farouchement aux Teutoniques sur les remparts, les transpercèrent cruellement et les fatiguèrent de flèches. Incapables de se défendre plus longtemps, ils furent repoussés des remparts et des remparts par une pluie de flèches incontrôlée. Nus et affligés, ils cherchèrent refuge contre les traits de la garnison. Les Turcs, voyant qu'ils avaient retenu les Alamans des remparts et des remparts, se préparèrent à les escalader. Mais les Alamans qui se trouvaient en contrebas de la garnison, inquiets pour leur vie, opposèrent leurs lances à ceux qui voulaient pénétrer ; d'autres leur résistèrent au visage avec des épées et des bipieds, au point qu'ils n'osèrent plus monter plus haut. Aussi, les Turcs, incapables d'effrayer les Alamans par ce déluge de

flèches et cette grêle abondante, apportèrent toutes sortes de bois jusqu'à la porte même de la garnison. Celle-ci, maîtrisée, fut incendiée, ainsi que de nombreux bâtiments du château. Les flammes et la chaleur s'intensifiant, certains furent brûlés, d'autres sautèrent des murs, espérant être sauvés. Mais les Turcs qui étaient dehors, sortant et s'enfuyant, furent massacrés à coups d'épée ; d'autres, beaux de figure et jeunes de corps, emmenèrent environ deux cents prisonniers ; tous les autres furent consumés par l'épée et les flèches.

CHAPITRE XIX. Comment l'armée attendit Pierre pendant huit jours, et comment les Turcs décapitèrent certains de ses soldats.

Après cette cruelle vengeance, Soliman revint avec ses hommes et les Alamans prisonniers. La nouvelle d'une mort aussi cruelle par les Teutoniques se répandit dans le camp de Pierre. De là, la mort de leurs frères frappa profondément les esprits et les cœurs. Aussi, émus par ce malheur, ils se demandaient souvent s'ils devaient se lever pour les venger ou dissimuler Pierre. Car, auparavant, Pierre s'était rendu à Constantinople auprès de l'empereur pour lui demander, au nom de son armée, de les dispenser de la vente des denrées nécessaires. Mais pendant qu'ils se consultaient, Walter Sensavehor refusa catégoriquement d'aller venger ses frères avant que toute l'affaire ne soit connue et que Pierre fût présent, sur les conseils duquel ils devaient agir. Sur les conseils de Walter, le peuple resta apaisé pendant huit jours, attendant l'arrivée de Pierre. Mais ils ne purent encore obtenir de l'empereur la permission de revenir. Le huitième jour, les Turcs, hommes d'expérience et de renom militaire, surgirent de Nicée, au nombre de cent, pour inspecter le pays et les villes situées dans les montagnes, désireux de connaître et de comprendre le butin et le butin emportés par les Gaulois. Là, le même jour, on raconte qu'ils décapitèrent de nombreux étrangers errants, tantôt dix, tantôt quinze, voire plus. Finalement, la rumeur ayant de nouveau circulé dans le camp de Pierre, à savoir que les Turcs étaient présents et avaient décapité leurs propres errants, ils furent entièrement excusés de croire qu'ils étaient descendus si loin de Nicée. Cependant, certains conseillèrent de les poursuivre, s'ils se trouvaient encore sur le territoire.

CHAPITRE XX. – Comment l'armée, armée pour venger les alliés, rencontra Soliman avec une force nombreuse à combattre.

Cependant, lorsque la vérité fut découverte, un tumulte s'éleva parmi le peuple, et les fantassins appelèrent unanimement Reinold de Breis, Walter Sensavehor, Walter également de Bretoil, et Folcker d'Aurèle, chefs de l'armée de Pierre, à se lever pour venger leurs frères de l'audace des Turcs. Mais ces hommes refusèrent catégoriquement de partir avant d'avoir la présence et les conseils de Pierre. Godefroy Burel, le maître des fantassins, ayant entendu leurs réponses, affirma que ces excellents soldats étaient timides et inutiles à la guerre, et leur reprocha souvent avec dureté d'interdire à leurs camarades de poursuivre les Turcs pour venger leurs frères. De leur côté, les chefs de la légion, ne pouvant plus supporter les insultes et les reproches de lui et de ses partisans, furent profondément émus de colère et d'indignation, et promirent de résister à la force et à la trahison des Turcs, même s'ils devaient mourir au combat. Sans délai, à l'aube du quatrième jour, tous les cavaliers et fantassins reçurent l'ordre de s'armer dans tout le camp, de sonner du clairon avec leurs étendards et de se rassembler pour le combat. Seuls les faibles et les sans armes, ainsi que d'innombrables femmes, restèrent dans le camp. Mais armés et tous rassemblés, au nombre de vingt-cinq mille fantassins et cinq cents cavaliers en armure, ils prirent la route de Nicée pour affronter le général Soliman et les autres Turcs, qui les provoquaient par la guerre, pour venger leurs frères. Divisés et disposés en six lignes, chacune portant un étendard, ils avançaient à droite et à gauche. À peine avaient-ils avancé de trois milles depuis le port et la garnison de Civitot, Pierre absent et ignorant de tout, à travers la forêt et les montagnes susmentionnées, se vantant et tonnait dans un tumulte bruyant et violent. Voici que Soliman, avec toute son insupportable suite, était entré dans la même forêt par l'autre front, descendant de Nicée, pour fondre sur les Gaulois dans leur camp avec un tumulte soudain, et les anéantir tous, sans s'en rendre compte et sans préparation, au fil de l'épée. Apprenant l'arrivée et le grand vacarme des chrétiens, il fut profondément étonné de la signification de ce tumulte ; car tout ce que les chrétiens avaient décrété lui était caché. Comprenant aussitôt la présence des étrangers, il s'adressa à ses hommes : « Voici les Francs vers lesquels nous

nous dirigeons. Soyez certains qu'ils viennent nous combattre. Retirons-nous au plus vite de la forêt et des montagnes pour gagner les plaines, où nous pourrions les combattre librement et où nous ne trouverons aucun refuge.» Ce qui fut fait à la voix de Soliman, et dans un grand silence, ils quittèrent les forêts et les montagnes.

CHAPITRE XXI. – Comment les Turcs livrèrent un sérieux combat aux Chrétiens.

Mais les Francs, ignorant l'arrivée de Soliman, sortirent des forêts et des montagnes avec un grand cri de guerre. Ils aperçurent alors les lignes de Soliman au milieu des plaines et les couvrirent pour le combat. À leur vue, ils s'encourageèrent mutuellement au nom du Seigneur et envoyèrent deux lignes en avant, composées de cinq cents cavaliers. Mais Soliman, voyant les deux lignes en avant, lâcha aussitôt les rênes de ses chevaux, et les siennes lâchèrent les brides. Avec un cri inouï et insupportable, ils stupéfièrent les soldats catholiques. Alors les lignes se précipitèrent au milieu sous une grêle de flèches, qui, durement frappées et dispersées, furent divisées par la multitude qui les suivait. Entendant ce fracas et la poursuite cruelle des Turcs hurlants, les dernières armées, qui n'avaient pas encore quitté la forêt, se rassemblèrent en un seul endroit, sur l'étroit sentier par lequel elles étaient venues, pour résister et éviter l'étroitesse du chemin et des montagnes. Mais les lignes susmentionnées, par lesquelles les Turcs s'étaient détachés de la compagnie, n'ayant aucun moyen de regagner la forêt et les montagnes, prirent la route de Nicée. D'où ils revinrent aussitôt, poussant de grands cris au milieu des Turcs, et la cavalerie et l'infanterie, se poussant mutuellement, tuèrent deux cents soldats turcs en un instant. Mais les Turcs, voyant que la valeur de la cavalerie l'avait emporté dans la lutte de leurs hommes, blessèrent leurs chevaux de flèches, tuant ainsi les plus vaillants athlètes du Christ à pied.

CHAPITRE XXII. – Comment les Turcs ont tué une multitude infinie de chrétiens.

Là où Walter Senzavehor mourut, transpercé de sept flèches dans sa cuirasse et sa poitrine, Reinold de Breis et Folcher de Carnuntum, hommes de grande renommée dans leur pays, subirent un martyre similaire aux mains de leurs ennemis, non sans causer un grand massacre aux Turcs. Walter de Bretoil, fils de Walramne, et Godefroy Burel, maître de l'infanterie, s'échappèrent à travers les ronces et les fourrés, et revinrent par un sentier étroit où toute l'armée, retirée du combat et rassemblée, était retenue. Apprenant leur fuite et leur désolation, ils prirent tous la fuite, hâtant leur voyage vers Civitot, par le même chemin qu'ils avaient emprunté pour venir, se défendant peu contre l'ennemi. Aussi, les Turcs, se réjouissant de leur victoire, massacrèrent-ils la misérable bande d'étrangers, qu'ils poursuivirent sur une distance de cinq kilomètres, les massacrant jusqu'aux tentes de Pierre. Entrant dans les tentes, ils tuèrent au fil de l'épée tous les faibles et les infirmes, clercs, moines, vieilles femmes, nourrissons et personnes de tous âges, n'emportant que les jeunes filles et les nonnes dont les visages et les formes semblaient flatter leurs yeux, ainsi que les jeunes hommes imberbes et beaux. Ils emportèrent avec eux à Nicée l'argent, les vêtements, les mules, les chevaux et tous les objets les plus précieux.

Il existe un ancien fort abandonné sur le bord de mer, près de la Civito, où trois mille pèlerins, en fuite, entrèrent dans le fort en ruine dans l'espoir d'être défendus. Mais, ne trouvant ni portes ni barrières, ils utilisèrent des boucliers en guise de portes, si bien que, inquiets et sans secours, ils en enfermèrent l'entrée avec un énorme amas de rochers, se défendant vaillamment contre les ennemis avec pour seuls biens des lances, un arc en bois et des projectiles de pierre. Les Turcs, voyant qu'ils progressaient peu dans l'extermination des prisonniers, encerclèrent de tous côtés le fort, qui était sans toit, tirant des flèches en l'air, afin qu'en remontant du ciel et en s'abattant sur les corps des prisonniers, ils les anéantissent, et que les autres, voyant cela, soient contraints de se rendre. On rapporte que beaucoup y furent blessés et tués de cette façon, mais craignant un châtement plus cruel de la part des méchants, ils furent contraints de partir, non par les armes, ni par la force

CHAPITRE XXIII. Comment trois mille chrétiens échappés furent assiégés par les Turcs et délivrés grâce à l'aide de l'empereur.

Le soleil avait déjà passé midi lorsque ces trois mille hommes, entrés dans la garnison, furent assiégés par les Turcs. Ils se défendirent vaillamment, malgré la nécessité de leur vie. Pourtant, en

aucune façon, ni dans l'ombre de la nuit, ils ne purent être arrachés à cette garnison, jusqu'à ce qu'un messager grec et catholique fidèle, traversant la mer de nuit sur un navire, trouve Pierre dans la cité royale et lui rapporte tous les dangers qui les menaçaient, ainsi que la chute et la destruction des autres. Pierre, ayant reconnu le danger qui le menaçait et le malheur de ceux qui avaient été consumés, en deuil et en deuil, supplie humblement l'empereur de venir en aide aux quelques malheureux étrangers, restes de tant de milliers, au nom de Jésus-Christ, et de ne pas les laisser périr par tant de bourreaux, désolés et anxieux. L'empereur, apprenant la chute de Pierre et le siège de ses hommes, fut pris de pitié. Il convoqua tous les Turcs de tous bords et toutes les nations de son royaume, et leur ordonna de traverser la mer en toute hâte pour porter secours aux chrétiens fugitifs et assiégés, et d'aider les Turcs, vaincus par le siège, à s'échapper. Mais les Turcs, ayant appris l'édit de l'empereur, quittèrent la garnison à minuit, avec les prisonniers chrétiens et un important butin, et ainsi les soldats étrangers emprisonnés et assiégés furent libérés des mains des impies.

CHAPITRE XXIV. – Comment un certain Godescalculus recruta une importante force pour la même expédition.

Peu après la mort de Pierre, un prêtre nommé Godescalculus, Teutonique de naissance et habitant du Rhin, enflammé par les avertissements de Pierre d'amour et de désir de suivre le même chemin vers Jérusalem, excita par ses paroles le cœur de nombreux peuples de différentes nations à insister sur ce même chemin. De différentes régions de Lorraine, de France orientale, de Bavière et d'Alémanie, il rassembla plus de quinze mille soldats et fantassins qui, après avoir amassé une somme indescriptible d'argent et d'autres choses nécessaires, auraient poursuivi leur voyage paisiblement jusqu'au royaume de Hongrie. Mais à la porte de Meseburg et de sa garnison, par la grâce du roi Caloman, ils furent introduits avec honneur. Ils reçurent également la permission d'acheter les nécessités de la vie ; et la paix fut déclarée des deux côtés par ordre du roi, de peur qu'une armée aussi nombreuse ne suscite une sédition. Mais tandis qu'ils séjournèrent là depuis plusieurs jours et commençaient à errer, les Bavares et les Suèves, peuple fougueux, et les autres imbéciles, dépassant les limites de la boisson, violèrent la paix décrétée, privant peu à peu les Hongrois de vin, d'orge et d'autres produits de première nécessité. Finalement, volant moutons et bœufs à travers les champs, ils les tuèrent, ainsi que ceux qui résistaient et tentaient de les chasser. Ils commirent bien d'autres atrocités, que nous ne pouvons toutes relater, en tant que nation rustique, indisciplinée et indomptée. Un jeune Hongrois, comme le racontent les personnes présentes, fut transpercé de deux poignards naturels sur la place du marché pour une dispute sans importance. La plainte de cette affaire, et des autres injures, parvint jusqu'aux oreilles du roi et de ses princes.

CHAPITRE XXV. Comment toute l'armée de Godescalculus, agissant avec insolence en Hongrie, fut détruite.

Le roi, troublé par cette infamie, et toute sa maison troublée, ordonna à ses serviteurs de s'armer et de soulever toute la Hongrie par des signaux, pour venger ce crime et les autres insultes, et de n'épargner aucun des étrangers, car ils avaient commis une action infâme. Bientôt, l'armée de Godescalculus, comprenant l'ordre si cruel du roi de les exterminer, fit retentir des signaux dans toutes les compagnies, et elles se rassemblèrent sur le champ de bataille de Belegrove, près de l'oratoire Saint-Martin. Aussitôt, le pouvoir royal de tout le royaume de Hongrie se présenta en armes pour troubler le peuple rassemblé. Mais ils trouvèrent les Teutoniques résister courageusement, comme s'ils étaient inquiets pour leur vie, avec des épées, des lances et des flèches. C'est pourquoi ils n'osèrent pas les attaquer. Lorsqu'ils comprirent qu'il s'agissait de leur vie et qu'ils ne pouvaient la commettre avec les Gaulois sans subir d'énormes pertes, ils leur parlèrent d'une manière flatteuse et trompeuse : « Une plainte est parvenue à notre seigneur le roi au sujet des torts que vous avez infligés à son royaume. Mais il pense que vous n'êtes pas tous coupables de ce crime, car beaucoup d'entre vous sont considérés comme raisonnables, et la paix rompue vous a autant troublés que le roi lui-même et son peuple. C'est pourquoi, si vous voulez satisfaire le seigneur roi et apaiser les princes du pays, il est indispensable que vous remettiez toutes vos armes entre les mains du seigneur roi, et que, sur notre conseil, vous vous présentiez en pacificateurs, et qu'en entrant dans le royaume du roi avec tout l'argent que vous possédez, vous apaiserez sa colère et trouverez ainsi

grâce à ses yeux. Mais si vous agissez autrement, aucun de vous ne pourra survivre devant lui et devant son peuple, car vous avez infligé une grande insulte. et des dommages à son royaume. Godeschalcus et les autres sages, entendant cela et y croyant d'une foi pure, et parce que les Hongrois étaient de confession chrétienne, conseillèrent à toute l'assemblée de rendre les armes, conformément à ce discours, pour satisfaire le roi, et ainsi rétablir la paix et l'harmonie. Ils acceptèrent tous ce conseil et rendirent les cuirasses, les casques, toutes les armes et tout l'argent (à savoir le salaire de leur vie à Jérusalem) entre les mains du magistrat du roi. Ils se soumirent humblement et en tremblant au roi, certains de recevoir toute la clémence et l'humanité dont il aurait besoin. Mais les ministres et les soldats du roi apportèrent toutes les armes dans une chambre du palais royal, et y déposèrent l'argent et les autres objets précieux qu'une si grande armée avait accumulés dans le trésor royal. Ainsi, après avoir placé les armes de tous dans la chambre, ils mentirent sur toute la clémence qu'ils avaient promise au roi envers le peuple, mais se précipitèrent sur lui avec cruauté. Ils massacrèrent les personnes désarmées et nues et leur infligèrent un massacre des plus inhumains, à tel point que, comme l'affirment ceux qui y échappèrent de justesse, toute la plaine de Belgrave fut couverte des corps et du sang des morts et des victimes, et que peu furent sauvés de ce martyre.

CHAPITRE XXVI. Comment une grande nation de différents royaumes s'unit pour la même expédition.

La même année, au début de l'été, lorsque Pierre et Godeschalque eurent rassemblé leur armée et partirent, de divers royaumes et pays, notamment de France, d'Angleterre, de Flandre et de Lorraine, une nation nombreuse et pieuse de chrétiens, brûlant du feu de l'amour divin et ayant pris le signe de la croix, affluait constamment de toutes parts avec tout le matériel, les biens et les armes nécessaires pour gagner Jérusalem. Ainsi, ayant rassemblé des troupes de divers royaumes et villes, sans pour autant renoncer aux relations illicites et fornicatrices, il y eut des réjouissances immodérées, avec des femmes et des jeunes filles sortant avec la même intention de légèreté, de plaisir constant et de vantardise en toute imprudence à l'occasion de ce voyage.

CHAPITRE XXVII. – Du massacre des Juifs de Cologne.

C'est pourquoi, je ne sais si c'était par la volonté du Seigneur ou par une erreur d'esprit, ils se soulevèrent avec cruauté contre le peuple juif dispersé dans toutes les villes ; et ils exercèrent contre lui le massacre le plus cruel, en particulier dans le royaume de Lorraine, affirmant que le début de leur expédition et de leur service contre les ennemis de la foi chrétienne était proche. Ce massacre des Juifs fut d'abord commis par les citoyens de la ville de Cologne ; ceux-ci, se précipitant soudainement sur leur petite troupe, en tuèrent beaucoup de grièvement blessés, renversèrent leurs maisons et leurs synagogues, se partageant une fortune considérable. Voyant cette cruauté, environ deux cents d'entre eux prirent la fuite en Nussie dans le silence de la nuit. Les trouvant étrangers et marqués de la croix, ils n'en laissèrent pas un seul en vie, mais, les punissant par un massacre similaire, ils pillèrent tous leurs biens.

CHAPITRE XXVIII. – D'un massacre similaire commis à Mayence.

Sans tarder, poursuivant leur route, comme ils l'avaient promis, ils arrivèrent nombreux à Mayence. Le comte Émicho, homme très noble et le plus puissant de la région, attendait avec une importante armée de chevaliers teutoniques l'arrivée des pèlerins qui convergeaient de divers points de la route royale. Mais les Juifs de cette ville, conscients du meurtre de leurs frères et de leur impossibilité d'échapper aux mains d'un si grand nombre, se réfugièrent auprès de l'évêque Rothard, espérant être en sécurité. Ils lui confièrent leurs immenses trésors et comptèrent sur sa protection, car il était l'évêque de cette ville. Mais ce grand prêtre de la ville déposa soigneusement l'argent inouï qu'il avait reçu d'eux et plaça les Juifs dans le grenier le plus spacieux de sa maison, hors de la vue du comte Émicho et de ses partisans, afin qu'ils puissent y demeurer sains et saufs, dans la demeure la plus sûre et la plus sécurisée. Mais Émicho et les autres, après avoir tenu conseil, attaquèrent au lever du soleil les Juifs au balcon avec des flèches et des lances. Ils brisèrent les serrures et les portes, et tuèrent environ sept cents d'entre eux, qui résistaient en vain aux forces et aux assauts de

tant de milliers d'hommes. Ils massacrèrent aussi les femmes et passèrent au fil de l'épée les enfants de tout âge et de tout sexe. Mais les Juifs, voyant que les ennemis chrétiens se levaient contre eux et leurs petits enfants, sans épargner aucun âge, se précipitèrent eux aussi sur eux-mêmes, sur leurs frères et leurs enfants, femmes, mères et sœurs, et s'entretuèrent. Des mères égorgaient leurs nourrissons (ce qui est un crime), et en transperçaient d'autres, préférant ainsi périr de leurs propres mains plutôt que d'être anéanties par les armes des incirconcis.

CHAPITRE XXIX – Comment l'armée, empêchée de passer, affronta les Hongrois.

Après ce massacre de Juifs si cruel, après que quelques-uns eurent échappé, et que quelques-uns eurent été baptisés par peur de la mort plutôt que par amour de la foi chrétienne, avec une grande partie de leur butin, le comte Émicho, Clarebold de Vinduil, Thomas et toute cette insupportable troupe d'hommes et de femmes poursuivirent leur route vers Jérusalem, en direction du royaume de Hongrie, où le passage par la voie royale n'était pas du tout interdit à tous les étrangers. Mais lorsqu'ils arrivèrent à la forteresse du roi Meseburg, fortifiée par les fleuves, le Danube et le Lintax, de marais, le pont et la porte de la forteresse furent fermés, sur ordre du roi de Hongrie, car une grande peur s'était emparée de tous les Hongrois à cause du massacre qu'ils avaient commis contre leurs frères, et les corps des morts empestaient encore, malgré une si grande armée qui les suivait. Il y avait deux cent mille cavaliers et fantassins, mais le nombre de cavaliers était à peine estimé à trois mille. La porte étant fermée et le passage du royaume interdit à tous, ils établirent leur camp dans la plaine des plaines. Ils envoyèrent des messagers au roi pour demander la paix, mais ils ne furent pas entendus, ni dans leur paix ni dans leur promesse. C'est pourquoi Émicho, Thomas et Clarebold, hommes illustres par leurs actions militaires, convinrent, avec les plus prudents, de ravager les terres du roi situées de ce côté, et de ne pas s'en retirer avant qu'un pont ne soit construit sur le marais et la rivière Lintax. Ils pourraient ainsi s'approcher du mur de la garnison par quelque artifice, de sorte que même de cette façon, le passage puisse s'ouvrir par leurs propres moyens. Pendant plusieurs jours, à partir de la mi-juin, ils résidèrent devant la garnison, construisirent un pont et attaquèrent souvent ceux qui étaient enfermés. Mais les défenseurs de la garnison, résistant vaillamment, lancèrent des flèches de tous côtés, infligeant de lourdes destructions des deux côtés. Parfois, ceux-ci, s'échappant du château grâce à leur cotte de mailles, pressaient fortement les Gaulois de ce côté du fleuve et du pont ; parfois, les Gaulois, vainqueurs, renvoyaient les Hongrois, accablés par la guerre et les blessures, à la garnison. Mais un jour, vers neuf heures, Thomas, Clarebold et Guillaume, accompagnés de trois cents soldats, revêtus de cuirasses et de casques, et entraînés à l'équitation, descendirent à l'embuscade, où les navires hongrois passaient souvent pour protéger le territoire, si l'occasion se présentait de les affronter et de les combattre, ou de piller leurs troupeaux s'ils les rencontraient. Alors qu'ils descendaient dans cet espoir, sept cents soldats du roi, montés sur des chevaux et armés, rencontrèrent l'armée chrétienne pour la reconnaître. Voyant qu'ils ne pouvaient leur échapper, ils chargèrent soudain les troupes gauloises ; engageant le combat, ils furent vaincus, blessés et sévèrement mutilés. Ils s'enfuirent par des lieux connus et regagnèrent leur pays, accablés de chagrin et de chagrin, par bateau. Lors de ce conflit, Guillaume attaqua le chef de l'armée hongroise et collatéral du roi, un homme distingué aux cheveux blancs qui résistait, et le décapita. Suite à cette victoire, toutes les légions veillèrent joyeusement toute la nuit et firent de nombreux prisonniers hongrois.

CHAPITRE XXX. Comment une multitude innombrable périt lorsque l'armée fut soudainement troublée.

Après de nombreux combats et massacres quotidiens, l'armée, accablée de fatigue et affaiblie par le manque de vivres, franchit, à un jour fixé, grâce à la puissance de ses hommes en armure, certains d'entre eux traversèrent le pont qu'ils avaient fortifié, tandis que d'autres, se déployant à travers les marais, attaquèrent la garnison de Mesebourg avec une grande force. Faisant preuve d'ingéniosité, ils percèrent les murs en deux endroits et pressèrent les Hongrois sans ménagement, jusqu'à ce que, s'ils persistaient, ils soient ouverts à presque tous le lendemain. Mais le roi Caloman et toute sa suite montèrent de bonne heure à cheval, prêts à fuir vers le royaume de Russie s'ils voyaient une si grande force de Gaulois, ayant vaincu la garnison, pénétrer dans le pays. Ils avaient en effet réparé

les ponts, depuis longtemps détruits, par lesquels ils pouvaient traverser les marais et les rivières pour entrer en Russie, si la nécessité les y contraignait. Mais alors que tout se passait presque bien pour les chrétiens, et qu'ils avaient pénétré les murs par une large brèche, par hasard ou par malheur, une telle peur s'empara de toute l'armée qu'elle fut mise en fuite. Tels des moutons dispersés et secoués par les loups, ils cherchèrent refuge çà et là, oubliant leurs alliés. Mais les Hongrois, voyant les athlètes vigoureux faiblir si soudainement et la fuite si rapide, bondirent hors des portes avec une grande vaillance, aux côtés du roi, et se lancèrent sans délai à la poursuite des fuyards, infligeant un grand massacre, capturant de nombreux hommes et les tuant souvent au cours de cette poursuite nocturne. Le massacre des simples citoyens fut si grand que les eaux du Danube et de Lintax se transformèrent en flots sanglants. Beaucoup d'autres, incomparablement nombreux, espérant être délivrés par les eaux, furent jetés à l'aveuglette dans les flots du Danube par crainte d'un massacre imminent et furent étouffés par les eaux violentes. C'est incroyable à dire ! La noyade des fugitifs fut si grande que les eaux d'un fleuve aussi vaste furent longtemps invisibles, à la vue des corps de tant de milliers de personnes. Mais Émicho, Thomas, Clarebold, Guillaume et quelques autres, dont les chevaux étaient encore forts, s'en sortirent indemnes, ainsi que certains qui se cachèrent dans les herbes et les buissons marécageux, ou purent fuir dans la nuit noire. Émicho et quelques-uns de ses hommes reprirent la fuite par le même chemin ; Thomas, Clarebold et beaucoup d'entre eux s'enfuirent en direction de la Carinthie et de l'Italie. Ainsi, la main du Seigneur est censée être contre les étrangers, qui avaient péché à ses yeux par une impureté et une fornication excessives ; et les exilés juifs, bien qu'opposés au Christ, avaient massacré les Juifs dans un massacre cruel, plus par avidité que par justice du Seigneur, car le Seigneur est un juge juste et n'ordonne à personne de se soumettre, de gré ou de force, au joug de la foi catholique.

CHAPITRE XXXI. – De la superstition de l'oie et de la chèvre.

Il y eut aussi un autre crime détestable dans cette congrégation de piétons insensés et follement frivoles, qui est sans doute odieux au Seigneur et à tous les fidèles, et qui est incroyable. Ils prétendaient avoir une certaine oie inspirée par l'Esprit divin, et une chèvre non moins remplie du même, et ils avaient fait de ces chefs de cette seconde voie à Jérusalem, qu'ils vénéraient extrêmement, et qu'ils visaient d'une manière bestiale de toute leur âme. Loin du cœur des fidèles, le Seigneur Jésus a souhaité que le tombeau de son corps très saint soit visité par des animaux bruts et des hommes insensés, et que ceux-ci deviennent les guides des âmes chrétiennes, qu'il a daigné racheter, rappelés de la souillure des idoles au prix de son sang. Alors qu'il s'apprêtait à monter au ciel, il avait prédestiné les chefs et les dirigeants de son peuple, très saints et dignes de Dieu, des prélats et des abbés, et non des animaux bruts et insensés ! Mais comment s'étonner si, de nos jours, de telles abominations et de tels crimes odieux ont été constatés parmi des sociétés de tant de milliers d'individus, que le Seigneur a fait retomber sur leurs têtes, alors qu'au temps de Moïse, de Josué et des autres serviteurs du Seigneur, l'iniquité était constatée parmi les justes, et elle était réprimandée et purifiée par celui qui est le Seigneur de la vengeance, avec la verge de sa majesté ?

II^o Traduction

CHAPITRE I.

Ici commence le premier livre de l'histoire de l'expédition à Jérusalem, dans laquelle sont racontés les hauts faits du très illustre duc Godefroi, dont le zèle et les travaux délivrèrent la Cité sainte des mains des infidèles et la restituèrent aux fils de la sainte Église.

Pendant longtemps et jusqu'à ce jour ces événements inouïs et dignes de la plus grande admiration, m'ont inspiré un désir ardent de me réunir à ces expéditions et d'aller faire mes prières dans ces lieux. Mais comme des obstacles divers se sont constamment, opposés à l'accomplissement de mes projets, j'ai résolu du moins, dans mon audace téméraire, de confier à la mémoire des hommes quelques-unes des choses qui me sont connues par les rapports et les révélations des personnes qui ont assisté aux événements, afin de ne pas demeurer tout-à-fait oisif et de m'associer en quelque sorte à ce voyage, sinon en personne, du moins en esprit et en

intention. C'est pourquoi j'entreprends, selon la mesure de mes faibles moyens, d'écrire d'une main novice et peu exercée l'histoire des travaux et des misères, de la foi inébranlable et du bon concert des vaillants princes et de tous les autres hommes qui se liguerent pour l'amour du Christ. Je dirai comment ils abandonnèrent leur patrie, leurs païens, leurs femmes, leurs fils et leurs filles, leurs villes, leurs châteaux, leurs champs, leurs royaumes et toutes les douceurs de ce monde, laissant le certain pour l'incertain, et recherchant l'exil au nom de Jésus-Christ ; comment ils se mirent en route pour Jérusalem, marchant en grand nombre et formant des armées considérables ; comment, vainqueurs dans leurs audacieuses attaques, ils mirent à mort des milliers de Turcs et des légions de Sarrasins ; comment ils ouvrirent et aplanirent l'accès du sépulcre sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et comment ils firent entièrement cesser le paiement des redevances et des tributs qu'on exigeait des pèlerins qui désiraient visiter ces lieux.

CHAPITRE II.

Un prêtre, nommé Pierre, d'abord ermite, né dans la ville d'Amiens, située à l'occident, dans le royaume des Francs, se servit le premier de tous les moyens de persuasion qu'il eut en son pouvoir pour encourager à cette entreprise ; et devenu prédicateur dans le Berri, province de ce royaume, il fit entendre de tous côtés ses exhortations et ses discours. Répondant à ses avertissements et à ses invitations assidûment renouvelées, les évêques, les abbés, les clercs et les moines, et, après eux, les laïques les plus nobles, les princes de divers royaumes, tout le peuple, tant les hommes chastes que les incestueux, les adultères, les homicides, les voleurs, les parjures, les brigands, enfin toute la race d'hommes qui faisaient profession de la foi chrétienne, et les femmes même, tous conduits par un sentiment de pénitence, accoururent avec joie pour entreprendre ce voyage. Je vais dire maintenant à quelle occasion et dans quelles intentions l'ermite Pierre devint le prédicateur de cette entreprise et son premier chef.

CHAPITRE III.

Ce prêtre était allé à Jérusalem quelques années auparavant pour y faire ses prières. Il vit, ô douleur ! dans l'oratoire du sépulcre du Seigneur, des choses illicites et abominables qui le remplirent de tristesse et le firent frémir d'horreur, et il en appela aux jugements du Seigneur lui-même pour la punition de ces offenses. Enfin, indigné de ces œuvres de scélératesse, il alla trouver le patriarche de la sainte église de Jérusalem, et lui demanda comment il souffrait que les Gentils et les impies osassent souiller les lieux saints et enlever les offrandes des fidèles ; que l'Eglise fût transformée en un lieu de prostitution, que les Chrétiens fussent souffletés, les saints pèlerins dépouillés injustement et accablés de toutes sortes de vexations.

CHAPITRE IV.

En entendant ces paroles, le patriarche, vénérable prêtre du sépulcre du Seigneur, lui répondit avec piété et avec foi : O le plus fidèle des Chrétiens ! pourquoi blâmes-tu, pourquoi tourmentes-tu à ce sujet notre cœur paternel, alors que nos forces et notre puissance sont telles que celles de la petite fourmi, comparées à celles de nos fiers adversaires ? Nos vies sont incessamment rachetées par des tributs, ou livrées à des supplices qui donnent la mort. Nous nous attendons même à voir s'accroître de jour en jour nos périls, si les Chrétiens ne nous apportent les secours que nous espérons obtenir par l'effet de ta mission. Pierre lui répondit alors : Vénérable père, nous avons bien reconnu, nous comprenons et nous voyons maintenant combien est faible la population chrétienne qui habite ici avec vous, et combien sont grandes les persécutions que vous avez à subir de la part des Gentils. C'est pourquoi, afin d'obtenir la grâce de Dieu, votre délivrance et la purification des lieux saints, j'irai, sous la conduite du Seigneur, s'il daigne m'accorder un heureux retour, requérir d'abord et principalement le seigneur apostolique, ensuite tous les plus grands rois des Chrétiens, les ducs, les comtes et ceux qui possèdent les

principautés, je leur ferai connaître à tous votre misérable servitude et tous les maux que vous supportez, il est temps enfin que toutes ces choses leur soient annoncées.

CHAPITRE V.

Cependant les ténèbres ayant enveloppé le ciel de tous côtés, Pierre retourna au saint sépulcre pour prier, et, fatigué de ses veilles et de ses oraisons, il y fut surpris par le sommeil. La majesté du Seigneur Jésus-Christ lui apparut alors en songe, et daigna s'adresser en ces termes à l'homme mortel et fragile : Pierre, fils très chéri des Chrétiens, lève-toi, va voir notre patriarche, et reçois de lui, en témoignage de notre union, des lettres revêtues du sceau de la sainte croix : tu iras, le plus promptement possible, dans la terre de tes pères, tu dévoileras les fausses accusations et tous les affronts qui pèsent sur notre peuple et sur les lieux saints ; tu animeras les cœurs des fidèles à purger les lieux saints de Jérusalem, et à y rétablir les saints offices. Maintenant les portes du paradis seront ouvertes aux appelés et aux élus, à travers des périls et des tentations de tout genre.

CHAPITRE VI.

Après cette révélation admirable et digne du Seigneur, la vision disparut et Pierre se réveilla. Au premier crépuscule du jour, il quitta le seuil du temple, alla trouver le patriarche, lui raconta en détail l'apparition du Seigneur, et lui demanda, en témoignage de sa mission divine, des lettres revêtues du sceau de la sainte croix. Le patriarche ne refusa point de les lui donner, et les prépara en lui rendant des actions de grâces. Ayant pris congé, Pierre, empressé d'exécuter sa mission, retourna vers les lieux de sa naissance. Après avoir traversé la mer dans une grande anxiété, il vint débarquer dans la ville de Bari, et, rendu à la terre, il partit sans retard pour Rome. Ayant trouvé l'apostolique, il lui fit son rapport sur la mission qu'il avait reçue directement de Dieu et du patriarche au sujet des impuretés des Gentils et des insultes faites aux lieux saints et aux pèlerins. Le seigneur apostolique, après avoir écouté ce rapport avec attention et bonne volonté, promit qu'il obéirait en tout point aux ordres et aux volontés des saints. C'est pourquoi, plein de sollicitude, il se rendit dans la Ville de Verceil ; et ayant traversé les Alpes, il convoqua une assemblée de toute la France occidentale et prescrivit de se réunir en concile au Puy, cité de Sainte-Marie, puis il se rendit à Clermont en Auvergne. Informés de la mission divine, et ayant reçu des avertissements apostoliques, les évêques de toute la France, les ducs et les comtes, les grands princes de tout ordre et de tout rang, consentirent à entreprendre à leurs frais une expédition vers le sépulcre même du Seigneur.

Ainsi se forma dans ce très vaste royaume une sainte conspiration pour ce voyage. Les hommes les plus puissants se donnèrent la main et se liguèrent tous ensemble. Cette alliance fut confirmée par un grand tremblement de terre, qui n'annonçait autre chose que le départ des légions de divers royaumes, savoir, du royaume de France, de la terre de Lorraine, du pays des Tentons, des Anglais et des Danois.

CHAPITRE VII.

(1095) L'an mil quatre-vingt-quinze de l'Incarnation du Seigneur, et le huitième jour du mois de mars, dans la quarante-troisième année du règne du roi Henri IV, troisième empereur des Romains (du même nom), depuis treize ans, Urbain second (antérieurement Odoard), occupant le siège apostolique, Gautier, surnommé *Sans-Avoir*, chevalier illustre, suivi d'un grand nombre de Français marchant à pied, et n'ayant avec lui que huit chevaliers, cédant aux exhortations de Pierre l'Ermite, entra le premier dans le royaume de Hongrie pour diriger ses pas vers Jérusalem. Le seigneur Coloman, roi très chrétien des Hongrois, instruit de ses résolutions courageuses et des motifs de son entreprise, l'accueillit avec bonté, lui accorda la faculté de passer en paix sur toutes les terres de son royaume et d'y faire des achats. Il marcha en effet sans faire aucun dégât et sans aucun accident jusqu'à Belgrade, ville de Bulgarie, ayant passé à Malaville, ville située

sur les confins du royaume de Hongrie. Là il traversa en bateau et en parfaite tranquillité le fleuve de Méroé, mais seize de ses hommes s'étaient arrêtés dans ce même lieu de Malaville pour y acheter des armes à l'insu de Gautier, qui déjà se trouvait de l'autre côté du fleuve. Quelques Hongrois, d'un esprit pervers, voyant Gautier et son armée déjà éloignés, leur enlevèrent leurs armes, leurs vêtements, leur or et leur argent, et les laissèrent aller ensuite nus et entièrement dépouillés. Désespérés, privés de leurs armes et de leurs effets, ceux-ci pressèrent leur marche et arrivèrent bientôt à Belgrade, où Gautier et son armée avaient dressé leurs tentes en dehors des murailles pour se reposer, et ils racontèrent en détail le malheur qu'ils avaient éprouvé. Gautier, qui ne voulait point retourner sur ses pas pour se venger, supporta cet événement avec fermeté d'âme. La nuit même que ses compagnons de voyage le rejoignirent dénués de tout, il demanda au prince des Bulgares et au magistrat de la ville la faculté d'acheter des vivres pour lui et les siens ; mais ceux-ci les prenant pour des vagabonds et des gens trompeurs, leur firent interdire les marchés. Gautier et les gens de sa suite, blessés de ces refus, se mirent à enlever les bœufs et les moutons qui erraient çà et là, cherchant leur pâture dans la campagne ; et comme ils voulurent les emmener, il s'éleva bientôt de sérieuses querelles entre les pèlerins et les Bulgares qui voulaient se faire rendre leurs bestiaux, on s'échauffa des deux côtés, et l'on en vint aux armes. Tandis que les Bulgares devenaient de plus en plus nombreux, au point qu'ils se trouvèrent enfin cent quarante mille, quelques hommes de l'armée des pèlerins s'étant séparés du reste de l'expédition, furent trouvés par les premiers dans un certain oratoire où ils s'étaient réfugiés. Les Bulgares, ainsi renforcés en même temps que Gautier perdait du monde et fuyait avec tout le reste des siens, attaquèrent cet oratoire, et brûlèrent soixante hommes de ceux qui s'y étaient réfugiés, les autres ne s'échappèrent qu'avec peine du même lieu en cherchant à défendre leur vie, et la plupart d'entre eux furent dangereusement blessés. Après ce malheureux événement, qui lui fit perdre un grand nombre des siens, Gautier, laissant les autres dispersés de tous côtés, demeura pendant huit jours caché et fugitif dans les forêts de la Bulgarie, et arriva enfin auprès d'une ville très riche, nommée Nissa, située au milieu du royaume des Bulgares. Là ayant trouvé le due et prince de ce pays, il lui porta plainte des affronts et des dommages qu'il avait soufferts. Le prince, dans sa clémence, lui rendit justice sur tous les points, et lui donna généreusement, comme gage de réconciliation, des armes et de l'argent. Il le fit en outre accompagner en paix à travers toutes les villes de la Bulgarie, Sternitz, Phinopolis, Andrinople, et lui accorda la permission d'acheter jusqu'à ce qu'il fût arrivé avec toute sa suite dans la ville impériale de Constantinople, capitale de tout le royaume des Grecs. Lorsqu'il y fut parvenu, Gautier demanda humblement et avec les plus vives instances au seigneur empereur la permission de demeurer en paix dans son royaume, et la faculté d'acheter les vivres dont il aurait besoin, jusqu'au moment où Pierre l'Ermite, sur les exhortations duquel il avait entrepris ce voyage, viendrait le rejoindre, afin qu'alors réunissant les milliers d'hommes qu'ils conduisaient, ils pussent passer ensemble le bras de mer de Saint-George, et se trouver ainsi mieux en mesure de résister aux Turcs et à toutes les forces des Gentils. En effet, le seigneur empereur, nommé Alexis, répondit avec bonté à ces demandes et consentit à tout.

CHAPITRE VIII.

Peu de temps après le départ de Gautier, Pierre se mit en marche pour Jérusalem, suivi d'une armée innombrable comme le sable de la mer, qui s'était réunie à lui de divers royaumes, et se composait de Français, de Souabes, de Bavares, de Lorrains. Dirigeant sa marche vers le royaume de Hongrie, il dressa ses tentes devant les portes de Ciperon, avec toute l'armée qu'il traînait à sa suite. De là il envoya des députés au souverain de ce royaume pour lui demander la permission d'y entrer et de le traverser avec tous ses compagnons de voyage. Il en obtint l'autorisation, sous la condition que l'armée ne ferait aucun dégât sur les terres du roi, et qu'elle suivrait paisiblement sa route en achetant les choses dont elle aurait besoin, sans querelle et à prix débattu. Pierre se réjouit beaucoup de ces témoignages de la bienveillance du roi envers lui-même et tous les siens ; il traversa tranquillement le royaume de Hongrie, donnant et recevant toutes les choses nécessaires en bon poids et bonne mesure, selon la justice, et il marcha ainsi

avec toute sa suite et sans aucun obstacle jusqu'à Malaville. Comme il approchait du territoire de cette ville, la renommée lui apprit, ainsi qu'à tous les siens, que le comte de ce pays, nommé Guz, l'un des primats du roi de Hongrie, séduit par son avidité, avait rassemblé un corps de chevaliers armés et arrêté les plus funestes résolutions avec le duc Nicéas, prince des Bulgares et gouverneur de la ville de Belgrade, afin que celui-ci, à la tête de ses vaillants satellites, combattît et massacra ceux qui avaient précédé Pierre l'Ermite, tandis que lui-même attaquerait et poursuivrait, avec ses chevaliers, ceux qu'il trouverait sur les derrières ; en sorte que cette nombreuse armée pût être entièrement dépouillée, et perdît ainsi ses chevaux, son or, son argent et tous ses vêtements, que devaient se partager les vainqueurs. En apprenant ces nouvelles, Pierre ne voulut pas croire que les Hongrois et les Bulgares, qui étaient chrétiens, osassent commettre de si grands crimes, mais lorsqu'il fut arrivé à Malaville, il vit, et ses compagnons virent aussi suspendues encore aux murailles de la ville les armes et les dépouilles des seize hommes de la troupe de Gautier que les Hongrois avaient surpris tandis qu'ils étaient demeurés en arrière, et dépouillés sans remords. En apprenant l'affront fait à ses frères, en reconnaissant leurs armes et leurs dépouilles, Pierre excite ses compagnons à la vengeance. Aussitôt ceux-ci font résonner les cors bruyants, les bannières sont dressées, ils volent à l'attaque des murailles, lancent des grêles de flèches contre ceux qui occupent les remparts et les accablent sans relâche d'une si grande quantité de traits, que les Hongrois, hors d'état de résister à l'impétuosité des Français qui les assiègent, abandonnent les remparts, osant à peine croire qu'il leur soit possible de faire face, dans l'intérieur même de la ville, aux forces qui les attaquent. Alors un certain Godefroi, surnommé Burel, né dans la ville d'Étampes, chef et porte-enseigne d'une troupe de deux cents hommes de pied, et qui était lui-même à pied, homme plein de force, voyant les ennemis quitter les remparts en fuyant, saisit une échelle qu'il trouve là par hasard et s'élance aussitôt sur la muraille. Renaud de Bréis, illustre chevalier, la tête couverte d'un casque et revêtu d'une cuirasse, monte après Godefroi sur le rempart, et, dans le même temps, tous les cavaliers et les gens de pied font les plus grands efforts pour entrer dans la place. Se voyant serrés de près et en grand danger, les Hongrois se réunissent au nombre de sept mille hommes pour se défendre ; et, sortant par une autre porte de la ville qui fait face à l'orient, ils se rendent et s'arrêtent sur le sommet d'un rocher escarpé, au pied duquel coule le Danube, et qui forme une position inaccessible de ce côté. La plupart d'entre eux cependant n'ayant pu se sauver assez vite, à cause des étroites dimensions de la porte, succombèrent sous le glaive auprès même de cette porte : d'autres, qui espéraient se sauver en parvenant sur le sommet de la montagne, furent mis à mort par les pèlerins qui les poursuivaient, d'autres encore, précipités de ces hauteurs, se noyèrent dans les eaux du Danube, mais un plus grand nombre se sauva en traversant le fleuve en bateau. On tua environ quatre mille Hongrois dans cette affaire ; les pèlerins perdirent cent hommes seulement, non compris les blessés. Après avoir obtenu cette victoire, Pierre et tous les siens demeurèrent pendant cinq jours à Malaville, à cause de la grande quantité de provisions qu'ils y trouvèrent, en grains, en troupeaux de gros et menu bétail et en boissons ; ils prirent aussi un nombre infini de chevaux.

CHAPITRE IX.

Cette victoire des pèlerins, ce massacre des Hongrois, furent annoncés au duc Nicéas par les nombreux cadavres que le fer avait mutilés et couverts d'horribles blessures, et que le courant du Danube transporta à Belgrade où le fleuve poursuit son cours, après avoir fait un circuit à un mille de Malaville. Le duc convoqua tous les siens et tint conseil avec eux ; mais, frappé de terreur, il se refusa à attendre Pierre dans Belgrade et fit ses dispositions pour se retirer à Nissa, dans l'espoir de pouvoir mieux s'y défendre contre les forces des Français, Romains et Teutons, parce que cette ville était entourée de murailles très solides. Il emporta avec lui tous les trésors qui étaient dans Belgrade. Il fit partir ses concitoyens et ; les envoya dans les forêts, sur les montagnes et dans les lieux inhabités avec tous leurs troupeaux, pour se donner le temps d'appeler l'empereur de Constantinople à son secours et se mettre en mesure de résister aux compagnons d'armes de l'Ermite, et de venger les Hongrois, par suite du traité d'amitié et

d'alliance qui l'unissait avec Guz, comte et prince de Malaville. Six jours après, Pierre reçut un exprès qui lui était envoyé en toute hâte par des Français étrangers, et habitant dans le pays ; il lui apportait l'avis des dangers qui le menaçaient, et lui dit : Le roi de Hongrie a rassemblé toute l'armée de son royaume ; il va descendre vers vous pour venger les siens, et il est certain qu'aucun d'entre vous ne doit échapper à ses armes, car le roi, tous les parents et les amis de ceux qui ont été tués sont remplis de douleur et gémissent de tant de massacres, c'est pourquoi hâtez-vous de traverser le fleuve de Méroé et poursuivez rapidement votre marche. En apprenant la colère du roi et la réunion de cette grande armée, Pierre et ses compagnons quittèrent aussi tôt Malaville, emportant de riches dépouilles, emmenant avec eux les troupeaux et tous les chevaux, et ils firent leurs dispositions pour franchir la Méroé. Mais ils ne trouvèrent sur toute la rive du fleuve que cent cinquante bateaux, nombre bien insuffisant pour soustraire promptement une si grande multitude de pèlerins au danger dont ils étaient menacés par l'arrivée du roi à la tête de toutes ses forces. Aussi un grand nombre d'entre eux n'ayant pas de bateaux à leur disposition, firent tous leurs efforts pour passer le fleuve en réunissant des planches de bois et en faisant des claies en osier. Tandis qu'ils flottaient ainsi sur le fleuve, ne pouvant gouverner leurs embarcations et se séparant souvent de leurs compagnons, les Pincenaires, habitants de la Bulgarie, en tuaient un grand nombre à coups de flèches. Pierre, voyant les siens se noyer, ordonna aux Bavares, aux Allemands et aux autres Teutons, en leur rappelant leurs serments d'obéissance, de porter secours aux Français leurs frères. Ils montèrent aussitôt sur sept bateaux, submergèrent sept petits bateaux remplis de Pincenaires qui furent noyés, et dont sept seulement furent pris vivants, ils les conduisirent devant Pierre et les mirent à mort d'après son ordre. Ayant ainsi vengé les siens et traversé la Méroé, Pierre entra dans les vastes et immenses forêts de la Bulgarie, traînant à sa suite des chariots remplis de vivres, de toutes sortes d'approvisionnements et des dépouilles enlevées à Belgrade. Après avoir demeuré sept jours de suite au milieu de ces grandes forêts, il arriva enfin avec les siens devant la ville de Nissa, défendue par de fortes murailles les pèlerins passèrent un certain fleuve sur un pont de pierre qui se trouvait en avant de la ville, ils allèrent occuper un immense pré couvert d'une délicieuse verdure, et dressèrent leurs tentes sur les bords du fleuve.

CHAPITRE X.

Les légions de pèlerins ainsi établies, Pierre, dans sa prévoyance et de l'avis des principaux de ses compagnons, envoya une députation au duc Nicéas, prince des Bulgares, qui se trouvait alors dans cette ville, pour lui demander la faculté d'acheter des vivres. Le duc l'accorda avec bonté, sous la condition cependant qu'on lui donnerait des otages, de peur que cette immense multitude ne se portât à des insultes ou à des violences, comme elle avait fait à Belgrade. Gautier, fils de Galeran, du château de Breteuil situé près de Beauvais, et Godefroi Burel d'Etampes, furent livrés en otage au duc. Ils partirent, le duc les reçut ; les pèlerins eurent la faculté d'acheter toutes sortes de choses, et ceux qui n'avaient pas de quoi acheter recevaient d'abondantes aumônes des habitants de la ville. Cette nuit donc fut parfaitement tranquille, et le prince rendit fidèlement à Pierre les otages qu'il en avait reçus. Cent hommes Allemands qui, la veille au soir, avaient eu une légère contestation avec un Bulgare au sujet d'un marché d'achat et de vente, étant demeurés un peu en arrière des pèlerins que Pierre conduisait, mirent le feu à sept moulins situés sur le bord de la rivière et en dessous du pont, et les réduisirent en cendres ; ils brûlèrent en outre quelques maisons placées hors de la ville, en nouveau témoignage de leur fureur. Les citoyens, voyant leurs bâtiments livrés aux flammes, allèrent, d'un commun accord, trouver leur duc Nicéas, déclarant que Pierre et tous ceux qui le suivaient n'étaient que de faux Chrétiens, des voleurs et non des hommes de paix, puisqu'après avoir tué à Belgrade les Pincenaires du duc, et, à Malaville, un si grand nombre de Hongrois, ils avaient encore osé incendier des bâtiments, oubliant la reconnaissance qu'ils auraient dû avoir pour les bienfaits dont on les comblait.

CHAPITRE XI.

Le duc, en entendant les plaintes des siens et en apprenant l'affront qu'ils avaient reçu, donna l'ordre que tous eussent à prendre les armes, aussi bien que la cavalerie qu'il avait assemblée à Nissa, lorsqu'il sut l'attaque et la prise de Malaville, afin de su mettre sans retard à la poursuite des pèlerins, et de leur vendre tous les maux qu'ils avaient faits. Après avoir entendu les paroles du duc de Bulgarie, les Comans, un grand nombre de Hongrois et les Pincenaires qui s'étaient réunis pour la défense de la ville, à condition de recevoir une solde, saisirent leurs arcs de corne et d'os, se couvrirent de leurs cuirasses ; et, dressant leurs bannières sur leurs lances, ils se mirent à la poursuite de Pierre qui marchait en toute sécurité avec son armée. Les traînard, ceux qui se trouvaient sur les derrières furent tués et transpercés sans aucun ménagement ; on arrêta les chars et les chariots qui s'avançaient lentement, les femmes, les jeunes filles, les jeunes garçons furent emmenés : exilés et captifs encore aujourd'hui sur les terres de la Bulgarie, ils se virent enlevés avec tous leurs bagages et les troupeaux qui les suivaient. Au milieu de ce désordre et du massacre inattendu des pèlerins, un certain Lambert, poussant rapidement son cheval, alla rejoindre Pierre qui ignorait entièrement tout ce qui se passait ; il le lui raconta en détail, et lui dit que tous ces maux, toutes ces douleurs, provenaient des Allemands qui avaient, incendié les moulins. Pierre, marchant un mille en avant, n'avait reçu aucun autre avis ; troublé en entendant ce récit, il convoqua aussitôt les hommes les plus sages et les plus raisonnables de l'armée, et leur dit :

CHAPITRE XII.

Nous sommes menacés d'un affreux malheur, à la suite des fureurs insensées des Teutons. Un grand nombre des nôtres, et ces Allemands eux-mêmes sont tombés sous les flèches et sous le glaive des satellites du duc Nicétas, en punition d'un incendie que j'ignorais tout-à-fait. Ceux-ci ont retenu tous nos chariots, nos richesses et nos troupeaux. Il me semble qu'il n'y a rien de mieux à faire que de retourner auprès du duc et de conclure la paix avec lui, puisque les nôtres se sont conduits injustement à son égard, au moment où ses concitoyens nous avaient fourni en toute tranquillité les choses dont nous avons besoin. A ces paroles et sur cette déclaration de Pierre toute l'armée retourna vers la ville de Nissa et dressa de nouveau ses tentes dans le pré où elle avait campé, afin que Pierre allât présenter ses excuses et celles de tous ses compagnons qui avaient marché en avant, et qu'après avoir apaisé le duc il obtint la restitution de ses prisonniers et de ses chariots. Mais tandis qu'il s'occupait, avec les hommes les plus sages, à assurer l'accomplissement de ses projets et se préparait à proposer ses excuses dans un langage mesuré, mille jeunes gens insensés, remplis d'une excessive légèreté et d'obstination, race indomptable et effrénée, allèrent, sans cause ni motif, au-delà du pont de pierre, livrer imprudemment assaut aux murailles et à la porte de la ville. Mille autres jeunes gens, aussi étourdis, s'élançant à travers les gués et le pont, se portèrent au secours des premiers, en prononçant dans leur fureur de terribles vociférations, et refusant d'écouter la voix de Pierre, leur chef, qui leur défendait en vain de s'avancer, et qui voulait, de même que tous les hommes sensés, travailler à rétablir la paix. Au moment de cette scission, toute l'armée demeura avec Pierre, à l'exception de ces deux mille hommes, et aucun des autres ne fit le moindre mouvement pour aller porter secours à ces derniers. Les Bulgares, voyant cette division dans le peuple, et reconnaissant qu'il leur serait facile de vaincre les deux mille hommes, sortirent par deux portes, armés de flèches et de lances qui portent de larges blessures, et s'avancèrent en grand nombre ; ils accablèrent les pèlerins et les mirent en fuite ; vingt d'entre eux s'élançèrent du haut du pont dans les eaux et y furent noyés ; d'autres, au nombre de trois cents, prirent la fuite vers l'un des côtés du pont pour aller chercher des gués qu'ils ne connaissaient pas, et les uns périrent par les armes et d'autres dans les eaux. A la fin, ceux qui étaient demeurés avec Pierre sur l'autre rive du fleuve et dans le verger, et qu'il avait empêchés de prendre pari à cet acte de folie, voyant leurs compagnons si cruellement maltraités, ne purent résister au désir de voler à leur secours, et, revêtus de leurs casques et de leurs cuirasses, ils volèrent vers le pont, soit que Pierre l'eût permis ou non. Un nouveau combat s'engagea avec acharnement des deux parts ; les flèches, les épées et les lances furent tour à tour employées. Mais comme les Bulgares s'étaient emparés à l'avance du gué et du

pont, les pèlerins se trouvèrent dans l'impossibilité de passer et furent enfin forcés de fuir. Pierre, voyant les siens battus et mis en fuite, envoya en députation, au duc Nicétas, un certain Bulgare qui avait résolu de faire le saint voyage de Jérusalem, afin qu'il daignât lui accorder un moment d'entretien, et que l'un et l'autre pussent s'entendre pour conclure la paix au nom du Seigneur ; et cela fut fait.

CHAPITRE XIII.

Ces propositions étant connues du peuple de Pierre, et le tumulte étant apaisé, en attendant que la concorde fut entièrement rétablie, les gens de pied, race rebelle et incorrigible, reprenant et rechargeant les chars et les chariots, se remirent en route. En vain Pierre, Foucher, Renaud le leur défendaient jusqu'à ce que l'on pût savoir si l'entretien sollicité ramènerait, la concorde, ils ne purent détourner ces insensés et ces rebelles de l'exécution de leur entreprise. Les citoyens cependant voyant Pierre et les principaux qui cherchaient à mettre obstacle au départ et à retenir les chars et les chariots, crurent qu'ils s'entendaient avec le peuple pour préparer la fuite. C'est pourquoi, sortant par une porte de la ville avec les chevaliers du duc, ils les poursuivirent en force ; et, sur un espace de deux milles, ils tuèrent beaucoup de monde et firent beaucoup de prisonniers parmi ceux qui marchaient le plus lentement. Le chariot qui portait le coffre de Pierre, rempli d'une quantité prodigieuse d'or et d'argent, fut arrêté ; on prit le coure, on le porta à Nissa en y ramenant les prisonniers, et on le déposa dans le trésor du duc ; le reste des dépouilles fut partagé entre les chevaliers. Les Bulgares tuèrent un grand nombre d'hommes, ils emmenèrent les enfants avec leurs mères, et les femmes mariées ou non mariées dont le nombre est inconnu. Pierre et tous ceux des siens qui purent s'échapper se dispersèrent dans les vastes et sombres forçis, les uns à travers les précipices des montagnes, d'autres à travers les lieux inhabités, tous fuyant en hâte, comme les moutons fuient devant les loups. Enfin Pierre, Renaud de Bréis, Gautier, fils de Galeran de Breteuil, Godefroi Burel et Foucher d'Orléans se réunirent par hasard sur le sommet d'une montagne avec cinq cents hommes seulement, et il sembla d'abord que c'était tout ce qui restait d'une armée de quarante mille hommes. Cependant Pierre, voyant à quel point cette armée se trouvait réduite, et livré à de douloureuses méditations, poussait de profonds soupirs, s'affligeait de voir ses légions détruites, tant de milliers d'hommes perdus, tandis que les Bulgares n'en avaient pas un seul à regretter, et ne pouvait croire que, parmi ces quarante mille hommes dispersés et fugitifs, aucun n'eût survécu à ce désastre. D'après son avis et ses intentions, ceux qui s'étaient arrêtés avec lui sur le sommet de la montagne se mirent à faire des signaux et à sonner de leurs cors, afin que les pèlerins dispersés de tous côtés dans les montagnes, les forêts ou les lieux déserts, pussent entendre les cris de Pierre et des siens, et venir se réunir à eux pour continuer leur route. Le jour n'était pas encore terminé, et déjà sept mille hommes, ayant entendu les signaux, étaient, venus se rallier. Après qu'ils se furent rassemblés de divers côtés, tous se remirent en marche et arrivèrent dans une certaine ville où ils ne trouvèrent ni meubles ni habitants ; ils y établirent leur camp et attendirent encore que d'autres de leurs compagnons vinsent les rejoindre. Mais comme ils ne pouvaient chercher ni trouver aucune espèce de vivres dans ces lieux abandonnés, ils éprouvaient une excessive pénurie ; ils avaient perdu plus de deux raille chars et chariots chargés de grains, d'orge et de viandes bonnes à manger, et ils ne rencontraient absolument personne qui pût leur offrir quelque chose. Ce malheur leur était arrivé dans le mois de juillet, à l'époque où les blés et les autres fruits de la terre sont mûrs dans ce pays et jaunissent pour être moissonnés. Tandis que le peuple était tourmenté par la faim, les hommes les plus avisés imaginèrent de faire rôtir les grains, produit des récoltes qu'ils trouvaient en état de maturité dans les environs de la ville déserte, et de s'en servir pour apaiser les besoins de cette population affamée. Pendant trois jours en effet elle vécut de cette nourriture, jusqu'à ce qu'enfin les fuyards et ceux qui s'étaient dispersés fussent réunis au nombre de trente mille hommes environ, car dix mille hommes avaient été tués.

CHAPITRE XIV.

Cependant les députés du duc arrivèrent auprès du seigneur empereur de Constantinople et lui rapportèrent tous les malheurs qui étaient arrivés aux Bulgares, ils lui dirent comment l'armée des pèlerins avait massacré les Hongrois à Malaville, et comment, arrivés auprès de la ville de Nissa, ils avaient rendu à ses habitants le mal pour le bien, non cependant sans en recevoir ensuite la punition. L'empereur, dès qu'il eut appris ces faits, envoya des députés à Pierre ; celui-ci avait abandonné la ville déserte, et les députés le trouvèrent arrivé, avec toute sa suite, dans la ville de Sternitz. En vertu des ordres de l'empereur, ils lui adressèrent les paroles suivantes : Pierre, le seigneur empereur a reçu des plaintes graves contre toi et ton armée, car, dans son propre royaume, cette armée a enlevé du butin et semé partout le désordre. C'est pourquoi l'empereur lui-même te défend de demeurer plus de trois jours dans aucune des villes de son royaume, jusqu'à ce que tu sois arrivé à la ville de Constantinople. Nous prescrivons, en vertu des ordres de l'empereur, dans toutes les villes par lesquelles tu auras à passer, que l'on vende tranquillement à toi et aux tiens toutes les choses nécessaires, et qu'on ne mette aucun obstacle à ta marche puisque tu es Chrétien, et quêtes compagnons sont Chrétiens. L'empereur te remet en outre entièrement toutes les fautes que, dans leur orgueil et dans leur fureur, tes soldats peuvent avoir commises contre le duc Nicétas, car il sait que déjà ils ont chèrement expié ces offenses.

En recevant ce message de paix de la part du seigneur empereur, Pierre fut extrêmement satisfait, et versant des larmes de joie, il rendit grâce à Dieu qui, après un châtement bien sévère sans doute, mais bien mérité, lui accordait, à lui et à tous les siens, la faveur de paraître en présence du très magnifique et très renommé empereur.

CHAPITRE XV.

Empressé d'obéir à ses ordres, Pierre quitta la ville de Sternitz et se rendit dans la ville de Phinopolis avec tout son peuple. Là ayant raconté ses malheurs et ses désastres en présence des citoyens grecs rassemblés, il reçut, au nom de Jésus et pour l'amour de Dieu, beaucoup de présents en byzantins, en argent, en chevaux et en mulets, et tous les habitants furent remplis de sentiments de compassion. A la troisième aurore, il repartit plein de joie et d'hilarité, abondamment pourvu de toutes les choses nécessaires, et arriva à Andrinople. Il n'y demeura que deux jours, qu'il passa en dehors de la ville, et il repartit le troisième jour. Un nouveau message de l'empereur était venu l'inviter à hâter sa marche vers Constantinople ; car l'empereur brûlait du désir de voir ce même Pierre dont il avait tant entendu parler. Lorsqu'il arriva dans cette ville, son armée reçut l'ordre de camper loin des murailles, et on lui donna entière faculté d'acheter tout ce qui lui serait nécessaire.

CHAPITRE XVI.

Pierre, petit de taille, mais grand de cœur et de parole, suivi seulement de Foucher, fut conduit par les députés en présence de l'empereur, désireux de voir s'il était tel en effet que la renommée le publiait. Se présentant avec assurance devant l'empereur, Pierre le salua au nom du Seigneur Jésus-Christ, il lui raconta en détail comment il avait quitté sa patrie, pour l'amour et par la grâce du Christ lui-même, pour aller visiter son saint sépulcre, il rappela brièvement les traverses qu'il avait déjà essayées, il annonça que des hommes très puissants, de très nobles comtes et ducs marcheraient incessamment sur ses traces, enflammés du plus ardent désir d'entreprendre le voyage de Jérusalem et d'aller aussi visiter le saint sépulcre. L'empereur, après avoir vu Pierre et appris de sa bouche même les vœux de son cœur, lui demanda ce qu'il voulait, ce qu'il désirait de lui. Pierre lui demanda de lui faire donner, dans sa bonté, de quoi se nourrir lui et tous les siens, ajoutant qu'il avait perdu des richesses innombrables par l'imprudence et la rébellion des hommes de sa suite. Ayant entendu cette humble prière, et touché de compassion, l'empereur ordonna de lui faire compter deux cents byzantins d'or, et de distribuer à son armée un boisseau de pièces de monnaie que l'on appelle *tartarons*. Après cette entrevue, Pierre se retira du palais de l'empereur qui parla de lui avec bonté, mais il ne demeura que cinq jours dans les champs

voisins de Constantinople. Gautier *Sans-Avoir* dressa ses tentes dans le même lieu, et dès ce moment ils se réunirent et mirent en commun leurs provisions, leurs armes et toutes les choses dont ils avaient besoin. Les cinq jours écoulés, ils replièrent leurs tentes, et traversant le bras de mer de Saint-George sur des navires que l'empereur leur fit fournir, ils descendirent sur le territoire de Cappadoce et arrivèrent, à travers les montagnes, à la ville de Nicomédie où ils passèrent la nuit. De là ils allèrent dresser leur camp auprès du port que l'on appelle Civitot. Des marchands venaient sans cesse conduisant des navires chargés de vivres, de grains, de vin, d'huile, d'orge et de fromages, et ils vendaient toutes ces denrées aux pèlerins en toute équité et bonne mesure. Tandis qu'ils jouissaient de cette abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, uniquement occupés de réparer leurs forces épuisées. Des députés de l'empereur très chrétien vinrent porter à Pierre et à son armée la défense de diriger leur marche vers les montagnes de la ville de Nicée, dans la crainte des pièges et des incursions des Turcs, et jusqu'à ce qu'ils eussent réuni de plus grandes forces par l'adjonction des Chrétiens qui devaient arriver. Pierre ainsi que tout le peuple chrétien, accueillirent avec empressement le message et les conseils de l'empereur, et ils passèrent deux mois de suite en festins continuels, vivant en paix et en joie, et dormant en pleine sécurité à l'abri des attaques de tout ennemi.

CHAPITRE XVII.

Au bout de deux mois cependant, devenus mauvais sujets et désordonnés à force d'oisiveté et d'abondante nourriture, n'écoutant plus la voix de Pierre et agissant même contre sa volonté, les pèlerins se rendirent, à travers les montagnes, sur le territoire de la ville de Nicée et du royaume de Soliman, chef des Turcs ; ils enlevèrent le gros et le menu bétail, les bœufs, les moutons, les boucs qui appartenaient à des Grecs serviteurs des Turcs, et les ramenèrent auprès de leurs compagnons. En les voyant agir ainsi, Pierre conçut une grande tristesse, sachant bien qu'une telle conduite ne demeurerait pas impunie ; il les avertit même très souvent de suivre les conseils de l'empereur et de renoncer à de pareilles prises ; mais ce fut en vain qu'il parla à ce peuple insensé et rebelle. Comme leurs entreprises avaient bien réussi, ils ne redoutaient point encore d'être arrêtés dans leurs déprédations, et des jeunes gens, pleins de courage et de légèreté, s'avisèrent alors de prendre avec eux quelques bandes armées et d'aller, sous les yeux des Turcs, enlever du butin dans les prairies et au milieu des pâturages situés sous les murs même de la ville de Nicée, pour le ramener ensuite au camp. Ils se réunirent donc au nombre de sept mille hommes de pied et de trois cents cavaliers seulement bien cuirassés, et, dressant leurs bannières, partant en grand tumulte, ils allèrent enlever sept cents bœufs et beaucoup de menu bétail dans les prairies de Nicée ; puis revenant vers les tentes de Pierre, ils firent un bon et grand festin, et vendirent beaucoup de bétail aux Grecs et aux matelots sujets de l'empereur. Les Teutons, voyant que ces entreprises avaient fort bien réussi aux Français et aux Romains, et qu'ils étaient revenus maintes fois sans rencontrer aucun obstacle et ramenant beaucoup de butin, enflammés d'une semblable avidité, formèrent un corps de trois mille hommes de pied et de deux cents cavaliers seulement, et marchant avec des bannières rouges et couleur de pourpre ils suivirent les sentiers pratiqués dans les mêmes montagnes, et arrivèrent auprès d'un château appartenant à Soliman, homme magnifique, duc et prince des Turcs, situé vers le point où se terminent les montagnes et la forêt, à trois milles de distance de la ville de Nicée. Ils attaquèrent le château de toute la force de leurs armes et en poussant des cris de guerre, si bien qu'ils s'en emparèrent et passèrent au fil de l'épée tous les habitants, excepté cependant les Chrétiens Grecs qui furent épargnés ; mais tous les autres hommes qu'ils trouvèrent dans le fort furent tués ou chassés. Après avoir pris possession du château et s'être débarrassés de ses habitants, ils se réjouirent dans la grande abondance de vivres qu'ils y trouvèrent. Enivrés de leur victoire, ils résolurent d'un commun accord de demeurer dans ce lieu, d'où il leur serait facile d'occuper le territoire et la principauté de Soliman, d'y enlever de tous côtés du butin et des vivres, et de travailler ainsi à affaiblir Soliman en attendant que l'armée des grands princes que l'on attendait se rapprochât davantage.

CHAPITRE XVIII.

Soliman cependant, duc et prince des Turcs, informé de l'arrivée des Chrétiens et des déprédations qu'ils exerçaient, rassembla quinze mille hommes des siens dans toute la Romanie et dans le royaume du Khorasan, hommes très habiles à faire la guerre avec leurs arcs de corne et d'os, et excellons archers. Deux jours après la victoire des Teutons, il revint à Nicée, arrivant des pays lointains et conduisant sa nombreuse armée. Sa douleur et sa colère s'accrurent encore lorsqu'il apprit que les Allemands venaient d'envahir son château, après avoir tué ou chassé tous ceux qui y étaient. Le troisième jour, au lever du soleil, Soliman partit avec toute sa suite et se rendit vers le fort que les Teutons avaient occupé. Ses porte-drapeaux l'attaquèrent vigoureusement avec un grand nombre d'archers, lancèrent leurs flèches sur les Teutons qui résistaient bravement du haut de leurs remparts ; mais enfin ne pouvant se défendre plus longtemps, et forcés d'abandonner les murailles pour éviter les flèches qui tombaient sur eux comme la grêle, tourmentés et dénués de ressources, ils cherchèrent dans l'intérieur du fort à se mettre à l'abri des traits qui les accablaient. Les Turcs, voyant les Allemands éloignés des murailles, firent leurs dispositions pour les escalader. Mais ces derniers, renfermés en dedans et inquiets pour leur vie, opposaient leurs lances à tous ceux qui voulaient se présenter ; d'autres leur résistaient de front avec leurs glaives et leurs haches à deux tranchants, en sorte que les Turcs n'osaient pousser plus avant. Lorsqu'ils eurent reconnu que leurs flèches, quoique lancées en nombre infini, ne pouvaient détourner les Allemands de leur nouveau mode de défense, les Turcs transportèrent toutes sortes de bois devant la porte du château, ils y mirent le feu, la porte fut bridée ainsi que plusieurs des édifices intérieurs, et enfin cet incendie se répandant de tous côtés, quelques-uns des assiégés furent brûlés et les autres sautèrent du haut des murailles pour se sauver. Mais les Turcs qui étaient en dehors s'élançèrent sur les fuyards et les firent périr par le glaive, ils prirent et emmenèrent captifs environ deux, cents jeunes gens, beaux de corps et de visage : tout le reste périt par le glaive ou à coups de flèches.

CHAPITRE XIX.

Après avoir pris cette terrible vengeance, Soliman repartit avec les siens et les Allemands ses prisonniers, et la nouvelle de ce cruel massacre arriva bientôt au camp de Pierre. La mort de leurs compagnons excita chez les pèlerins un vif sentiment de douleur, et tous les cœurs furent frappés de consternation. Affligés de ces malheurs, ils délibéraient souvent entre eux s'ils se lèveraient pour aller sans retard venger leurs frères, ou s'ils attendraient le retour de Pierre. En effet, quelques jours auparavant Pierre s'était rendu à Constantinople auprès de l'empereur pour demander, en faveur de son armée, une diminution sur le prix des objets de première nécessité. Tandis que les pèlerins tenaient conseil entre eux, Gautier *Sans-Avoir* refusa absolument de marcher à la vengeance avant que l'événement fût mieux connu, et jusqu'à l'arrivée de Pierre dont les avis devaient être suivis en toutes choses. Cette réponse de Gautier calma le peuple pendant huit jours, et l'on attendit le retour de Pierre ; mais il lui fut impossible d'obtenir de l'empereur la permission de revenir. Le huitième jour des chevaliers turcs, hommes illustres dans l'art de la guerre, sortirent de Nicée au nombre de cent, et parcoururent tout le pays et les villes situées dans les montagnes, afin de recueillir des détails exacts sur le butin et les prises que les Français avaient enlevés. On dit que ce même jour ils tranchèrent la tête à un grand nombre de pèlerins qu'ils trouvèrent errants çà et là, en divers lieux, par bandes de dix, de quinze hommes ou même plus. Le bruit s'étant répandu dans le camp de Pierre que les Turcs étaient dans le voisinage et qu'ils avaient tranché la tête à des pèlerins dispersés dans la campagne, ceux du camp ne purent croire d'abord que les Turcs se fussent autant éloignés de Nicée. Quelques-uns cependant firent la proposition d'aller à leur poursuite et de chercher à les rejoindre dans les environs.

CHAPITRE XX.

Dès que la vérité fut mieux connue, le peuple se mit en grand mouvement ; tous les hommes de pied allèrent trouver Renaud de Bréis, Gautier *Sans-Avoir*, Gautier de Breteuil et Foucher

d'Orléans, qui étaient les principaux chefs de l'armée de Pierre, et leur demandèrent d'aller venger leurs frères et de réprimer l'audace des Turcs. Mais ceux-ci refusèrent, absolument de marcher jusqu'à ce que Pierre fût arrivé et eût donné son avis. Godefroi Burel, commandant en chef des hommes de pied, ayant entendu ces réponses, déclara que ces illustres chevaliers étaient beaucoup trop timides à la guerre, et se répandit fréquemment en reproches amers contre les hommes qui empêchaient leurs compagnons de venger sur les Turcs le sang de leurs frères. Les chefs des légions ne pouvant supporter plus longtemps les injures et les reproches de Godefroi et de ses partisans, et remplis de colère et d'indignation, déclarèrent qu'ils étaient prêts à braver les forces et les embûches des Turcs, dussent-ils perdre la vie dans les combats. Aussitôt et dès le commencement du quatrième jour, tous les chevaliers et les gens de pied réunis dans le camp reçurent l'ordre de s'armer ; les cors firent retentir le signal de la guerre, et tous les pèlerins se rassemblèrent. On ne laissa dans le camp que ceux qui n'avaient pas d'armes, les infirmes et les femmes qui se trouvaient en nombre incalculable. Les hommes armés s'étant réunis formèrent une armée de vingt-cinq mille hommes de pied et cinq cents chevaliers cuirassés ; ils se mirent en route pour Nicée, afin d'aller harceler le duc Soliman et ses Turcs, et de les engager dans un combat pour venger leurs frères morts. S'étant divisés et organisés en six corps, dont chacun eut sa bannière, ils s'avancèrent par la droite et par la gauche. Après s'être éloignés de trois milles du port et de la station de Civitot (Pierre étant toujours absent et ignorant tout ce qui se passait), ils entrèrent dans la forêt et dans les montagnes, remplis d'orgueil, poussant de terribles vociférations et dans le plus violent tumulte ; dans le même temps Soliman était aussi entré dans la même forêt par le côté opposé, suivi de ses troupes innombrables et venant de la ville de Nicée pour aller à l'improviste assaillir les Français dans leur camp, les surprendre et les faire tous périr par le glaive. En entendant les cris et tout le bruit que faisaient les Chrétiens, Soliman fut d'abord étonné, ne sachant d'où pouvait provenir une si grande agitation, car il ignorait entièrement les projets des pèlerins. Dès qu'il eut reconnu cependant que c'étaient eux qui s'avançaient, il dit aux siens : Voici, les Francs vers lesquels nous marchons sont là. Vous pouvez être assurés qu'ils viennent pour se battre contre nous. Sortons au plus tôt de cette forêt et des montagnes pour nous porter dans la vaste plaine où nous pourrons nous battre avec eux en toute liberté, en sorte qu'ils ne trouvent nulle part de refuge. A ces paroles les Turcs, empressés d'obéir, s'éloignèrent dans le plus grand silence des montagnes et des bois.

CHAPITRE XXI.

Cependant les Français, ignorant l'arrivée de Soliman, sortirent aussi des forêts et des montagnes en continuant à crier et à vociférer, quand tout à coup ils virent dans la plaine l'armée de Soliman qui les attendait pour combattre. Aussitôt s'encourageant les uns les autres au nom du Seigneur, ils envoyèrent d'abord en avant deux corps formés de cinq cents chevaliers. Soliman, en voyant s'avancer ces deux corps, lâcha les rênes à son cheval, les siens en firent autant, et tous s'élançèrent, poussant des cris inconnus aux chevaliers catholiques et vraiment intolérables, dont ceux-ci furent tout étonnés et comme frappés de stupeur. Puis les Turcs faisant pleuvoir une grêle de flèches et se précipitant sur les deux corps, les accablèrent, les dispersèrent et les séparèrent de l'armée qui marchait à leur suite. En entendant le cliquetis des armes et les vociférations des Turcs qui poursuivaient leurs frères avec tant de cruauté, ceux des pèlerins qui formaient l'arrière-garde de l'armée, et qui n'étaient pas encore sortis de la forêt, se réunirent ou un seul corps dans l'étroit sentier par lequel ils arrivaient pour défendre ce passage et fermer l'accès des montagnes : les deux : premiers corps que les Turcs avaient séparés du reste de l'armée en s'élançant sur eux, ne pouvant retourner vers la forêt et les montagnes, dirigèrent leurs pas du côté de Nicée. Puis revenant tout à coup et poussant des cris terribles, ils se jetèrent de nouveau au milieu des Turcs, et s'encourageant les uns les autres, tant chevaliers que gens de pied, ils tuèrent en un moment deux cents chevaliers turcs. Voyant alors que les chevaliers avaient pris l'avantage sur eux dans le combat, les Turcs s'attachèrent à blesser leurs chevaux à coups de flèches, et ceux qui les moulaient, vigoureux athlètes du Christ, se trouvaient ainsi mis à pied.

CHAPITRE XXII.

Gautier *Sans-Avoir* succomba percé de sept flèches qui traversèrent sa cuirasse et pénétrèrent jusqu'à son cœur. Renaud de Bréis et Foulcher de Chartres, hommes très renommés dans leur pays, trouvèrent le même martyr sous les coups des ennemis, mais ils ne tombèrent point sans avoir fait éprouver aux Turcs de grandes pertes. Gautier de Breteuil, fils de Galeran, et Godefroi Durci, commandant en chef des gens de pied, parvinrent à s'enfuir à travers les buissons et les taillis, et rejoignirent toute l'année dans l'étroit sentier où elle était réunie sans avoir combattu. Aussitôt qu'ils apprirent leur fuite et les malheurs qui venaient d'arriver, tous les pèlerins se mirent aussi à se sauver, se dirigeant en hâte vers Civitot, par le même chemin qu'ils avaient suivi en arrivant et se défendant à peine de leurs ennemis. Ceux-ci, tout joyeux de cette heureuse victoire, tuèrent les misérables pèlerins et les poursuivirent, ne cessant de les massacrer, pendant une marche de trois milles et jusqu'au lieu où étaient dressées les tentes de Pierre. En entrant dans le camp, les Turcs firent périr par le glaive les faibles et les malades, les clercs, les moines, les femmes âgées, les enfants à la mamelle, n'ayant aucun égard pour l'âge, réservant seulement les jeunes filles et les religieuses dont les traits et la beauté parurent faire impression sur leurs yeux ; ils emmenèrent aussi les jeunes garçons encore imberbes et qui avaient de beaux visages ; ils transportèrent également à Nicée l'argent et les vêtements, et s'emparèrent des chevaux, des mulets, de tous les objets précieux et des tentes même.

Il y a sur le rivage de la mer et non loin de Civitot, une forteresse antique et abandonnée, vers laquelle trois mille pèlerins se retirèrent dans l'espoir de pouvoir s'y défendre. Mais n'y ayant trouvé ni portes ni barricades, privés de secours et en même temps fort inquiets, ils entassèrent leurs boucliers, firent rouler d'énormes blocs de pierre à l'entrée du château et se défendirent vigoureusement avec des lances, des arcs en bois et des pierres qu'ils lançaient à la main. Les Turcs, ne pouvant parvenir à détruire ceux qui s'étaient ainsi renfermés, enveloppèrent de tous côtés le fort qui n'avait point de toiture, et se mirent à lancer des flèches en l'air, afin qu'en retombant verticalement elles pussent frapper les assiégés et tuer ces malheureux, et que les autres, effrayés par cet exemple, dissent contraints de se rendre. On dit qu'en effet un grand nombre de Chrétiens furent blessés et tués de cette manière ; mais comme ils redoutaient des supplices plus cruels de la part de ces impies, ni les armes ni la violence ne purent les déterminer à sortir de leur retraite.

CHAPITRE XXIII.

Le soleil était parvenu à la moitié de la journée lorsque les pèlerins entrèrent dans cette citadelle et y furent attaqués par les Turcs. Mais comme les premiers résistaient avec courage pour défendre leur vie, aucune invention des ennemis ni les ombres même de la nuit ne purent les forcer à abandonner leur position ; enfin un Grec fidèle et catholique partit en exprès pendant la nuit, s'embarqua, traversa la mer et alla raconter à Pierre, qu'il trouva dans la ville royale, les périls auxquels étaient exposés ses compagnons et la destruction de tout le reste de l'armée. Instruit de ces malheurs et le cœur rempli de tristesse, Pierre alla supplier humblement l'empereur de venir au secours, pour l'amour du Christ, de ce misérable petit nombre de pèlerins, reste de tant de milliers d'hommes, et de ne pas souffrir qu'ils périssent dans la désolation et les tourments sous les coups de ces bourreaux. L'empereur fut touché de compassion en entendant le récit de Pierre et en apprenant que ses compagnons étaient assiégés ; il fit venir les Turcoples et toutes les troupes de diverses nations qui étaient dans ses Etats, il leur ordonna de passer le bras de mer en toute hâte, d'aller secourir les Chrétiens fugitifs et assiégés, et de forcer les Turcs à abandonner le siège. Ceux-ci, en effet, ayant en connaissance de red.it de l'empereur, se retirèrent de la forteresse au milieu de la nuit, emmenant avec eux leurs prisonniers et chargés de dépouilles, et les chevaliers pèlerins qui y étaient renfermés se trouvèrent ainsi délivrés des impies.

CHAPITRE XXIV.

Il n'y avait pas longtemps que Pierre avait quitté les pays de l'Occident, lorsqu'un prêtre, nommé Gottschalk, né Teuton et habitant des bords du Rhin, échauffé par les discours de l'Ermite, et brûlant du désir d'entreprendre aussi le voyage de Jérusalem, entraîna, par ses paroles, un grand nombre d'hommes de diverses nations à suivre les mêmes voies. Il rassembla plus de quinze mille individus dans la Lorraine, la France orientale, la Bavière, le pays des Allemands, tant dans la classe des chevaliers que dans celle des gens de pied ; et tous ayant ramassé une immense quantité d'argent et toutes les choses nécessaires au voyage, se mirent en route et suivirent, dit-on, leur marche paisiblement jusque dans le royaume de Hongrie. Arrivés à la porte de Mersebourg et de la citadelle, et se présentant sous la protection du roi Coloman, ils y furent accueillis avec honneur. On leur accorda même la permission d'acheter toutes les choses nécessaires à la vie ; et, en vertu des ordres du roi, on conclut un traité avec eux pour prévenir tout mouvement désordonné dans une si grande armée. Ils y demeurèrent pendant quelques jours et commencèrent à vagabonder. Les Bavares et les Souabes, hommes impétueux, et d'autres insensés encore, se livrèrent sans mesure aux excès de la boisson et en vinrent bientôt à enfreindre les conditions du traité ; d'abord ils enlevèrent aux Hongrois du vin, des grains et les autres choses dont ils avaient besoin ; puis ils allèrent prendre dans les champs des bœufs et des moutons pour les tuer, ils tuèrent aussi ceux qui voulurent leur résister ou reprendre sur eux leurs bestiaux, et ils commirent encore beaucoup d'autres crimes que je ne saurais rapporter en détail, se conduisant en gens grossiers, insensés, indisciplinés et indomptables. Des hommes qui ont assisté à ces événements rapportent qu'ils se saisirent d'un jeune Hongrois et l'empalèrent sur la place publique. On se plaignit de ce fait et de toutes les autres offenses des pèlerins, et ces plaintes parvinrent aux oreilles du roi et de ses princes.

CHAPITRE XXV.

Le roi, irrité de toutes ces infamies, dont le récit jeta le trouble dans sa maison, prescrivit à ses satellites de s'armer, fit un appel à toute la Hongrie pour aller venger ce crime abominable et tous les autres méfaits des étrangers, et voulut que l'on n'épargnât aucun des pèlerins, puisqu'ils avaient commis une action si horrible. Les hommes de l'armée de Gottschalk, instruits des ordres cruels donnés par le roi pour les faire périr, firent retentir dans toutes les campagnes le signal de la guerre, et se rassemblèrent dans les champs de Belgrade, auprès de l'oratoire de Saint-Martin. Aussitôt toutes les forces de la Hongrie furent sur pied pour aller disperser le peuple qui s'était réuni. Mais les Teutons, inquiets et forcés de défendre leurs vies, se disposèrent à résister vigoureusement avec leurs glaives, leurs lances et leurs flèches, en sorte que les Hongrois n'osèrent les attaquer. Lorsqu'ils les virent aussi déterminés et qu'ils eurent reconnu l'impossibilité de les combattre sans s'exposer à des pertes incalculables, ils eurent recours à la ruse et leur adressèrent ces douces paroles : Notre seigneur roi a reçu des plaintes sur les offenses que vous avez commises dans son royaume ; mais il pense que vous n'en êtes pas tous coupables, d'autant plus qu'il y a parmi vous beaucoup de gens sensés et qui ne sont pas moins affligés de cette violation du traité que le roi lui-même et les siens. Si donc vous voulez donner satisfaction au seigneur roi et apaiser les princes de la terre, il faut et il est nécessaire que vous livriez toutes vos armes entre les mains du seigneur roi, et que vous vous montriez, selon notre avis, disposés à la paix. Quand ; vous vous serez mis ainsi à la discrétion du roi avec tout l'argent que vous avez, vous calmerez sa colère et vous trouverez grâce devant ses yeux. Mais si vous vous conduisez autrement, pas un seul d'entre vous ne pourra vivre devant sa face et devant les siens, parce que vous avez fait dans son royaume des choses trop honteuses et trop offensantes. Gottschalk et tous les hommes sensés se confièrent de bonne foi à ceux qui leur tenaient ce langage, attendu que les Hongrois professaient le christianisme, et ils conseillèrent à leurs compagnons, en pleine assemblée, de donner satisfaction au roi conformément à ces propositions, et de rendre leurs armes, afin de rétablir la paix et l'union avec les gens du pays. Tous en effet suivirent ce conseil, et tous livrèrent entre les mains du délégué du roi leurs

cuirasses, leurs casques, toutes leurs armes, tout l'argent destiné à pourvoir à leur subsistance jusqu'à Jérusalem, certains qu'ils obtiendraient par là les témoignages de la compassion et de l'humanité du roi. Les ministres et les chevaliers de ce prince transportèrent toutes les armes dans les appartements intérieurs du palais, et déposèrent dans le trésor royal l'argent et tous les objets de prix que cette nombreuse armée leur avait abandonnés. Après avoir ainsi mis toutes les armes à couvert, ils se montrèrent menteurs dans les promesses qu'ils avaient faites pour garantir au peuple la clémence du roi ; et, s'élançant avec cruauté sur ces pèlerins désarmés et dépouillés, ils les attaquèrent et les mirent à mort de la manière la plus barbare, à tel point que, selon les rapports affirmés véritables par le petit nombre de ceux qui échappèrent avec peine à la mort, après avoir assisté au carnage, toute la plaine de Belgrade était entièrement couverte de sang et des cadavres de tous ceux qui furent tués, et qu'il n'y en eut que bien peu qui purent se soustraire à ce martyre.

CHAPITRE XXVI.

Au commencement de l'été et dans la même année où Pierre et Gottschalk s'étaient mis en route avec leurs armées, des bandes innombrables de Chrétiens partirent de divers royaumes et de divers pays, savoir, des royaumes de France, d'Angleterre, de la Flandre, de la Lorraine. Brûlés du feu de l'amour divin, et portant le signe de la croix, ces pèlerins débouchaient par bandes de tous côtés, portant avec eux toutes sortes de provisions, d'effets, d'armes dont ils avaient besoin pour accomplir leur voyage à Jérusalem. Ces gens, sortant en foule de tous les royaumes et de toutes les villes, se réunissaient ensuite en corps, mais ils ne s'abstenaient point des réunions illicites et des plaisirs de la chair ; ils se livraient sans relâche à tous les excès de la table, se divertissaient sans cesse avec les femmes et les jeunes filles qui sortaient aussi de chez, elles pour se livrer aux mêmes folies, et s'adonnaient témérairement à toutes les vanités, sous le prétexte du voyage qu'ils allaient entreprendre.

CHAPITRE XXVII.

Je ne sais si ce fut par l'effet d'un jugement de Dieu ou par une erreur de leur esprit qu'ils se levèrent avec cruauté contre le peuple des Juifs dispersés dans chacune de ces villes, et qu'ils les massacrèrent de la manière la plus inhumaine, principalement dans le royaume de Lorraine, disant que c'était là le commencement de leur expédition et de leurs services contre les ennemis de la foi chrétienne. Ce massacre des Juifs commença d'abord dans la ville de Cologne ; les citoyens tombèrent à l'improviste sur ceux qui y habitaient en nombre assez modique ; ils les blessèrent et les mutilèrent presque tous d'une manière terrible, renversèrent leurs maisons et leurs synagogues et se partagèrent ensuite beaucoup d'argent. Effrayés de ces cruautés, deux cents Juifs environ prirent la fuite dans le silence de la nuit et passèrent en bateau à Nuits. Mais ayant été rencontrés par des pèlerins et des Croisés, aucun d'eux n'échappa ; ils furent pareillement massacrés et dépouillés de tout ce qu'ils portaient.

CHAPITRE XXVIII.

Aussitôt après, les pèlerins se remirent en route, comme ils en avaient fait vœu, et arrivèrent à Mayence formant une immense multitude. Le comte Emicon, homme très noble et très puissant de ce pays, était dans cette ville avec une forte bande de Teutons, et attendait l'arrivée des pèlerins qui venaient déboucher de divers côtés sur la route royale. Les Juifs qui habitaient à Mayence ayant appris le massacre de leurs frères, et comptant ne pouvoir échapper à tous les arrivants, se réfugièrent, dans l'espoir de se sauver, auprès de l'évêque Rothard, et déposèrent sous sa garde et confièrent à sa bonne foi leurs immenses trésors, se flattant que sa protection leur serait infiniment utile, attendu qu'il était évêque de la ville. Le pontife cacha soigneusement tout l'argent que les Juifs lui remirent ; il les reçut sur une terrasse très spacieuse pour les dérober à la vue du comte Emicon et de ceux qui le suivaient, afin de les conserver sains et saufs dans

son habitation, le plus sûr asile qu'ils pussent, trouver en ce moment. Mais Emicon et tous ceux de sa bande ayant tenu conseil, allèrent, au lever du soleil, attaquer à coups de flèches et de lances les Juifs enfermés dans ce lieu élevé et découvert. Ayant brisé les serrures et enfoncé les portes, ils les atteignirent et en tuèrent sept cents qui cherchèrent vainement à se défendre contre des forces trop supérieures, les femmes furent également massacrées, et les jeunes enfants, quel que fût leur sexe, furent aussi passés au fil de l'épée. Les Juifs voyant les Chrétiens s'armer en ennemis contre eux et leurs enfants, sans aucun respect pour la faiblesse de l'âge, s'armèrent de leur côté contre eux-mêmes, contre leurs coreligionnaires, contre leurs enfants, leurs femmes, leurs mères et leurs sœurs, et se massacrèrent entre eux. Chose horrible à dire ! les mères saisissaient le fer, coupaient la gorge aux enfants qu'elles allaitaient, et transperçaient également leurs autres enfants, aimant mieux se détruire de leurs propres mains que de succomber sous les coups des incirconcis.

CHAPITRE XXIX.

Il n'échappa qu'un petit nombre de Juifs à ce cruel massacre, et quelques-uns reçurent le baptême, bien plus par crainte de la mort que par amour pour la foi chrétienne, Chargés de leurs riches dépouilles, le comte Emicon, Clairambault de Vandeuil, Thomas et tout cet innombrable ramas d'hommes et de femmes poursuivirent leur voyage pour Jérusalem, dirigeant leurs pas vers le royaume de Hongrie, où l'on était en usage de ne point refuser aux pèlerins la faculté de passer sur la route royale. Cependant lorsqu'ils arrivèrent auprès de la citadelle du roi, appelée Mersebourg, entourée de marais formés par les fleuves du Danube et de la Leytha, ils trouvèrent le pont et la porte fermés en vertu des ordres du roi de Hongrie, car tous les Hongrois étaient saisis d'une grande terreur depuis qu'ils avaient massacré les compagnons des pèlerins, et les cadavres de ceux-ci répandaient encore une odeur infecte lorsque cette nouvelle armée arriva dans le pays. Elle était plus forte que les précédentes, et se composait de deux cent mille individus, chevaliers ou gens de pied ; mais il y avait tout au plus trois mille hommes à cheval. Trouvant donc la porte fermée, et ne pouvant en aucune manière pénétrer dans le royaume, ils dressèrent leur camp dans la plaine et envoyèrent des députés au roi pour lui demander la paix, mais ils ne furent écoutés ni dans cette demande ni dans leurs promesses. Emicon, Clairambault, Thomas, hommes illustrés par leurs faits, d'armes tinrent alors conseil avec les plus sages, et résolurent de dévaster les terres du roi situées dans le voisinage, et de ne pas se retirer de leur position avant d'avoir établi un pont sur le marais et sur la Leytha, pour avoir un moyen quelconque de s'approcher des murailles de la citadelle, et les percer d'outré en outre et de s'ouvrir ainsi un passage de vive force. Ils demeurèrent longtemps devant la forteresse depuis le milieu du mois de juillet, construisant leur pont et attaquant souvent les assiégés ; mais ceux qui défendaient la place résistaient vigoureusement, lançaient des traits de tous côtés, et, des deux parts, l'on tuait beaucoup de monde. Quelquefois de vaillants hommes d'armes sortaient de la citadelle et repoussaient bravement les Francs au-delà du fleuve et du pont ; d'autres fois les Francs avaient l'avantage et faisaient rentrer les Hongrois dans le fort, après les avoir accablés et chargés de blessures. Un certain jour, vers la neuvième heure, Thomas, Clairambault et Guillaume allèrent, avec trois cents chevaliers, revêtus de leurs cuirasses et de leurs casques, et habiles à manier un cheval, se placer en embuscade au lieu où les Hongrois descendaient fort souvent en bateau pour protéger leur territoire, voulant attendre du hasard une occasion favorable de leur livrer combat, ou d'enlever le gros bétail qu'ils trouveraient dans les champs. Tandis qu'ils descendaient le long du fleuve dans cette espérance, ils rencontrèrent sept cents chevaliers du roi de Hongrie, montés sur des chevaux, de bataille et bien armés, qui allaient faire une reconnaissance sur l'armée des Chrétiens. Voyant qu'il leur était impossible d'éviter les Francs, ils s'élancèrent au milieu de leurs escadrons et leur livrèrent combat ; mais bientôt vaincus et couverts de blessures, ils furent repoussés ; et, prenant la fuite vers les lieux qui leur étaient connus, tristes et affligés, ils repassèrent le fleuve en bateau et rentrèrent sur leur territoire. Dans ce combat, Guillaume ayant attaqué le commandant en chef de l'armée hongroise, parent du roi en ligne collatérale, homme illustre et qui portait de beaux cheveux

blancs, il lui trancha la tête. Celle victoire répandit la joie dans toute l'armée des pèlerins ; on passa toute la nuit en fête et l'on ramena au camp beaucoup de prisonniers hongrois.

CHAPITRE XXX.

A la suite d'un grand nombre de combats du même genre qui amenaient tous les jours, pendant un long espace de temps, des pertes considérables, l'armée commençait à se fatiguer, et le défaut de vivres contribuait encore à l'affaiblir, lorsqu'au jour fixé de nombreux hommes d'armes passèrent le pont qui était enfin achevé, les uns en se battant, les autres allant à travers les marais pour attaquer vigoureusement la forteresse de Mersebourg, Ayant appliqué les machines contre les murailles, ils firent deux percées sur deux points différents, serrant de près les Hongrois et travaillant de manière à avoir pratiqué des ouvertures sur presque tous les points, si les assiégés tenaient jusqu'au lendemain. Le roi Coloman et les gens de sa suite montèrent promptement à cheval, tout prêts à s'enfuir vers le royaume de Russie s'ils voyaient cette niasse énorme de Francs faire irruption sur leur territoire après s'être emparés de la forteresse. Dans cette intention, ils avaient fait réparer les ponts qui tombaient en ruines à force de vétusté, afin de pouvoir franchir plus aisément les marais et les fleuves qui les séparaient de la terre de Russie, si la nécessité les forçait de s'y retirer. Mais au moment où tout semblait réussir aux Chrétiens, et lorsque déjà ils avaient fait une grande brèche aux murailles, je ne sais quel accident ou quel malheur répandit dans toute leur armée une terreur si grande que tous prirent également la fuite, se dispersant de tous côtés comme les moutons fuient devant les loups qui les poursuivent, cherchant en tous lieux un refuge et oubliant leurs compagnons. Les Hongrois, voyant ces champions si redoutables disparaître subitement, et s'enfuir en toute hâte, sortirent en foule avec le roi, se mirent sans retard à la poursuite des fuyards, en massacrèrent un grand nombre, firent beaucoup de prisonniers et ne cessèrent de les chasser devant eux durant la plus grande partie de la nuit. Ils firent un tel carnage des gens de pied de l'un et l'autre sexe que les eaux du Danube et de la Leytha en furent ensanglantées. Un nombre immense de ces malheureux, espérant échapper ainsi à la mort qui les menaçait de près, se jetèrent avec un courage aveugle dans les eaux du Danube, et furent étouffés par la violence des courants. Chose étonnante ! il se noya une si grande quantité de ces fuyards qu'on fut pendant quelque temps sans voir même les eaux de ce vaste fleuve cachées sous les milliers de cadavres qu'elles entraînaient. Emicon, Thomas, Clairambault, Guillaume et un petit nombre d'autres, dont les chevaux étaient encore en état de courir, se sauvèrent sains et saufs ; quelques autres aussi se cachèrent dans les joncs des marais ou dans les broussailles, ou parvinrent à s'échapper à la faveur des ténèbres de la nuit. Emicon et quelques-uns des siens reprirent la route par laquelle ils étaient venus et s'en retournèrent chez eux ; Thomas, Clairambault et plusieurs des leurs s'enfuirent, du côté de la Carinthie et de l'Italie. Sans doute la main du Seigneur s'étendit sur les pèlerins parce qu'ils avaient péché sous ses yeux, se livrant sans mesure à toutes les souillures de la chair, et parce qu'ils avaient inhumainement massacré les Juifs, peuple exilé et ennemi du Christ, beaucoup plus par avidité de leur argent que comme instruments de la justice de Dieu, car le Seigneur est un juge équitable, et n'ordonne point de faire entrer qui que ce soit, malgré lui et par force, sous le joug de la foi catholique.

CHAPITRE XXXI.

On vit encore un autre crime détestable au milieu de cette immense réunion de gens insensés et d'une folle légèreté, crime odieux sans aucun doute au Seigneur, et que les fidèles n'oseront même croire. Ces hommes avaient une oie et une chèvre qu'ils disaient également animées d'un souffle divin, et ils avaient pris ces animaux pour guides de leur voyage à Jérusalem, ils allaient jusqu'à leur porter respect ; et, semblables eux-mêmes à des bêtes, ils adoptaient ces erreurs avec pleine tranquillité d'esprit. Que les cœurs fidèles se gardent de croire que le Seigneur Jésus veuille que le sépulcre où reposa son corps très saint soit visité par des bêtes brutes et dépourvues de sens, et que ces bêtes servent de guides aux âmes chrétiennes, que lui-même a

daigné racheter au prix de son sang pour les arracher aux souillures des idoles, car en montant aux cieux lui-même a institué pour guides et pour directeurs de son peuple les très saints évêques et abbés qui sont dignes de Dieu, et non des animaux brutes et privés de raison ! Mais est-il étonnant que, dans les temps modernes, des abominations de ce genre et des crimes si honteux se trouvent encore au milieu de tant de milliers d'hommes, dans quelques sociétés sur lesquelles le Seigneur en a fait retomber la punition, lorsqu'aux temps de Moïse, de Josué et des autres serviteurs de Dieu, l'iniquité se trouva aussi au milieu des justes, et fut frappée et purifiée par la verge de celui qui est, dans sa majesté, le Seigneur des vengeances ?

LIBER SECUNDUS.

CAP. I.-- *Cum quibus et quo tempore dux Godefridus secundam inierit professionem.*

Igitur post Petri Eremitae professionem, post Waltheri Senzavehor militis egregii occisionem ejusque exercitus gravissimum casum, dehinc modico intervallo post crudelem stragem Godescalci presbyteri, et ejus exercitus, post infortunium comitis Alemanniae, Emichonis, caeterorumque fortium virorum et principum de terra Galliae, scilicet Drogonis de Nahella, Clareboldi de Vinduil, ac contritionem sui exercitus crudeliter factam in regno Hungariae ad portam Meseburg, Godefridus, dux Lotharingiae, vir nobilissimus, fraterque ejus uterinus, Baldewinus, Wernerus de Greis, cognatus ipsius ducis, Baldewinus pariter de Burg, Reinardus comes de Tul, Petrusque frater ejus, Dudo de Cons, Henricus de Ascha, ac frater illius Godefridus, fortissimi milites ac principes clarissimi, eodem anno medio mensis Augusti, viam recto itinere in Jerusalem facientes, in terram Osterreich ad civitatem Tollenburg, ubi fluvius Lintax regnum Galliae terminat et dividit hospitio resederunt curriculo trium hebdomadarum mensis Septembris, ut audirent et intelligerent qua occasione exorta seditione, peregrinorum exercitus paulo ante hos dies perierit, et a proposito eundi Jerusalem cum suis principibus et ductoribus aversus fuerit, jamque eis obviam desperatus redierit.

CAP. II.-- *Principes per internuntios convenerunt Pannoniae regem, quare perdiderit populum Domini.*

Tandem post plurimum mali rumoris, quid primum, quid cautius et consultius agerent ad explorandam rem et crudelitatem Hungarorum, quam fecerant adversus Christianos confratres, dum saepius tractarent, visum est omnibus utile consilium, ut neminem ex nominatissimis et capitaneis viris ad inquisitionem tam nefandi homicidii et sceleris praemitterent, praeter Godefridum de Ascha, eo quod notus esset Calomano, regi terrae, ante multum tempus hujus viae in legationem ducis Godefridi missus ad eundem regem Hungarorum. Alios vero duodecim electos ex familia ipsius ducis, Baldericum, inquam, Stabelonem et quorum nomina latent, una cum illo direxerunt, ut legationem tantorum principum hoc modo aperirent:

« Regi Hungarorum CALOMANO GODEFRIDUS, dux Lotharingorum, et caeteri comprimores Galliae, salutem et omne bonum in Christo.

Mirantur domini et principes nostri, cum Christianae professionis sitis, cur tam crudeli martyrio exercitum Dei viventis interemistis, terram vero et regnum pertransire interdixistis, et variis calumniis eos affecistis. Quapropter nunc timore et dubietate concussi, Tollenburg moram facere decreverunt, donec ex ore regis intelligant cur tam crudele facinus a Christianis, persecutoribus Christianorum, commissum sit. »

CAP. III.-- *Responsio regis, quomodo ducem accersierit.*

Respondit rex, universo coetu suorum audiente: « Non Christianorum persecutores sumus, sed quidquid crudelitatis ostendimus aut in illorum interitu commisimus, nimia necessitate compulsi fecimus. Cum enim primo exercitui vestro, quem Petrus Eremita contraxit, omnia accomodaremus, emendi licentia concessa in mensura et pondere aequitatis, et pacifice illis per terram Hungariae transitum constitueremus, malum pro bono nobis reddiderunt, non solum in auro et argento, equis et mulis et pecore regionis nostrae auferentes, sed et civitates et castella

evertentes, hominesque nostros ad quatuor millia mortificantes, rebus et vestibus exspoliaverunt. Post has a comitatu Petri nobis tam innumerabiles, sed injuste illatas injurias, subsequens exercitus Godescalci, et nunc recenter attritus, quem in fugam conversum obviam habuistis, castellum ac munitionem regni nostri Meseburg obsederunt, in superbia et impotentia virtutis suae ad nos intrare volentes, ut nos punirent et exterminarent, de quibus Deo auxiliante vix defensi sumus. » Rex autem ut haec respondit, jussit eosdem legatos ducis honorifice in palatio suo hospitari in loco qui dicitur Pannonia, ubi per dies octo omnia illis necessaria in ipsa regis mensa affluenter ministrata sunt. Post dies vero octo rex super legationem ducis consilio primatum suorum accepto, remisit legatos cum legatis de domo sua, ut duci et primis exercitus in hunc modum responsa portarent:

« Rex CALOMANUS duci GODEFRIDO et omnibus Christianis, salutem et dilectionem sine simulatione.

Audivimus de te quia vir potens et princeps tua sis in terra, et fidelis inventus ab universis qui te noverunt. Idcirco te semper diligens ex sola bona fama, nunc te videre et agnoscere optavi. Et exinde consilium accepi, ut descendas ad nos in castellum Cyperon sine opinione alicujus periculi, et utraque ripa paludis residentes, totum colloquium teneamus de omnibus quae a nobis requiris, et quorum nos reos arbitraris. »

CAP. IV.-- Dux Pannoniam ingrediens quam decenter susceptus sit, et quid inter eum et regni primores convenerit.

Hoc regis nuntio audito, dux universo coetu relicto, ex consilio majorum trecentis tantum militibus assumptis, ad regem profectus est in loco praesignato. Et utrinque hinc et hinc omisso comitatu suorum, dux solummodo Wenero de Greis, viro nobilissimo et propinquo ejus, Reinardo de Tul et Petro evocatis, pontem qui paludi imminet ascendit, in quo regem reperiens, benignissime salutavit, et humili devotione osculatus est eum. Dehinc inter se diversa habuere colloquia de concordia et reconciliatione Christianorum, quousque ratio haec pacis et dilectionis adeo firmiter processit, ut se dux fidei ejus credens duodecim ex trecentis suscepit; cum quibus cum rege in Pannoniam et terram Hungarorum descendit; fratrem vero Baldewinum, relictum Tollenburg populum regere et procurare, remisso exercitu trecentorum, constituit. Dux itaque Pannoniam ingressus, honorifice ab ipso rege et primatibus suis susceptus est, eique benigne et copiose omnia necessaria parata sunt de domo regis et mensa, quae tam egregium virum decebant. Dehinc rex per dies octo plurimum conventum suorum habens, qui etiam ad videndum tam nominatissimum principem confluerant, quaerebat consilium qua fide et fiducia salvo regno suo rebusque suorum tam copiosus exercitus fortiter armatus intromitteretur. Tandem repertum est consilium et duci declaratum quomodo, nisi darentur obsides viri egregii et primores exercitus, nullus sibi suisque concederetur transitus, ne aliqua occasione assumpta, in virtute tam innumerabilis gentis terram et regnum amitteret. His auditis, dux voluntati regis in omnibus cessit, et obsides quos petebat dari non abnuit, hac tamen conditione ut ultra peregrinorum exercitus, tam praesens quam futurus, per terram ejus transiret sine aliquo obstaculo, et pacifice mutaret vitae necessaria. Nec mora, percussit rex foedus cum duce, percusserunt et universi principes regni sui in jurejurando non ultra nocere peregrinis transituris. His ergo sic utrinque in vera fide firmatis, rex ex consilio suorum requisivit Baldewinum, fratrem ipsius ducis, obsidem fieri, uxorem quoque ac familiam ejus. Quod dux sine ulla contradictione adimpleri concessit, statimque post dies octo missa legatione, dux universum exercitum praecepit properare ad castellum Cyperon, ac tabernacula sua hac altera in ripa fluminis et paludis collocari.

CAP. V.-- Ubi exercitus jussu ducis castra posuerit.

Ad hanc ducis legationem coepit exercitus nimium hilarescere, et gavisus sunt universi, qui antea ex diutina ducis absentia haesitabant, existimantes eum in falsa fide traditum et exstinctum, sed nunc,

quasi de gravi somno expergefacti, surrexerunt, et juxta ducis mandatum venientes, in ripa fluminis et paludis castrametati sunt. Collocatis itaque tentoriis, dux de regno Hungariae reductus, et suis restitutus est, referens quantam ei rex curam et honorem exhibuerit, et omnia, quae cum rege et principibus ejus pactus sit, et quomodo frater ejus Baldewinus a rege in obsidem cum uxore et familia requisitus sit, donec populus cum silentio et pace transeat, alio qui nullam sibi dari licentiam transeundi. Et post pauca statim admonuit fratrem suum Baldewinum, obses fieret pro populo, sicut decretum erat. Qui vehementer coepit reniti et contradicere, donec dux haesitatione illius turbatus, constituit, ut ille curam exercitus Dei gereret, et ipse pro fratribus obses fieri non dubitaret. Tandem Baldewinus omni mentis suae fluctuatione exclusa, concessit obses fieri, et exsilio pro salute fratrum suorum transferri.

CAP. VI.-- *Obsidibus datis, qualiter Hungariam transierint.*

Igitur tam praeclaro principe jam obside facto, et rege una cum illo in Pannoniam regresso, universus exercitus ex jussu et concessu regis per pontem trans paludem intromissus est, et ad fluvium Lintax castrametatus est. Castris vero positis, et universis hospitio sedatis, Godefridus dux praecones per singulas domos ac tentoria acclamare constituit sub judicio mortis, ne quidquam contingerent, aut violenter in regno Hungariae raperent, et nullam seditionem moverent, sed omnia aequo pretio mutuarentur. Similiter et rex per universum regnum acclamari praecepit, ut omnem copiam rerum necessariarum reperiret exercitus in pane, vino, frumento, hordeo, in bestiis agri et volatilibus coeli; jussumque sub judicio vitae, ne injusta venditione Hungari gravarent exercitum aut conturbarent, sed potius omnia venalia illis alleviarent. Sic et sic per singulos dies in silentio et pace, in mensura aequa, et justa venditione dux et populus regnum Hungariae pertransiens, ad Drowa fluvium pervenerunt. Ubi congerie lignorum composita, et plurima viminum copulatione facta, eundem fluvium trajecerunt, assidue rege cum validissima manu equitum a sinistris gradiente una cum Baldewino et caeteris obsidibus, quousque ad locum, qui dicitur Francavilla, perventum est. Illic per tres dies remorati, vitae necessaria, et quibus indigebat exercitus, pretio mutuantes, cum omnibus Malevillam descenderunt, in littore Sowa diebus quinque pernoctantes. Illic duci caeterisque principibus exercitus innotuit quam intolerabilis virtus militiae imperatoris Constantinopolis adfuisset ad prohibendam peregrinis viam per regnum Bulgariae. Quapropter dux et universi consilium inierunt, ut partem exercitus in armis trans fluvium praemitterent ad reprimendos hostes milites imperatoris, quousque populus enavigaret. Non amplius enim quam tres naves illic repertae sunt, cum quibus mille equites loricati ad praeoccupandum littus transmissi sunt. Caetera multitudo, copulatione lignorum et viminum, fluminis alveum superaverunt.

CAP. VII.-- *Ubi rex obsides reconsignat, et qualiter rex Graeciae ducem per internuntios interpellaverit.*

Vix enavigavit populus et eorum princeps, et ecce rex cum omni apparatu suo, et fratre ducis Baldewino, ejusque uxore et cunctis obsidibus adfuit, quos ibidem in manu ducis restituit. Ac dehinc nimia dilectione commendato duce fratreque ejus in donis plurimis et osculo pacis, in terram regni sui reversus est. Dux vero et omnis exercitus illius altera in ripa constituti, in villa Belegrave Bulgarorum hospitio pernoctarunt, quam Petrus et illius exercitus non longe ante depraedati combusserant. Mane autem facto, dux et exercitus illius exsurgentes, silvas immensas et inauditas regni Bulgarorum ingressi sunt. Ubi legati imperatoris illis occurrerunt, in haec verba nuntia deferentes:

« ALEXIUS, imperator Constantinopolis regni Graecorum, duci GODEFRIDO suisque sequacibus, integram dilectionem.

Rogo te, dux Christianissime, quatenus regnum et terras meas, quas ingressus es, gentem tuam vastare et depraedari non patiaris, sed emendi licentiam obtineas, et sic omnia sufficienter ex nostro imperio emenda et vendenda tui reperiant. » Hanc itaque imperatoris legationem dux intelligens, in omnibus se imperatoris parere pollicetur mandatis. Unde universis indictum est ne deinceps quidquam aliqua injusta vi contingant, praeter pabula equorum. Sic vero pacifice ex rogatu imperatoris pertranseutes, pervenerunt Niczh praesidium ejus. Ubi mira affluentia ciborum in

frumunto, hordeo, vino et oleo plurimaque venatione ex imperatoris dono duci oblata est, caeteris licentia vendendi et emendi concessa. Illic siquidem per dies quatuor in omni opulentia et jucunditate recreati sunt. Post haec dux cum omni exercitu Sternitz profectus est: ubi non minori pinguedine donorum imperatoris sibi satisfactum est. Dehinc post aliquot dies discedens, ad Phinopolim, civitatem praeclaram, descendens, illic similiter ex imperatoris dono omnem abundantiam necessariorum habuit per dies octo. Ubi nuntia illi allata sunt, quemodo imperator Hugonem Magnum, fratrem regis Franciae, Drogonem et Clareboldum, in vinculis et carcere tenuisset.

CAP. VIII.-- *Quid dux resalutato regi mandaverit, et pro retentis principibus quid egerit.*

Hoc audito, dux imperatori legationem misit, quatenus hos principes terrae suae, quos tenebat captivos, libertati restitueret, alioqui se fidem illi et amicitiam non posse servare. Baldewinus, Hamaicorum comes, et Henricus de Ascha, intellecta ducis legatione ad imperatorem destinata, primo diluculo, duce ignorante, viam anticipaverunt in Constantinopolim, ut legatos praevenientes ab imperatore majora dona consequerentur. Dux vero audiens graviter accepit; sed tamen dissimulans iram, Adrianopolim profectus est: ubi quodam flumine natatu equorum superato, tentoriis positus pernoctavit. Pons denique, qui trans fluvium per mediam civitatem porrigitur, sibi et suis ab incolis interdicatur. Deinde exsurgentes, et Salabriam properantes, tentoria posuerunt per amoena loca pratorum. Ubi reversi nuntii ducis ab imperatore, retulerunt, quomodo captivos principes minime reddidissent. Unde dux et omnis societas in iram exarserunt, et ultra illi fidem et foedus pacis servare noluerunt. Statimque ex praecepto ducis omnis terra illa in praedam data est peregrinis et advenis militibus, qui per dies octo illic moram facientes, totam regionem illam depopulati sunt.

CAP. IX.-- *Rex Graecorum quomodo captivis principibus absolutis, regno suo consuluerit, ducem simul accersens.*

Imperator autem, intelligens regionem depopulari, Rudolfum Peel de Lan et Rotgerum, filium Dagoberti, viros disertissimos, de terra et cognatione Francigenarum, duci misit, rogans ut a praeda regni sui et vastatione cessaret exercitus, et captivos quos petebat sine dilatione redderet. Dux vero, inito consilio cum caeteris principibus, acquievit legationi imperatoris, et amovens castra, praeda interdicta, secessit ad ipsam urbem Constantinopolim cum universo comitatu peregrinorum. Ubi fixis tentoriis, hospitati sunt in manu robusta et intolerabili, loriceis et omni bellica armatura muniti. Et ecce in occursum Hugo, Drogo, Willhelmus Carpentarius et Clareboldus, laxati ab imperatore, duci adfuerunt, gaudentes illius adventu et suae multitudinis, et in amplexum ducis caeterorumque plurimo osculo corruentes. Similiter et praedicti legati imperatoris duci occurrerunt, rogantes eum, ut intraret palatium imperatoris cum aliquibus primis de exercitu, ut audiret verbum regis, caetera multitudo extra muros civitatis remaneret. Vix hanc legationem dux accepit, et ecce quidam advenae de terra Francorum occulte in castris duci adfuerunt, qui plurimum eum monuerunt, ut caveret versutias et venenatas vestes ipsius imperatoris ac verba dolosa, et nequaquam ad eum intraret aliqua blanda promissione, sed extra muros sedens omnia quae sibi offerret secure susciperet. Dux igitur, sic praemonitus ab advenis et Graecorum deceptiones edoctus, ad imperatorem minime introivit. Quapropter imperator indignatione vehemente motus adversus ducem et omnem ejus exercitum, vendendi et emendi licentiam illis interdixit. Baldewinus vero frater ducis, agnita hac imperatoris indignatione et videns populi indigentiam nimiamque defectionem necessariorum, egit cum duce et magnificis exercitus quatenus rursus per regiones et terras Graecorum praedas contraherent, escas comportarent, donec imperator his cladibus coactus, rursus emendi vendendique licentiam concederet. Imperator ergo videns terrae regni sui praedas et mala ingruere, licentiam vendendi et emendi omnibus iteravit.

CAP. X.-- *Post aliquantas utrinque animositates tandem dux cum imperatore pacem componit.*

Erat Natalis Domini, ideoque in tam solemnibus tempore et diebus pacis et gaudii, visum est universis bonum et laudabile et acceptum coram Deo, utrinque concordiam renovari, inter domum imperatoris et ducem ac universos praepotentes exercitus. Et sic pace composita, continuerunt

manus suas ab omni praeda et injuria. His ergo quatuor diebus sanctis, in omni quiete et jucunditate resederunt ante urbis moenia Constantinopoli.

CAP. XI.-- Causa imperatoris dux castrorum loca mutat, benevolentiae nuntios ad eum mittit, rogatus venire dissimulat.

Post quatuor vero dies legatio imperatoris processit ad ducem, quatenus castra moveret ejus causa et precibus, et intra palatia, quae in littore brachii maris sita erant, cum exercitu suo hospitaretur propter medios algores nivis et hiemis, qui pluviali tempore imminebant, ne tentoria eorum madefacta et attrita deperirent. Cessit tandem dux et caeteri comprimores imperatoris voluntati, et amotis tentoriis, per palatia et turritas domos, quae spatium triginta milliarium in littore maris comprehendunt, hospitati sunt cum omni exercitu Christianorum. Ab ea die et deinceps omnem plenitudinem cibariorum et rerum necessariarum ex imperatoris jussu reppererunt et emerunt. Post paululum dehinc rursus imperatoris legatio duci adfuit, quae eum admonuit ad eum ingredi et ejus verba intelligere. Quod dux omnino renuit, praemonitus ab advenis civibus de versutia illius, sed viros egregios direxit illi nuntios, Cunonem comitem de Monte acuto, Baldewinum de Burg, et Godefridum de Ascha, qui excusarent eum, et in hunc modum loquerentur: « GODEFRIDUS dux imperatori fidem et obsequium. Libenter et optato ad te ingrederer, honores et divitias domus tuae considerarem, sed terruerunt me plurima mala, quae auribus meis de te innotuerunt. Nescio tamen si vel invidia aut odio tui haec adinventata et vulgata sint. » Imperator haec audiens, plurimum de omnibus se excusavit, dicens nunquam oportere ducem vel aliquem de societate, quidquam fallaciae de eo timere, sed eum suosque quasi filium et amicos servare et honorare. Regressi autem nuntii ducis, omnia, quae bene promissa et fideliter ex ore imperatoris audierant, in bonum retulerunt. Verum dux adhuc minime mellifluis illius promissis credens, prorsus colloquium ejus refutavit. Et sic inter haec nuntia hinc et hinc, quindecim dies evoluti sunt.

CAP. XII.-- Imperator alimenta emenda subtrahit, exercitus partes Graeciae invadit.

Imperator itaque cognoscens ducis constantiam, eumque ad suam praesentiam invitari non posse, iterato moleste accepit, et hordeum et pisces ad vendendum subtraxit, deinde panis alimentum, ut vel sic coactus dux imperatoris praesentiam non recusaret. Sed nec sic imperatore proficiente, ut animum ducis emolliret, quadam die ex instinctu imperatoris quingenti Turcopoli navibus invecti per brachium maris, armati arcu et pharetra, matutinos milites ducis sagittis infixerunt, alios mortificatos, alios sauciatos a littore arcentes, ne illic emere ex solito alimenta liceret. Continuo haec crudelis fama in solio ducis allata est. Qui illico jussit cornua perstreperere, populum universum armari, et ante ipsam urbem Constantinopolim redire, tentoriaque relocare. Ad hanc ducis jussionem signo dato cornicinum, eruperunt universi ad arma, et palatia et turres, in quibus hospitio manserant, alia incendio vastaverunt, alia comminuerunt, damnum irrecuperabile Constantinopoli inferentes.

CAP. XIII.-- Frater ducis cum periculo populum ducis transduxit, dimicantes inter se partes dirimit.

Exorta denique jam in palatio fama tam vehementis incendii et exterminii, dux nimium expavit, metuens ne flamma aedificiorum et strepitu moti exercitus percepto, pontem, per quem transierant a civitate Constantinopoli ad palatiorum mansiones, subito in manu robusta praeoccuparent milites et sagittarii imperatoris. Ideoque sine mora praemisit Baldewinum fratrem suum cum quingentis loricatis militibus ad obtinendum pontem, ne aliqua vis imperatoris praecurrens, illum corrumperet; et sic peregrinis transitus et reditus ultra negaretur. Baldewinus vix medio ponte constiterat, et ecce a dextris et sinistris Turcopoli, milites imperatoris, navigio invecti circumquaque in transeuntes sagittis irruunt, et fortiter impugnant. Quibus Baldewinus e ponte resistere nullam habens copiam, sagittas illorum effugere properavit; et sic superato ponte, velociter in aliam partem pontis sicco littore se contulit, pontem obtinens et observans versus moenia dominae et magistrae civitatis, quousque totus per pontem migraret exercitus. Dux vero a tergo cum suis custodiam agebat. Interea a portis versus Sanctum Argonium infinita manus Turcopolorum et totius generis militum prosiluit in sagittis et varia armatura ad expugnandum Baldewinum, et universum gentis Christianae comitatum. Sed Baldewinus immobilis et insuperabilis ab omni illorum assultu in loco constituto

perstitit, donec a mane usque ad vesperam populo trans pontem ante urbis moenia relato, et castris positus hospitato, eosdem Turcopolos, a portis egressos, et populum impugnantem cum quingentis loricatis fortiter incurrit; et utrinque graviter commisso praelio, plurimi hinc et hinc ceciderunt, et plurimi equi Francorum sagittis interierunt. Sed ad ultimum Baldewinus praevalens, milites hos imperatoris gravatos ac fugitivos in portas ire compulit, camposque et victoriam potenter obtinuit. Verum Turcopoli et milites imperatoris indignantes se victos, et bello fugitivos, iterato crebrius a portis eruperunt, ad lacessendum et expugnandum exercitum: quousque dux adveniens, quia nox erat, omnia pace composuit; commonens fratrem suum cum universis in castra redire, et a pugna hac in noctis umbra manus et arma continere. Similiter imperator, metuens amplius et validius hanc belli tempestatem ingruere, et vespere umbroso suos deficere et perire, pacem et ipse fieri imperat, laetatus ducem suos a bello pacare voluisse.

CAP. XIV.-- *Imperator, promissis obsidibus, ducem ad se invitat, et quid ipse dux legatis Boemundi responderit.*

Crastina vero luce exorta, ex praecepto ducis exurgens populus, terram et regnum imperatoris perlustrans, curriculo dierum sex graviter depraedatus est; ut vel sic saltem imperatoris suorumque superbia humiliari videretur. Quo cognito, imperator tristari et dolere coepit, quod terra et regnum sic dissiparetur. Qui statim accepto consilio, duci legationem misit, quatenus praedam et incendium prohiberet, et in omnibus illi satisfaceret, in haec verba loquens: « Cessent inter nos et vos inimicitiae, et dux ad me ingrediatur, fiduciam et obsides sine aliqua dubietate a me recipiens, quod incolumis veniat et redeat, certus de omni honore et gloria, quam sibi suisque facere poterimus. » Quod benigne dux annuit, si tales darentur obsides, quibus credere possit de vita et salute sua; et sic procul dubio ad eum descendens, libenter sibi et viva voce et ore ad os loqueretur. Vix post hanc ducis responsionem legati imperatoris recesserant, et ecce quidam alii legati ad eundem ducem venientes ex parte Boemundi salutaverunt eum, sic loquentes: « Rogat te Boemundus, princeps ditissimus Siciliae et Calabriae, ut nequaquam cum imperatore in concordiam redeas; sed in civitates Bulgarorum Adrianopolim et Phinopolim secedas, et tempus hyemale illic peragas; certus quod mense Martio inchoante, idem Boemundus cum universis copiis in auxilium tibi est affuturus, ad expugnandum hunc imperatorem, et illius regnum invadendum. » Audita hac Boemundi legatione, dux omne responsum econtra fieri distulit, dum luce proxima exorta, ex consilio suorum respondit: « Se non causa quaestus, aut pro destructione Christianorum, a terra et cognatione sua exiisse, sed in Christi nomine viam instituisse Jerusalem; hancque velle perficere et adimplere consilio imperatoris, si ejus gratiam et bonam voluntatem recuperare et observare possit. » Hanc autem ducis intensionem et responsionem nuntii Boemundi intelligentes, benigne a duce commendati, in terram Apuliae reversi sunt, omnia sicut ex ore ducis didicerant, referentes.

CAP. XV.-- *Filio imperatoris obside accepto, dux curiam ingreditur.*

Imperator vero Boemundi hanc novam legationem et suggestionem intelligens, ducem ac ejus amicos amplius de concordia sollicitabat, quatenus, si ei placari vellet, et terram ejus pacifice pertransire, sibi vero facie ad faciem praesentari in colloquio, dilectissimum filium suum, Joannem nomine, sibi obsidem daret; et omnia necessaria cum emendi licentia sibi suisque accommodaret. Haec imperatoris promissa decreta et firmata dux intelligens, ex consilio suorum castra movit a muro civitatis, et iterum trans pontem hospitandi gratia in brachio maris in muratis aedificiis secessit, universum populum admonens, ut pacifici essent, et sine seditione necessaria emerent. Crastina vero luce exorta, Cunonem comitem de Monte acuto, et Baldewinum de Burg, viros nobilissimos, et in omni verbo disertissimos, jussit coram adesse, quos ad suscipiendum obsidem filium imperatoris confidenter direxit: quod actum est. Abducto ergo jam obside filio imperatoris, ac in potestatem ducis suorumque fidei custodia constituto, dux sine dilatione navigio per brachium maris Constantinopolim advectus est. Et assumptis egregiis viris, Wernero de Greis, Petro de * et caeteris principibus, audacter curiam imperatoris ingressus, facie ad faciem sibi astitit, ut audiret verbum ejus; et viva voce responderet ei super omnibus quae requireret, aut eum interpellaret. Baldewinus vero nequaquam tunc palatium imperatoris introivit, sed in littore cum multitudine remansit.

CAP. XVI.-- *Quam gloriose dux ab imperatore susceptus sit et exhibitus, et quid inter eos convenerit.*

Imperator autem, tam magnifico et honorifico duce viso, ejusque sequacibus, in splendore et ornatu pretiosarum vestium tam ex ostro quam aurifrigio, et in niveo opere harmelino et ex mardrino grisioque et vario, quibus Gallorum principes praecipue utuntur, vehementer admirans honorem ac decorem illorum, primum ducem in osculo benigne suscepit, dehinc universos primates et collaterales illius eodem pacis osculo honorare non distulit. Sedebat autem imperator more suo potenter in throno regni sui, non duci, non alicui assurgens ad porrigenda oscula, sed flexis genibus dux incurvatus est, incurvati sunt et sui ad osculandum tam gloriosissimum imperatorem et potentissimum. Osculatis denique omnibus ex ordine, duci in haec verba locutus est: « Audi de te, quoniam miles et princeps potentissimus tua sis in terra, et vir prudentissimus ac perfectae fidei. Quapropter te in filium adoptivum suscipio; et universa quae possideo, in potestate tua constituo, ut per te imperium meum et terra mea a facie praesentis et adfuturæ multitudinis liberari ac saluari possit. » His pacificis et piis imperatoris sermonibus dux placatus, et illectus non solum se ei in filium, sicut mos est terrae, sed etiam vassallum junctis manibus reddidit cum universis primis, qui tunc aderant, et postea subsecuti sunt. Nec mora, aliqua ex aerario imperatoris allata sunt dona inaestimabilia duci, et cunctis qui convenerant, tam in auro quam argento, et ostro diversi generis, in mulis et equis, et in omni quod pretiosius habebat. Sic vero imperatore ac duce perfectae fidei et amicitiae vinculo insolubili innodatis, a tempore Dominicae Incarnationis, quo haec concordia contigit, usque ante paucos dies Pentecostes per singulas hebdomadas quatuor viri, aureis Byzantiis onerati, cum decem modiis monetae tartaron, de domo imperatoris duci mittebantur, quibus milites sustentari possent! Mirabile dictu! universa, quae ex dono imperatoris dux militibus distribuebat, in mutatione alimentorum ad aerarium regis protinus redibant; et non solum haec, sed etiam quae sub universo orbe illuc congestis exercitus. Nec mirum, nam nullius praeter imperatoris merces tam in vino et oleo quam in frumento et hordeo, omnique esca, vendebatur in toto regno. Et ideo regis aerarium assidua pecunia abundans, nulla datione evacuari potest.

CAP. XVII.-- *Monitu imperatoris populus Domini in Cappadociam migrat. Dux imperatorem pro necessariis rebus saepius interpellat.*

Pace et concordia inter imperatorem et ducem hac conditione firmata quam diximus, dux in hospitia aedificiorum in brachio maris relatus, hactenus obsidem filium imperatoris honorifice remisit, certus ultra de fide et amicitia ab imperatore suscepta. Altera dehinc die, acclamatum est ex jussu ducis per universum exercitum, ut pax et honor imperatori et omnibus suis deinceps exhiberetur, et justitia servaretur in omni mensura venditionis et emptionis. Imperator similiter interdixit in omni regno suo sub judicio vitae, ne quis noceret aut defraudaret quemquam de exercitu, sed omnia aequo pondere et mensura peregrinis venderentur, pretium vero alleviaretur. Post haec quadragesimali tempore inchoante, imperator ducem admonuit suae adesse praesentiae, multum per amicitiam et fidem datam illum obtestans et deprecans, quatenus transfretaret, et in terram Cappadociae tabernacula collocaret, propter aedificia, quae populus incorrigibilis destruebat. Quod dux benigne annuit, ac trajecto flumine, alio in littore in pratis Cappadociae, ipse et universus populus castris positus commorati sunt. Ab hinc et deinceps, paulatim peregrinis chare omnia vendebantur, sed tamen munera imperatoris nequaquam duci imminuta sunt; metuebat enim eum valde. Dux vero, venditionis penuriam rerum necessariarum intuens et populi clamorem moleste accipiens, imperatorem saepius navigio conveniebat, et de gravitate venditionis eum arguebat. Sed imperator, quasi inscius et id fieri nolens, rursus peregrinis omnia alleviabat.

CAP. XVIII.-- *Boemundus adveniens, aegre persuasus est imperatoris homo fieri.*

Interea dum ad haec ducem cum imperatore agerentur, et sancta Pascha, jam tribus septimanis evolutis, processisset, Boemundus decem millia habens equitum, et plurimas copias peditum, per Valonam et Durax et caeteras civitates regni Bulgarorum descendens, in virtute magna ante muros civitatis Constantinopolis astitit. Cui dux ex rogatu imperatoris cum viginti primoribus de suo assumpto exercitu occurrit, ut eum ad imperatoris praesentiam sub firma fide introduceret,

priusquam arma reponerent, aut tentoria collocarent. Tandem vero cum se invicem salutassent, et dux diu cum ipso Boemundo ageret, plurimisque blanditiis ei persuaderet, ut verbum imperatoris auditorus curiam intraret, Boemundus vero prorsus negaret, ac referret, nimium se imperatorem pertimescere, eo quod vir callidus et subdolos haberetur, ad extremum victus bona promissione ducis et allocutione, fiducialiter palatium imperatoris introivit, in osculo pacis, et in omni gratia et honore susceptus. Deinde diversis colloquiis et consiliis inter se habitis, Boemundus homo imperatoris factus est, cum iuramento et fide data pactus cum eo quod nihil de regno ejus sibi retineret, nisi ex ejus gratia et consensu. Statimque allata sunt Boemundo sicut Godefrido munera, miri et inauditi thesauri in auro et argento, vasa quoque pretiosa opere et decore, multoque ampliora quam ab aliquo possit aestimari.

CAP. XIX.-- *Nepos Boemundi clanculo digreditur: dux cum suis decenter ab imperatore dimittitur: Robertus comes.*

Cum haec concordia et foedus inter imperatorem et Boemundum fieret, Tankradus, sororis filius Boemundi, brachium maris cum universo comitatu et apparatu tam suo quam Boemundi transfretavit, clam imperatore, duce ac Boemundo, ne et ipse subditus illi fieret. Hac igitur Tankradi praesumptione imperator audita, moleste accepit, eo quod ejus colloquium vitaverit. Sed tamen prudenter dissimulans, Boemundum atque ducem cum amore et immenso honore munerumque largitione commendatos, trans fluvium ad exercitum remisit. Brevi dehinc intervallo adfuit Robertus Flandrensis cum immensis copiis, qui et ipse audita concordia ducis et Boemundi cum imperatore, foedus iniit, homo illius factus. Unde ipse quoque sicut et illi, ingentia munera de manu imperatoris meruit accipere. Dehinc post aliquot dies ab imperatore benigne commendatus est, et flumine praedicti maris emenso, in regione et pratis Cappadociae sociis et Christianis principibus admistus, armis et copiis associatus est.

CAP. XX.-- *Exercitus versus Nicaeam iter dirigit; de Reymundo comite et Petro Eremita et de quibusdam aliis principibus.*

Non multo dehinc tempore tam egregiis viris in unum collatis, placuit, ex communi consilio, quatenus jam congruum tempus expeditionis operati, sicut devoverant, deinceps viam continuarent versus civitatem Nicaeam, quam gentilis virtus Turcorum, imperatori injuste ereptam, suo subjugavit dominio. Eadem siquidem die, qua castra moverunt, Rufinel applicuerunt. Et ecce legatio Reymundi, comitis Sancti Aegidii adfuit, quomodo et ipse in civitatem Constantinopolim ingressus cum imperatore foedus percussisset, rogans et obtestans, quatenus eum et episcopum de Podio, Reymorum nomine, praestolari vellent. Hi vero se minime eum praestolari, aut longius his partibus immorari astruxerunt, sed paulatim se praecedere, ipsum vero comitem recto et non nimium maturato calle posse subsequi, rebus suis caute et diligenter cum imperatore ordinatis. Ibidem Rufinel, Petrus Eremita, praestolatus principes, cum paucis reliquis suae attritae multitudinis adjunctus est. Comitibus vero Reymundi legati, accepto ducis responso, Constantinopolim reversi sunt. Dux siquidem et Boemundus et Robertus Flandrensis, donis a rege pretiosis donati et nimium commendati, iter suum continuant. Reymundus gratiosus et dilectus factus imperatori, diebus quindecim Constantinopoli moram fecit, plurimum honoris et doni ab imperatore consecutus, sub fide et sacramento homo illius factus.

CAP. XXI.-- *De obsidione urbis Nicaeae.*

In his itaque diebus Robertus, Nortmanorum comes, Stephanus Blesensis, Eustachius, frater praedicti ducis cum ingenti manu equitum et peditum similiter adfuerunt: qui et ipsi cum imperatore foedus et amicitiam ineuntes, hominesque illius in fidei iuramento facti, nimiis donis ab eo honestati sunt.

Dux vero et qui cum eo erant, interea Nicaeam urbem adierunt, quo ipse dux primum obsidionem, ante majorem portam urbis positus castris, constituit fieri. Subsecutis vero principibus, paucissima requies in terminis Cappadociae fuit trans praedictum brachium maris S. Georgii, sed festinato itinere et ipsi castrametati, circa Nicaeam urbem consederunt; quae moenibus, muris, munitioibus

turrium insuperabilis videbatur.

In hac urbe antiqua et robustissima, Solymanus, unus ex principibus Turcorum, vir nobilissimus, sed gentilis, dominio praeerat. Qui, audito Christianorum intentionis adventu, omni armatura fortium virorum civitatem munivit, quin et alimenta copiosa, undecunque collecta, intulit, portas vere undique seris firmissimis obstruxerunt. Ut enim circa Nicaeam et ejus moenia in equis velocissimis praedicti principes convenerunt, alii in assaultibus et discursibus equorum delectabantur, tures et fortissima moenia admirantes, murosque duplices. Sed neque his circumspiculis, aliqua formidine concuti potuerunt; verum omni virtute et militari habitu animati, urbem assiliunt et oppugnant; alii vero pedestri aggressu, non minus arcu et sagittis defensores urbi bello lacescunt, sed plures gravissimis ictibus et jaculis desuper repugnantium attriti sunt, qui incaute et caeco impetu ac fragore subito praelia juxta muros tentare ausi sunt.

CAP. XXII.-- *Item dispositio obsidionis; quibus principibus quae partes civitatis delegatae sint.*

Principes vero exercitus, videntes sic frustra et inutiliter bello populum perire; nec quidquam inclusis huic praesidio posse nocere, nil melius senserunt quam ut, obsidione circumquaque posita, urbem cogerent et custodes murorum. Unde in prima obsidione Godefridus, dux Lotharingiae, princeps ac dominus de castello Bullionis, cum universo comitatu Lotharingorum constitutus est; Boemundus princeps Siciliae et Calabriae, natione Northmannus, vir alti cordis et miri ingenii, ac omni militari virtute in rebus bellicis aptissimus, et opibus ditissimus, vicinus sedem collocavit; Tankradus, tiro illustris, juxta eundem Boemundum, avunculum suum, cum suis sodalibus considerare decernitur; Tatinus quidam truncati nasi, familiaris imperatoris Constantinopolis, et ejus secretorum conscius, ductor Christiani exercitus, eo quod loca regionis nota sibi essent, cum auxiliari manu militum ejusdem imperatoris, urbem in decreta sibi parte premebat. Robertus, comes Flandrensis, nulli illorum dispar in armis, divitiis et viribus, et comes Robertus, princeps Northmanniae, filius regis Anglorum ferocissimus, armis rebusque militaribus ditissimus, juxta praedictos in obsidione ejusdem urbis in ordine locati sunt. Wernerus de Greis castro, miles irreprehensibilis in arte bellica, Eustachius, frater praedicti ducis Godefridi, cum Baldewino fratre eorum, viro clarissimo, et bello invictissimo, pariter in ordine consederunt. Baldewinus de Montecastello, Hamaicorum comes et princeps, vir illustrissimus in omni militari actione, Thomas de Feria castro, Francigena, miles acerrimus, una cum Baldewino de Burg, Drogo de Nahella, Gerhardus de Keresicastello, Anselmus de Riburgismonte, Hugo comes de S. Paulo, Engilradus ejusdem Hugonis filius, miles egregius, Wido de castro Porsessa, tiro in armis fortissimus, Baldewinus de castello Gant, Baldewinus quoque vir bello nominatissimus, cognomine Calderim comes, una Willhelmus de Foreis castello, omni virtute et potentia bellica praeclarus, ad observandam urbem, vix humanis viribus superabilem, omnes viri fortissimi, in decreta sibi parte consederunt.

CAP. XXIII.-- *Item de eodem.*

Episcopus vero de Podio, Reymerus nomine, omni bonitate repletus, non modica manu et apparatu circa urbem vires augebat. Stephanus, comes Blesensis, et caput et primus consilio in omni exercitu, in multitudine gravi uno in latere urbem tuebatur. Hugo, cognomine Magnus, frater regis Franciae, illustrissimus socius, ad custodiendam urbem suo sedit in ordine. Robertus, filius Gerardi, Reymundus cognomine Pellez, Bonwankerus de Capis castello, Milo quoque cognomine Lover miles fortissimus, Stephanus de Albemarla, filius Udonis comitis de Campania, Waltherus de Dromedart, et ejus filius Bernardus dilectissimus, in omni facto et forma delectabilis; Gerardus de Gorna, Gothardus, filius Godefridi, juvenis clarissimus, Rudolfus, ditissimus copiarum, dominus Alenus, cognomine Ferrans, Conanus quoque, ambo principes Britannorum, Reinoldus de civitate Belvaciae, Walo de Calmont, Willhelmus de Montpelir, viri imperterriti, fixis papilionibus cum caeteris praefatis in circuitu urbis consederunt. Castus quoque de Berdeiz civitate, Gebardus de Roselon civitate, Giselbertus de Treva, unus de principibus Burgundiae, Oliverus de castro Jussi, miles audax et pugnax, Achar de Motinerla, candidus capite, Reiboldus, comes de Oringis civitate, quo non alter valentior, Lodowicus de Monzons, mirabilis in opere militari, filius comitis

Dirici de Monthiliart, Dudo de Cons, rufus capite, bello doctissimus; Gozelo et frater ejus Lambertus, bello peritissimus, cum patre suo Cunone de Monte acuto, viro illustrissimo, juxta praedictorum papiliones tabernacula collocaverunt. Petrus de Stadeneis, Reinardus de Tul civitate, Walterus de Verveis, Arnolfus de Tyr, Joannes de Namecca, Herebrandus de Boillon, hi omnes ad omne bellorum incendium indefessi urbem cingebant.

CAP. XXIV.-- *De viris sacri ordinis et vulgo inermi, et de lacu civitatis.*

Nec dubitandum est, cum tot capitaneis primis non paucos adfuisse sequaces et inferiores, servos et ancillas, nuptas et innuptas, cujusque ordinis viros et mulieres. His omnibus, episcopi, abbates, monachi, canonici et presbyteri praeerant ad instruendos et corroborandos. Obsessa ab his copiis tota continetur civitas praeter locum, quem ad tuendum, et vacuum relictum, comiti Reymundo decreverant. Victum, et omne quod necesse est corpori, nullis immitti portis tam copiosus sinebat exercitus. Sed lacus quidam mirae latitudinis et longitudinis, in modum maris altus, aptus remis et navigio, in quodam latere murorum civitatis habebatur, per quem saepius ingressus et egressus viris Solymani, necessaria inferentibus, ipsique Solymano, patere solebat. Nondum vero Reymundus, praefatus comes de terra S. Aegidii, quae dicitur Provincia, vires et opem contulerat. Nam cum imperatore Constantinopoli cum suis cuneis moram faciebat, multum ei foederatus prae donis magnificis, quibus de die in diem de domo regis augebatur.

CAP. XXV.-- *De principe urbis Nicaeae et de exploratoribus ejus.*

Solymanus audita tantorum virorum belligeratorum adunatione, a praesidio Nicaeae egressus est propter auxilium caeterorum Turcorum et gentilium, spatio plurimorum dierum desudans, quousque quingenta millia virorum pugnatorum et ferratorum equitum ex omni Romania contraxit. Quibus undique collectis et admonitis, fama obsidionis Nicaeae et exercitus Christianorum ad aures ejus perlata est, et quia numerus tot millium supra quadringenta millia illic consedissee referatur. Fama autem hac attonitus, cum universa collectione suorum iter suum per montana movit versus moenia Nicaeae, si forte e specula rupium posset oculis deprehendere, si tot, ut audierat, illuc millia convenissent, et qua parte hos sanius aggredi posset. Tandem ex consilio suorum, quarta die obsidionis transacta, idem Solymanus duos ex suis sub falsa specie Christiana in morem peregrinorum ad explorandam virtutem et actus Christiani exercitus direxit, qui custodibus arcis, et defensoribus Nicaeae urbis, in hunc modum nuntia deferrent: « Scitote quia princeps et dominus urbis nostrae, Solymanus, mittit nos ad vos, ut spem firmissimam in suo juvamine teneatis. Nil formidinis vobis ab his circumsedentibus incutiatur, qui longinquo fatigati itinere, et huc in exilium progressi, pro stultis computabuntur, quos simili poena et martyrio, ut Petri agmina ante hos dies, tractabit, et in proximo vobis succurrere in manu robusta et in millibus infinitis paratus est. » Hac Solymani legatione accepta, viri duo praemissi per loca nota et devia versus locum quo urbs inobsessa erat, viam insistunt, si forte enavigare occulte ad ipsos urbis defensores valerent, et nota facere quae illis a Solymano injuncta erant, qualiter Solymanus, factis cuneis, in brevi peregrinos aggredere, et ut omnis virtus Turcorum a portis erumperet, et sic in fortitudine admista populum Domini deleret. Sed ex Domini voluntate a custodibus Christianis, circumquaerque diffusis ad tuenda loca et semitas, ne qua fraus aut vis ex adverso noceret, hi duo praemissi a Solymano, capti et retenti sunt, quorum alter in impetu occisus est, alter ad praesentiam Christianorum principum adductus est.

CAP. XXVI.-- *Item de uno exploratorum illorum, et quam sollicite populus Domini gentilium praestolaretur adventum.*

Virum itaque apprehensum Godefridus dux et Boemundus, et caeteri minis suppliciorum coegerunt, ut cujus rei causa missus venerit, sola veritate explicaret. Ille autem tot electorum principum minas expavescens, et vitam suam in articulo mortis positam agnoscens, flebili voce, humili vultu lacrymarumque continua inundatione de vita et salute sua multum precatur, omnibus trepidans membris, et rei veritatem pollicetur aperire, et quod utile et salubre universo populo futurum esset. Fatetur enim se a Solymano missum, quem jugis montium cum innumerabili gente hospitatum, et adeo vicinum asserit, ut in crastino die circa horam tertiam eum ad pugnam credant adfuturum, et

ejus dolos ac repentinus incursus sua relatione posse praecavere.

Rogabat enim se in custodiam usque ad praedictam horam teneri, quousque rei veritas et Solymani probaretur adventus; sin autem aliquando his fefellisset, nequaquam sibi vitam donari, sed collo amputato velle perire. Instabat etiam multa et humili prece, quatenus Christianitatis professione baptismum susciperet, et Christiano jure Christianis communicaret. Sed hoc potius petebat timore susceptae mortis quam aliquo catholicae fidei amore. Tandem miserabili fletu illius et nimia Christianitatis promissione, primorum exercitus mollita sunt corda, ac illius miserti, vitam sibi donaverunt, sed tamen mittitur in custodiam quam petebat. Ab hinc et deinceps pervigili cura totus sollicitatur exercitus Christianorum, die ac nocte, armis et apparatu providus, usque ad hanc horam, quam ex captivi promissione Solymani copias ab Alpibus innumerabiles ebullire didicerant. Dux Godefridus, Boemundus, Robertus Flandrensis et universi qui aderant, comiti Reymundo tota nocte hac legationem direxerunt, quatenus plus solito viam maturaret, si cum Turcis bellum committere vellet, et sociis subvenire. Sciebant enim eum in proximo jam ab imperatore laxatum, et multis honoribus et divitiis commendatum. Qui tantorum principum legatione cognita, et Solymani tam maturata adventatione, nihil morae ultra faciens, toto hujus noctis tempore acceleravit iter; ac prima hora diei, jam sole mundum replente, cum Podiensi episcopo in signis varii coloris et decoris adfuit, in loriceis et galeis, in fortitudine vehemente equestris et pedestris exercitus.

CAP. XXVII.-- *Adventus Solymani: exhortatio Podiensis episcopi: conflictus et victoria populi Christiani.*

Itaque ipsius comitis vix tentoria ponebantur, cum Solymanus circa horam tertiam ab altitudine montium descendebat, et omnis comitatus ejus, ut arena maris per diversas semitas factis aciebus exundans, omnes viri fortissimi, et bello cautissimi, loriceis et galeis et clypeis aureis valde armati, signaque plurima mirae pulchritudinis in manibus praeferentes. Horum in prima acie ad decem millia, viri omnes sagittarii, in convallem Nicaeae praecurrerant, arcus corneos et osseos, ad feriendum rigidissimos manu ferentes; et universi equis insidentes cursu velocissimis et bello aptissimis. Sic Solymanus et sui descendentes, per portam urbis irrumpere in impetu nitebantur, quam Reymundus, praedictus comes, ad tuendum obsederat. Sed ab ipso comite et a Baldewino, fratre ducis, illis ex adverso cum Baldewino Calderim occurrentibus plurima manu, graviter retrusi et expugnati sunt. In hoc horrore crudelissimi belli inter manus festinantes, sermo episcopi sic populum consolatur: « O gens Deo dicata, omnia pro Dei amore Dei reliquistis, divitias, agros, vineas et castella; nunc in promptu vita perpetua est ei cui contigerit hoc in praelio martyrio coronari. Indubitanter hos inimicos, Deo viventi contrarios, adite, Deo donante hodie victoriam suscipietis. » Hac admonitione Paganus de Garlanda, dapifer regis Francorum, Wido de Porsessa, Tankradus et Rotgerus de Barnavilla, Robertus Flandrensis, Robertus Northmannorum princeps, confratribus in Christo sine mora subveniunt, per medias acies fulmineis ictibus et equorum celeritate discurrentes. Dux Godefridus et Boemundus, non equo tardantes, laxis frenis per medios hostes advolant, hos lanceis perforantes, hos ab equis dejicientes et socios saepe hortantes, ad trucidandos hostes virili admonitione consolantur. Illic non modicus fragor hastarum, tinnitus gladiatorum et galearum in hoc luctamine belli est auditus; non modica Turcorum ruina ab his egregiis viris eorumque sociis facta est. Hac victoria Dei gratia in populo catholico habita, Solymanus et sui in montana fuga reversi sunt, nulla ulterius pugna in hac obsidione populum Dei aggredi audentes. Ab illo die omnem clementiam erga captivum legatum Solymani fideles Christi exhibebant, quia eum verum et fidelem in sua promissione experti sunt, et privatus inter familiares summorum principum diligebatur. Occisorum vero et vulneratorum capita Christiani amputantes, secum in signum victoriae deferenda in sellarum suarum corrigiis ad tentoria sua detulerunt, et ad societatem, partim in tabernaculis relictam circa urbem ad prohibendum exitum inclusorum, cum gaudio reversi sunt. At hujus primi belli turbine sedato circa Nicaeam, capita Turcorum amputata intra urbis moenia jactabant, ad terrendos magistros arcis et custodes murorum. Deinde mille capita Turcorum collecta, in curribus et saccis plaustrisque reposita, detulerunt usque ad portum qui Civitot dicitur, et sic navigio imperatori Constantinopolim missa sunt.

CAP. XXVIII.-- *De munificentia imperatoris in principes, et de Turco falsi nominis Christiano.*

Imperator, visis tot capitibus adversariorum suorum et militum Solymani, cujus injusta vi urbem Nicaeam in dolo amiserat, plurimum in hoc fidelium triumpho exhilarescit, ac disponit ut pro labore bellico magnam recipiant remunerationem. Unde pecuniam non modicam, ostra diversi generis, et omnia necessaria ad remunerandum quemque potentem in vehiculis mulorum et equorum direxit, victus innumerabiles pariter attribuit, vendendi et emendi undique suo in regno largissima facultas concessa est. Nautae et mercatores certabant ex imperatoria jussione navibus plenis cibariis frumenti, carnis, vini, olei et hordei per mare discurrere, quousque ad portum Civitot anchoras jaciunt, ubi fidelium turmae ad refocillandum corpus, ante jejuniis aggravatum, omnia venalia reperiebant. Hac frequentia escarum fruentes et gaudentes, conspirant et affirmant se non recessuros, quousque urbs superata et capta imperatoris potestati restituatur. Promiserant enim juramento nihil de regno imperatoris, non castra, non civitates, nisi ex ejus voluntate aut dono, retinere.

Hoc comperto et investigato, et visa Christianorum victoria et Turcorum caede cruentissima, captivus ille, quem praediximus, diffisus vitae, et Christianitatis jugum effugere cogitans, quadam die visa opportunitate clarissima et custodiae negligentia, facilis saltu pedis, vallum murorum urbis transvolat; Turcos per moenia praesentes, et tunc belli otio vacantes, ad subveniendum sibi incessabili voce admonet ac precatur. Qui sine mora funiculo a moenibus dimisso inter manus fallacis et fugitivi, pereni mox in ipso pendentem et manibus haerentem, intra moenia non parvo clamore ac fragore facto interius et exterius, levaverunt. Nullus tamen Christianorum fugientem sequi aut retinere praesumpsit, propter Turcorum jacula desuper infestantium.

CAP. XXIX.-- *De viris capitaneis in eadem obsidione occumbentibus.*

Cum in decreto firmissimo obsidionis et destructionis urbis, curricula septem hebdomadarum ibidem circa moenia ejus versarentur, et principes, alii jactus et tormenta lapidum ad minuendos muros et turres aptarent, alii arietes ferratos componerent, et diversa ingenia quaerent assultusque plurimos inferrent, Baldewinus Calderim incessanter muros impugnans, nimisque temerario et audaci conatu praecurrens, in ictu praemissi lapidis fractis cervicibus vita exspiravit. Baldewinus de Gant dum ibidem in assultu urbis desudaret, et incaute muros appeteret, vertice transfixo in impetu sagittae, vitam exhalavit. Post haec dum ex consilio et decreto principum rursus exercitus iteraret assultum, comes de Foreis et alter de insula Flandriae, Walo nomine, in eodem assultu nimium ferventes et bello vehementes, dum hostes lacerarent, sagittis infixi interierunt. Wido de Porsessa, illustris eques ibidem infirmitate occupatus, vita decessit. Flevit super his omnis populus Catholicorum, quoniam fortes consiliarii et auctores rerum capitalium habebantur. Tantos etenim viros nobilissimos cum omni honore et religione episcopi et abbates sepelierunt, non modicam eleemosynarum largitionem pro salute animarum illorum dividentes egenis et mendicis.

CAP. XXX.-- *Item de aliis ibidem pereuntibus.*

Dehinc quadam die, dum plurimorum principum strues, et machinae muro Nicaeae applicarentur, et quaedam non in vanum, quaedam frustra laborarent, Henricus de Ascha et Hartmanus comes, unus de majoribus Alemanniae, vulpem ex proprio sumptu quercinis trabibus composuerunt, cujus in gyro tutos intexuerunt parietes, ut gravissimos Turcorum sufferret ictus armorum, omniumque jaculorum genera, ac sic in ea manentes, tuti et illaesi urbem fortiter impugnando perforarent. Hoc tandem vulpis instrumentum dum ad unguem opere et ligaturis perduceretur, milites praedictorum principum loricati ad viginti in eadem vulpis protectione sunt constituti. Sed magna virorum inundatione et conamine juxta muros applicata, non aequo subsedit aggere, non recto impulsu aut aequo conductu moderata, et sic trabes, postes, universaeque ligaturae contritae, viros in ea latentes in momento oppresserunt. Hartmanus ac Henricus dolentes, et magnum de casu suorum luctum habentes, sepultura exinctos honorifice condiderunt, sed non parum gaudere potuerunt, quod cum suis non in hac momentanea suffocatione perierunt.

CAP. XXXI.-- *De murorum et praecipue cujusdam turris oppugnatione.*

Alia post haec die, dum creberrimi assuitus plurimorum in vanum consumerentur, comes Reymundus turrim quamdam duobus tormentis lapidum, quae vulgo dicuntur Mangenae, fortiter quassatam oppugnavit. Sed minui et dissolvi vel lapis unus ab hoc antiquo opere, et caemento vix solubili, robustissimo tam jactu non potuit, dum ad extremum plura adaucta sunt lapidum quassantium instrumenta, quibus tandem muri concussi rimas per loca pertulerunt, et aliqui lapides prae creberrima jactatione cum caemento minui ac labi coeperunt. Quod videns exercitus Dei viventis, adunata manu, et facta testudine viminea vallum superans, audaci transitu muros impetunt, turrim muris eminentem uncis ligonibus perrumpere et perforare moliuntur, quam Turci interius coacervatione lapidum compleverant, ut validius staret densitate lapidum, et si forte exterior murus a Gallis corrumperetur, volentibus penetrare impedimento esset congeries infinitorum lapidum. Populus autem Dei vivi, accensa magis ac magis ira, et strage suorum commotus, turrim percurrit acumine mordacis ferri, quousque foramen trans turrim tanta virtute reddunt ut hiatus cavati muri duos insimul penetrare praesumentes capere videretur, qui coacervationem lapidum singulatim eruerent et minuerent, viamque ad hostes patenter aperirent. Sed nec sic proficere potuerunt.

CAP. XXXII.-- *Populus Domini supradictum lacum navali obsidione circumdat.*

Nocte vero quadam ab hac colluctatione, et plurima stragis conamine, circa urbem populo vexato et interdum in castris relato, deprehensum est, Turcos navigio per lacum ab urbe saepius exire, viros coadjutores arma et omnia necessaria clam inferre, mercatores usquequaque illuc convenire, et a Turcis omnia venalia in eodem lacu reperire. Ex hoc denique principes plurimis usi sunt consiliis, quid agerent vel insisterent, qualiter lacus his interdicatur, et inclusis exitus et introitus ultra navigio negetur, dicentes non aliter suos assultus vel laborem posse perficere. Tandem inter plurimas discussiones tale repertum est consilium, quia nisi navali custodia tam spatiosus observaretur lacus, nequaquam hostes posse reprimi, nec urbem alimentis posse vacuari. Unde magnis et parvis in unum vocatis, decretum est communi consilio ut ad portum Civitot innumerabiles copiae equestris et pedestris vulgi mitterentur, qui naves a domino imperatore impetratas, ejusque dono concessas, a mari per siccum iter vehiculis, arte lignorum aptatis funibus canabinis, et loris taureis humero et collo hominum et equorum impositis, usque ad lacum Nicaeae perducere valerent. Quod actum est, et noctis in silentio viam septem miliarum trahentes, has naves miri ponderis et magnitudinis, quae numerum centum virorum capere poterant, orto sole, ad praedictum locum applicuerunt, has in littore et undis reponentes. Nec mora, principes exercitus exsurgentes undique pervenerunt ad lacum, videre et scire de navibus, gavisique quod sui incolumes et sine hostili infestatione, et naves sine laesione receptae sunt.

CAP. XXXIII.-- *Profani resistentes valde Christicolos defatigant. Ubi dux ipse Turcorum bellicosissimum sagitta trajecit.*

Navibus itaque receptis sanis et illaesis, fortissimi milites Gallorum in eis sunt constituti, qui ultra exitu Turcis interdicto obstarent, et nihil prorsus necessariorum eis inferri paterentur. In una autem nave de Turcopolis imperatoris viri sagittarii habebantur, qui navali certamine in aquis multum praevalere solebant. Turci vero, et universi custodes praesidii, circa lacum tumultum populi, et principum tam matutinos conventus intelligentes, ad moenia versus fluvium concurrunt, multum de noviter adductis navibus admirati, quas procul dubio suas aestimassent, nisi quod suae adhuc altero in littore juxta muros est moenia catenatae ferro et seris stare videbantur. Sic lacu navali obsidione praeoccupato, et militum illic in flumine loricata manu, in lanceis, arcu et sagittis armata, relicta, comes Reymundus et sui satellites, ac plurima manus de exercitu iterato, praedictam turrim conveniunt; assultus et lapidum jactus multiplicant, Turcos non parce vexant et impugnant, ariete ferrato muros crebra hominum vociferatione impellentes. Turci siquidem videntes crebro ariete muros impelli et concuti, et turrim ligonibus perfodi, adipem, oleum picemque stuppis et facibus ardentissimis commistam fundebant a moenibus, quae instrumentum arietis et crates vimineas prorsus assumpserunt; alii sagittis et corneo arcu plurimos interimebant, alii saxorum laesione secus muros et turrim laborantes opprimebant. In hac Turcorum defensione et reluctatione, quidam miles illorum ferocissimi animi et cordis non parce desudabat arcu et jaculis, et (quod dictu mirabile est) in vulnere sibi illato diffusus vitae, procul abjecto clypeo, manifeste opposuit pectus telis cunctorum,

et rupea saxa in medium vulgus ambabus manibus torquebat. Hic quamvis, ut aiunt pro vero qui adfuerunt, viginti sagittis adhuc haerentibus in praecordiis premeretur, non continebat manus a iactura lapidum et percussione Gallorum, sed amplius et saevius damnum exercebat in populo. Dux vero Godefridus, videns tam ferocissimum et crudelissimum saevire, nec tot sagittarum in fixatione deficere, sed plures fidelium illius jaculatione perire, arrepto arcu baleari, et stans post scuta duorum sociorum eundem Turcum trans vitalia cordis perculit, sicque mortuum ultra a caede horrenda compescit. Tandem fatigato populo Christianorum, et sole declinato, et assultu tam horribili sedato, Turci angustiati prae foramine turris, rursus saxorum acervos comportant interius noctis in silentio, ne facilis aditus in crastino reperiretur.

CAP. XXXIV.-- *De occiso Christiano bellatore qui ad ludibrium fidelium in muro suspenditur.*

Mane autem sole relato, populus Dei ad iterandum assultum, et ampliandum turris penetrale, animatur et armatur. Sed visa et agnita rursus lapidum collatione opposita, in recenti foramine, memor periculi et anxietatis, quam priori luce pertulerat, coepit animo mollescere et quisque alium commonere ut praeiret. Tandem miles quidam illustris, de tabernaculis praedicti Roberti Northmannorum comitis exsiliens, galea opertus et lorica, et tectus clypeo, trans vallum muros imperterritus invadit, ad turrim properat, et acervos lapidum a foramine eruere nititur, et aditum saxis occupatum vacuare. Sed grandine saxorum, et assidua inundatione jaculorum incoepti obliviscitur. Videns autem idem miles omni auxilio se destitutum et prae oppressione immensorum lapidum nihil posse proficere, cominus muro se astringit, ad devitanda jacula Turcorum, quae sine intermissione fatigabant virum egregium. Sed nec sic evadendi manus illorum ulla via aut facultas illi monstratur. Tandem tot millium lapidibus a collo et capite illius scuto avulso, fractis cervicibus juxta muros obruitur et in ipsa lorica et galea moritur in aspectu omnium fidelium, nequaquam illi subvenientium. Turci ergo videntes virum immobilem jam obisse, ab ipsa nefanda turri catenam projiciunt, ungues ferreos acutissimos et rapacissimos ex fabrili ingenio et opere habentem quasi hamos, quae annulo loricae extincti militis infixae, eundem arripiens ac retinens, cum cadavere mortuo intra moenia levatur. Dehinc corpus militis apprehensum, licet extinctum, in laqueo funis ad moenia suspenderunt, ut Christianos per hanc inhumanitatem amplius offenderent. Offensi igitur et tristes universi lamentabantur confratrem tam crudeli nece et vili tractatu obiisse. Quem post hanc diutinam illusionem nudum a moenibus projectum, honorifice susceptum cum caeteris praefatis et ibidem occisis fidelibus, in eleemosynarum distributione, sacerdotumque commendatione sepelierunt.

CAP. XXXV.-- *Quomodo Longobardus quidam novum genus machinae operatus sit.*

Hac ruina virorum fortium, et creberrimis damnis Christianorum, quae in assultu urbis per singulos dies patiebantur, duce Godefrido et Boemundo cunctisque principibus turbatis, et quia nullo conamine machinarum et balistarum aut impetu virium muris aliquam laesionem inferre poterant, sed omnis labor, et virtus eorum incassum consumebatur, quidam Longobardus genere, magister et inventor magnarum artium et operum, videns miseras et strages Christianorum, ultro se obtulit praefatis principibus, quorum animum hujuscemodi solatione et promissione relevat dicens: « Video quia omne opus machinarum nostrarum in vanum laborat, vestrae crebra morte circa muros minuuntur, et magnis periculis vita residuorum adhuc subjacet. Nam Turci inclusi confidenter et securi a turribus et moenibus repugnant, incautos et nudos sagittis et saxis obruunt; quin murus, antiquorum astutia fundatus, non ferro aut aliquo robore potest rescindi. Unde quia omnem virtutem vestram sic frustrari perspexi, majestatem vestram adire et compellere disposui, quatenus, si consiliis meis acquiescatis et aliquod laboris mei praemium a vobis consequar, Deo auxiliante, turrim hanc, quae valida et insuperabilis videtur, humi cogam procumbere sine damno et vestrorum periculo commilitonum, per quam aditus patebit ad inimicos, vobisque contrarios. Tantum necessaria arti meae et communi sumptu et juvamine administrantur. » Audita hac viri promissione, cum omni benevolentia pacti sunt ei dare quindecim libras Cartanensis monetae, praemium laboris sui, et quidquid necessarium operi requireret, indesinenter administrare, gavisique et confidentes in spe promissi artificii. Magister itaque artis, facta praedicta conventionem, ingenia sua aptat, parietes declives connectit, et virgeas crates assuit mirifico instrumento; sub cujus protectione ipse ac secum

desudantes capita sua tuta a jaculis Turcorum, desuper resistentium, haberent.

CAP. XXXVI.-- *De eversione immanissimae turris, et domina civitatis quomodo capta sit.*

Ad unguem vero instrumento suae protectionis perducto, viri Christianorum loricati et clypeati circa machinam conglobantur. Quam in virtute sua trans vallum impulerunt trahentes, et juxta muros, invitis et prohibentibus desuper omnibus Turcis, cominus adjunctam statuerunt. In qua magister artis cum caeteris opificibus suis tutus relinquitur, regressis sine magna laesione fidelium turmis. Turci vero, videntes hujus ingenii instrumentum in detrimento urbis posse praevalere, faculas ardentes cum pice et adipe jactant super machinam, et saxeam moles convolvunt a moenibus, si sic aliqua arte ars muro illata destruatur, et inclusi in ea absterreantur. Sed frustra omnia jactant aut conantur, quia parietes declives nil ingestum ignis aut lapidis retinebant. Magister vero artis fiducialiter latens in machina cum sociis secum habitis, sub fundamento turris lignonibus et acutissimo ferro cavare terram non desinit, donec trabes, postes et caetera immanissima robora lignorum in ipsa cavatione sub fundamento componeret, quibus muri, ablata terra, ne subito super adhuc fodientes ruerent, inniterentur. Jam vero cavatione permaxima facta in latitudine et longitudine, ex admonitione magistri artis, universi de exercitu, parvi et magni, sarmenta, stipulas, tegulas, calamosque aridos, stuppas et omnia fomenta ignis conferunt, et inter postes, et trabes et magnificas arbores coacervant, undique his lignis cavatione occupata. Post haec ignis, a magistro operis immissus, magno spiramine suscitatur, quousque perstrepens et discurrens flamma insuperabilis magis ac magis invaluit; quae postes, trabes, et omnia ligna supposita in cinerem redegit. His ita in favillam redactis et fundamentis sustentaculo deficiente, tam terrae quam lignorum aedificium vetustissimae turris resupinum in momento, noctis medio, corruens, tantum reddidit sonitum ut tonitruum fragor, omnibus somno excitatis, videretur. Igitur tam intolerabile pondus collapsae turris licet repentino casu procumberet, non caementorum aut petrarum collisione, in plurimas partes dissiliit, sed quassi et corrupti per loca muri ipsius arcis jacentes rimarum laesione hiabant, aditumque, sed tamen difficilem, exhibebant. In hac itaque turris ruina et contritione, uxor nobilissima Solymani vehementer exterrita, non ultra in urbis confisa praesidio, noctis in silentio, a suis in lacum flumine immissa est, ut sic navigio Christianos evaderet. Sed percepto ejus abscessu, a militibus lacum tuentibus remigio noviter adductarum pavium capta, et in custodiam principum cum duobus tenellis filiis reposita est.

CAP. XXXVII.-- *Deditio civitatis Nicaeae et de quadam sanctimoniali femina captiva.*

Turci et arcis defensores pariter, turri humi procumbente perterriti, ac matronae hujus captivitate stupefacti, et lacus enavigatione amodo desperati, suorum occisorum interius gravi imminutione desolati, longa obsidione fatigati, nec se evadere posse videntes, consilio invicem habito de vita et salute membrorum, precantur sibi parci ab exercitu Christiano, claves urbis polliciti reddere in manus imperatoris Constantinopolis, sub cujus conditione urbis primitus haereditario jure serviens habebatur, quousque injusta vi Solymanus sibi subjugatam invasit. Tatinus vero truncatae naris, familiaris imperatoris, consilio majorum exercitus satisfaciens, precibus illorum, suscepta utrinque fide et reddita, apud Christianos proceres pro eis intercessit, hac conditione ut ab urbe incolumes exeant, et in imperatoris deditioem veniant, cum uxore Solymani nobilissima, quae nuper capta, in custodia principum Francorum habebatur cum duobus filiis suis tenellis. Sic utrinque sedato assultu, dum diversa consilia reddendae civitatis agerentur, et plures captivi Christianorum redderentur, quaedam sanctimonialis femina de coenobio S. Mariae ad horrea Trevirensis Ecclesiae cum caeteris restituta et absoluta est in manus Christiani exercitus, quae se de attrito Petri agmine captam et abductam professa est, parumque intermissionis a foeda et abominabili cujusdam Turci et caeterorum commissione habuisse conquesta est. Dum vero super his injuriis miserabiles gemitus in audientia Christianorum proferret, inter proceres et milites Christi Henricum de Ascha castello recognovit. Quem ex nomine lacrymabili et humili voce compellans, ad auxilium suae emendationis adesse commonuit. Qui statim hac recognita, super infortunio ejus motus est, omnique industria et misericordia, qua potuit, apud ducem Godefridum obtinuit, quatenus ei a domino Reymero, venerabili episcopo, consilium poenitentiae daretur de hujusmodi incestu. Tandem consilio accepto a clero, facta est ei remissio illicitae copulationis cum Turco, et alleviata poenitentia, eo

quod vi et nolens ab impiis et sceleratissimis hominibus hanc foedam pertulit oppressionem. Post haec modico intervallo solius noctis, per internuntium ejusdem Turci, qui eam violaverat, et caeteris abstulerat, plurima suasionem et blanda promissione ad illicitos et incestos thalamos reinvitatur. Exarserat enim idem Turcus in illius inaestimabilem pulchritudinem, unde nimium aegre ferebat ipsius absentiam, cui adeo praemia promiserat, quae illius animo sic insederant ut ad nefandum maritum rediret. Promittebat enim se idem Turcus in brevi Christianum fieri, si forte a captivitate et vinculis imperatoris exiret. Tandem misella, si vi ante deliquit, nunc blanditiis et vana spe decepta ad impium sponsum et adulterinas nuptias recurrit, universo ignorante exercitu, quae astutia et lascivia ab eis subtracta est. Post haec a relatoribus innotuit quod ad eundem Turcum reversa sit in exsilio quo erat, non alia de causa, nisi propter libidinis intolerantiam.

Jam sic turbine sedato belli, et Christianis captivis ab urbe restitutis, Turcisque in deditionem imperatoris susceptis et transmissis, exercitus Dei viventis hanc diem in magno gaudio et exultatione ibidem in castris exegit, quia pro spe illis adhuc omnia contingebant.

CAP. XXXVIII.-- *Qualiter ex consultu principum populus Dei in duas partes divisus sit.*

Crastino vero die illucescente, usui sumptis necessariis, movit omnis populus, iter faciens per mediam Romaniam securus, et nihil metuens adfuturam adversitatis. Biduo autem communi agmine gradientes per juga montium, et angustas fauces viarum, decreverunt tanti exercitus divisionem fieri ut liberius et spatiosius in castris populus habitaret, sicque divisus, plenius escis et pabulo equorum abundaret. Convenerunt quidem inter duos montium apices, ubi per pontem flumine quodam superato, Boemundus prorsus cum suis sequacibus turmis a duce Godefrido dissociatur. Quem quidam magnifici primores sunt secuti, Robertus comes Northmannorum, et Stephanus Blesensium princeps, sic semper viam ad dexteram insistentes ac moderantes ut amplius milliari a confratribus non elongarentur. Dux suique contubernales cum episcopo Podiensi et Reymundo comite semper ad dexteram tendebant. Hac ergo divisione facta, Boemundus cum omni exercitu suo in vallem Dogorganhi, quae a modernis Ozellis nuncupatur, hospitandi gratia circumquaque sociis in gramine diffusis, circa horam nonam descendit, ut alimentis, caeterisque necessariis, in locis, aptis rivis et pratis, castra locarent.

CAP. XXXIX.-- *De immanissima caede Christianorum per insidias principis Nicaeni.*

Vix vero Boemundus et caeteri viri fortissimi ab equis descenderant, et ecce Solymanus, qui ab eo tempore, quo in fugam ab urbe Nicaea versus est, auxilium et vires contraxit ab Antiochia, Tarso, Alapia et caeteris civitatibus Romaniae, a Turcis sparsim positus, adfuit in impetu vehementi et multitudine gravi. Nec mora, nec requies ulla caedendi et expugnandi exercitum, ac discurrendi per castra fuit, aliis sagittis transfixis, aliis gladio detruncatis, nonnullis a tam crudeli hoste captivatis; ad haec undique clamor magnus et tremor in populo excitatur, mulieres nuptae et innuptae una cum viris et infantulis detruncantur. Robertus vero Parisiensis miseris volens succurrere, sagitta volatili confixus et exstinctus est. Boemundus hac strage gravissima attonitus caeterique priores equos reparant, ad loricas et arma festinantes in unum conglobantur, ac plurimum se ex improvise defendentes, diu praelia cum hostibus committebant. Willhelmus juvenis audacissimus, et tiro pulcherrimus, frater Tankradi, dum multum in armis resisteret, Turcos hasta saepius perforaret, in conspectu ipsius Boemundi sagitta percussus corruit. Tankradus viriliter in gladio defensus, vix vivens evasit, sed signum decoris, quod in hasta praetulerat, ibidem cum fratre reliquit. Turci, cum principe suo Solymano magis ac magis invalescentes fortiter irrumpunt in castra, sagittis et corneo arcu ferientes et mortificantes pedites, peregrinos, puellas, mulieres, parvulos ac senes, nulli parcentes aetati. Hac crudelitate atrocissimae mortis stupefactae tenerae puellae et nobilissimae vestibibus ornari festinabant, se offerentes Turcis, ut saltem amore honestarum formarum accensi et placati, discant captivarum misereri.

CAP. XL.-- *De nuntio fidelium Christi ad ducem.*

Cum sic afficerentur fidelium greges, et Boemundi virtus jam minus resistere valeret, eo quod ex improvise in se suosque armis exutos irruissent, jamque ad quatuor millia de exercitu Christianorum

in manu hostili cecidissent, nuntius per abrupta montium sine mora equo transvolat, quousque ad castra ducis tristis et exhaustus spiritu venit. Quem ut Godefridus dux, ab ostio tabernaculi aliquo spatio transgressus ad considerandos socios, a longe perspexit rapido cursu festinantem et moesto vultu pallentem, qua de causa viam acceleraverit requirit ut sibi caeterisque primoribus referat et exponat. Hic amara et gravia nuntia retulit dicens: « Nostri principes cum ipso Boemundo gravissimum belli laborem sustinent, vulgusque sequens jam totum capitalem subiit sententiam, qua et domini principes nostri sunt casuri in praesens, nisi festinato manus vestra subveniat. Turci quidem castra nostra irruerunt, et per vallem, quae dicitur Ozellis vel terribilis, descendentes ad vallem Degorganhi peregrinos trucidare non cessant. Robertum Parisiensem capite deciso jam interemerunt, Willhelmum juvenem egregium, sororis Boemundi filium, dignum planctu, percusserunt. Et idcirco vos omnis invitat societas ad ferendum auxilium, nulla vos mora aut dilatio impediatur aut retardet. »

CAP. XLI.-- *Ubi dux et qui cum eo erant subveniunt pereuntibus.*

Hac audita miseria et Turcorum audacia, dux per universa agmina jussit cornua perstrepere, socios commonere universos et arma capere, signa erigere, sociis sine ulla dilatione aut requie subvenire. Tanquam si ad convivium omnium deliciarum vocarentur, festinant arma capere, loricas induere, gladios recingere, equis frena referre, sellas tergis imponere, clypeos resumere, et ad sexaginta millia equitum e castris procedunt cum caetera manu pedestri. Jam dies clarissima illuxerat, sol radiis fulgebat lucidissimus: cujus splendor in clypeos aureos et vestes ferreas refulsit, signa et vexilla, gemmis et ostro fulgida erecta et hastis infixata, coruscabant. Caballi celeres calcatibus urgebantur, nullus socium aut fratrem exspectabat, sed quisque, quo velocius poterat, ad auxilium et vindictam Christianorum viam insistebat. Hos denique Turci ex improvise ut persenserunt ad auxilium sociorum omni velocitate et belli instantia animatos esse tam robusta manu, et in armis et veste ferrea, et in signis luciferis ad bella erectis, fugam arripiunt, et timore concussi, a caede horrenda declinant, alii per devia, alii per semitas notas diffugium facientes. Sed Solymanus, cum ampliori manu et densioribus cuneis in montis cacumine fuga elapsus consistens, Christianis insequentibus occurrere ibidem et in faciem resistere disposuit.

CAP. XLII.-- *Ubi dux et alii quidam procerum ex nomine notantur, qui tunc fortiter pro Deo egerunt.*

Dux autem Godefridus, qui solus cum quinquaginta sodalibus in equi velocitate praecesserat, subsequentis populi in brevi adunatis viribus, indubitanter ad ardua mentis conscendit, cum Turcis ferire et armis committere, quos conglobatos et immobiles ad resistendum in montis vertice respiciebat. Jamque undique suis receptis et adjunctis, hostes immobiles incurrit, hastas in eos dirigit, sociosque, ut constanter eos adeant, virili voce adhortatur. Turci vero cum duce suo Solymano ducis Godefridi et suorum constantiam nequaquam animo ad praesens bellum deficere videntes, a montis summitate laxis frenis equorum velocitate fugam parant. Quos dux via sex milliarium insecutus, alios in ore gladii percussit, nonnullos captivos cum suis tenuit, praedas et spolia illorum non pauca cepit, puellas et juvenes et omne quod asportare vel abducere sperabant ab hostibus excusserunt. Gerardus de Keresi, in equo laudabili residens, in eadem hostium insecutione, in supercilio montis adhuc Turcum manentem et nimium audentem viribus respiciens, scuto tectus fortiter hasta incurrit. Quem sagitta illius emissa et clypeo excussa, trans jecur et pulmonem perforat, equumque morientis et labentis abduxit. Baldewimus comes Hamaicorum, vir et largitor magnarum eleemosynarum, cum Roberto Flandrensi Turcos fugientes sternit; hortatur socios, circumquaque concurrentes ut feriant et trucidant, et ab insecutione illorum nunquam retardari aut manus continere videantur. Baldewinus de Burg, Thomas de Feria castro, Reinoldus Belvacio, Walo de Calmont, Gothardus filius Godefridi, Gastus de Berdeiz, Rudolphus etiam, hi omnes unanimes in luctamine belli desudabant, Turcorum agmina in virtute militari insequentes ac scindentes. Equorum illa gravis anhelitus pulsatur, fumus ab ipso anhelitu per medias acies in nubem densabatur. Turci vero interdum recuperatis viribus, in virtute multitudinis suae freti, viriliter resistebant in grandine sagittarum denso volantium et cadentium. Sed hujus grandinis tempestate cito transmissa, fidelium turmae, tela manu retinentes, illorum globos attenuant et mortificant, victosque tandem cogunt in

diffugium per devia viarum et abrupta montium, quorum semitas notas habebant.

CAP. XLIII.-- *Post victoriam quid inter fideles Domini convenerit, et quomodo sacer ordo curaverit cadavera prostratorum.*

Christiani ergo victores, quidquid in stipendio suae expeditionis Turci conduxerant, frumentum, vinum non modicum, buflos, boves et arietes, camelos, asinos, equos et mulos, et praeterea aurum pretiosum et argentum infinitum, papiliones mirifici decoris et operis abstulerunt. In hujus victoriae prospero successu omnes unanimiter, Boemundus scilicet et caeteri principes praefati, qui erant ductores et columnae exercitus, in concordiam et consilium redeunt, et ab illo die commistis cibariis cunctisque rebus necessariis, omnia communia habere decreverunt. Quod et actum est. In hoc conflictu belli Turcorumque diffugio, nonnulli Christianorum militum sagittis vulnerati perierunt; Turcorum autem tria millia cecidisse referuntur. Hoc tam crudeli certamine finito, circa flumen quoddam et ejus carectum Christiani milites spatio trium dierum quieverunt, curantes corpora nimis fessa ex abundantia escarum, quas Turci occisi reliquerant. Episcopi vero, presbyteri, monachi qui aderant, corpora occisorum terrae tradiderunt, animas fideles illorum in manu Jesu Christi precibus et psalmis commendantes. Solymanus jam denuo victus, Alpes Romaniae vix evadens condescenderat, nihil ultra spei habens urbis Nicaeae, uxoris filiorumque, ac nimium luctum faciens suorum, quos ante hos dies in campo Nicaeae extinctos a Gallis amiserat, et nunc eorum quos in valle Gorgonia captos et peremptos relinquit.

Iere Traduction

LIVRE DEUX.

CHAPITRE I.-- Avec qui et à quelle heure le duc Godefroy commença son second voyage.

Ainsi, après le départ de Pierre l'Ermite, après le meurtre du distingué soldat Walter Senzavehor et de son armée, un désastre très grave, puis peu de temps après le massacre cruel du prêtre Godescal et de son armée, après le malheur du comte d'Alémanie, Emichon, et d'autres braves hommes et princes du pays de Gaule, à savoir Dregon de Nahella, Clarebold de Vinduil, et la cruelle défaite de son armée dans le royaume de Hongrie à la porte de Meseburg, Godefroy, duc de Lorraine, un homme très noble, et son frère maternel, Baudouin, Werner de Greis, un parent du même duc, Baudouin également de Burg, Reinard comte de Tul, et son frère Pierre, Dudon de Cons, Henri d'Ascha, et son frère Godefroy, très braves soldats et très illustres princes, dans la même année au milieu du mois d'août, se dirigeant directement vers Jérusalem, ils s'établirent dans le pays d'Autriche à la ville de Tollenburg, où le fleuve Lintax termine et divise le royaume des Gaules, dans le cours de trois semaines du mois de septembre, afin qu'ils entendent et comprennent à quelle occasion la sédition s'est élevée, que l'armée des étrangers avait péri peu avant ces jours-ci, et s'était détournée du projet d'aller à Jérusalem avec leurs princes et chefs, et était maintenant revenue désespérée à leur rencontre.

CHAPITRE II. – Les princes, par l'intermédiaire de leurs messagers, rencontrèrent le roi de Pannonie pour lui demander pourquoi il avait détruit le peuple du Seigneur.

Finalement, après de nombreuses rumeurs malveillantes, se demandant ce qu'ils devaient faire en premier, comment ils devaient faire plus prudemment et plus sagement pour enquêter sur l'affaire et la cruauté des Hongrois envers leurs frères chrétiens, et alors qu'ils en discutaient souvent, il sembla à tous un conseil utile de n'envoyer aucun des hommes les plus renommés et les plus influents pour enquêter sur un meurtre et un crime aussi odieux, à l'exception de Godefroy d'Ascha, car il était connu de Caloman, roi du pays, qui avait été envoyé bien avant ce voyage en ambassade par le duc Godefroy auprès du même roi des Hongrois. Mais ils envoyèrent douze autres hommes choisis parmi la famille du duc lui-même, Baldéric, dis-je, Stabelon, et dont les noms restent, avec lui, pour ouvrir l'ambassade de tant de princes de cette manière :

« Au roi Caloman des Hongrois, à Godefroy, duc de Lorraine, et aux autres comprimeurs de Gaule,

salut et tout le bien en Christ.

Nos seigneurs et princes, puisque vous êtes de confession chrétienne, vous vous demandez pourquoi vous avez tué l'armée du Dieu vivant par un martyr aussi cruel, pourquoi vous lui avez interdit de traverser le pays et le royaume, et pourquoi vous l'avez affligée de diverses calomnies. C'est pourquoi, maintenant secoué par la peur et le doute, Tollenburg a décidé d'attendre de comprendre de la bouche du roi pourquoi un acte aussi cruel a été commis par des chrétiens, persécuteurs de chrétiens.»

CHAPITRE III. – Réponse du roi : Comment il convoqua le duc.

Le roi répondit, devant toute l'assemblée de ses sujets : « Nous ne persécutons pas les chrétiens, mais quelle que soit la cruauté dont nous avons fait preuve ou que nous avons commise pour les détruire, nous l'avons fait dans une grande nécessité. Car lorsque nous avons accueilli votre armée, que Pierre l'Ermite avait contractée, en lui accordant la permission d'acheter selon la mesure et le poids équitables, et en organisant pacifiquement son passage à travers la Hongrie, ils nous ont rendu le mal pour le bien, non seulement emportant l'or et l'argent, les chevaux, les mules et le bétail de notre région, mais renversant aussi villes et châteaux, tuant quatre mille des nôtres et les pillant de leurs biens et de leurs vêtements. Après ces innombrables mais injustes blessures infligées par la compagnie de Pierre, l'armée suivante de Godeschalk, récemment épuisée, que vous avez rencontrée en fuite, a assiégé le château et la fortification de notre royaume, Meseburg, dans l'orgueil et l'impuissance de sa puissance, voulant pénétrer chez nous, nous punir et nous exterminer, ce dont, avec l'aide de Dieu, nous sommes sortis. « Nous étions à peine capables de nous défendre. » Mais comme le roi répondait à cela, il ordonna que les mêmes ambassadeurs du duc soient honorés dans son palais dans un lieu appelé Pannonie, où pendant huit jours tout ce qui leur était nécessaire fut abondamment servi à la table du roi. Huit jours plus tard, le roi, ayant reçu l'avis de ses supérieurs concernant l'ambassade du duc, envoya les ambassadeurs avec les émissaires de sa maison, afin que le duc et les chefs de l'armée puissent porter les réponses suivantes : « Le roi CALOMAN au duc GODEFRIED et à tous les chrétiens, salut et affection sans prétention. Nous avons entendu dire que vous êtes un homme puissant et votre prince dans le pays, et que tous ceux qui vous connaissent vous trouvent fidèle. C'est pourquoi, vous ayant toujours aimé uniquement pour votre bonne réputation, je désirais maintenant vous voir et vous reconnaître. De là, j'ai reçu le conseil de venir nous rejoindre au château de Cyperon sans aucun soupçon de danger, et, résidant sur les deux rives du marais, nous tiendrons une conférence approfondie sur tout ce que vous exigez de nous et dont vous nous jugez coupables.»

CHAPITRE IV. – L'entrée du duc en Pannonie, l'accueil qu'il reçut et les accords conclus entre lui et les chefs du royaume.

Ayant entendu le message du roi, le duc quitta toute la compagnie et, sur le conseil des anciens, ne prit que trois cents soldats et se rendit au lieu convenu pour le roi. Laissant sa suite de chaque côté, le duc seul, ayant appelé Werner de Greis, un homme très noble, et ses parents, Reinard de Tul et Pierre, monta sur le pont qui surplombe le marais. Là, trouvant le roi, il le salua avec la plus grande bienveillance et l'embrassa avec une humble dévotion. De là, ils eurent entre eux diverses conversations sur la concorde et la réconciliation des chrétiens, jusqu'à ce que cette idée de paix et d'amour se consolidât si fermement que le duc, convaincu de sa foi, en reçut douze sur trois cents ; il descendit avec eux en Pannonie et au pays des Hongrois. Mais il désigna son frère Baudouin, resté à Tollenburg, pour gouverner et pourvoir aux besoins du peuple, après avoir renvoyé une armée de trois cents hommes. Le duc entra donc en Pannonie et fut reçu honorablement par le roi lui-même et ses chefs. Tout ce qui était nécessaire lui fut généreusement et abondamment préparé par la maison et la table du roi, ce qui convenait à un homme aussi excellent. Alors, le roi, réunissant pendant huit jours une grande assemblée de ses sujets, également venus voir un prince aussi distingué, chercha conseil sur la foi et la confiance avec lesquelles une si grande armée pourrait être admise, tout en garantissant la sécurité de son royaume et de ses biens. Finalement, un conseil fut trouvé, et il fut déclaré au duc que, sans otages fournis par l'homme distingué et les chefs de l'armée, aucun passage ne lui serait accordé, ni à lui ni à ses hommes, de peur que, par la force

d'une nation aussi nombreuse, il ne perde son pays et son royaume. Ayant entendu cela, le duc se conforma en toutes choses à la volonté du roi et ne refusa pas de donner les otages qu'il demandait, à la condition toutefois que les armées étrangères, présentes et futures, traversent son territoire sans encombre et empruntent pacifiquement les nécessités de la vie. Sans délai, le roi conclut un traité avec le duc, et tous les princes de son royaume jurèrent de ne plus nuire aux étrangers de passage. Tous deux ayant ainsi confirmé leur foi, le roi, sur le conseil de ses hommes, exigea que Baudouin, le frère du duc, soit pris en otage, ainsi que sa femme et sa famille. Le duc accorda sa demande sans objection. Huit jours plus tard, après avoir envoyé une ambassade, il ordonna à toute l'armée de se rendre au château de Cyperon et de dresser ses tentes de chaque côté, sur les rives du fleuve et du marais.

CHAPITRE V. – Où l'armée campa sur ordre du duc.

À cette ambassade du duc, l'armée se réjouit vivement, et tous se réjouirent. Ceux qui avaient auparavant hésité en raison de la longue absence du duc, pensant qu'il avait été trahi et détruit par une fausse foi, mais, comme réveillés d'un profond sommeil, ils se levèrent et, suivant l'ordre du duc, campèrent au bord de la rivière et du marais. Après avoir dressé ses tentes, le duc fut ramené du royaume de Hongrie et rendu à son peuple, racontant les soins et l'honneur que le roi lui avait témoignés, tout ce qui avait été convenu avec lui et ses princes, et comment son frère Baudouin avait été requis par le roi comme otage avec sa femme et sa famille, jusqu'à ce que le peuple passe en silence et en paix, sans quoi il ne serait pas autorisé à passer. Et après quelques instants, il rappela aussitôt à son frère Baudouin qu'il devait devenir l'otage du peuple, comme cela avait été décrété. Il commença à résister et à contredire avec véhémence, jusqu'à ce que le duc, troublé par son hésitation, décide de prendre la tête de l'armée de Dieu et de ne pas hésiter à devenir lui-même l'otage de ses frères. Finalement, Baudouin, ayant mis de côté toute hésitation, consentit à être fait otage et à être transféré en exil pour la sécurité de ses frères.

CHAPITRE VI. — Otages remis, comment ils traversèrent la Hongrie.

Après la prise d'otage d'un prince aussi distingué, et le retour du roi en Pannonie, toute l'armée fut conduite, sur ordre et permission du roi, à travers le marais, par le pont, et campa près de la rivière Lintax. Une fois le camp dressé et l'hospitalité apaisée, le duc Godefroy ordonna aux hérauts de proclamer dans chaque maison et tente condamnée à mort qu'il ne fallait rien toucher ni rien s'emparer de quoi que ce soit dans le royaume de Hongrie, et qu'il ne fallait susciter aucune sédition, mais emprunter tout à un prix équitable. De même, le roi ordonna aux hérauts de proclamer dans tout le royaume que l'armée trouverait tout ce qui lui était nécessaire : pain, vin, blé, orge, animaux des champs et oiseaux du ciel. Il ordonna, sous peine de prison à vie, que les Hongrois ne chargent pas l'armée ni ne la perturbent par des ventes abusives, mais qu'ils la débarrassent de tout ce qui était à vendre. Ainsi, jour après jour, dans le silence et la paix, avec une juste mesure et une juste vente, le duc et le peuple, traversant le royaume de Hongrie, arrivèrent à la rivière Drowa. Là, après avoir rassemblé un tas de bois et confectionné de nombreux fagots d'osier, ils traversèrent la même rivière, le roi avançant constamment sur la gauche avec une forte force de cavaliers, ainsi que Baudouin et les autres otages, jusqu'à un lieu appelé Francavilla. Là, après y être restés trois jours, empruntant à prix d'argent les nécessités de la vie et celles de l'armée, ils descendirent avec tout le monde à Malevilla, passant cinq nuits sur les rives de la Sowa. Là, le duc et les autres chefs de l'armée apprirent à quel point la puissance militaire de l'empereur de Constantinople avait été intolérable pour empêcher le passage des étrangers à travers le royaume de Bulgarie. Le duc et tous les autres décidèrent donc d'envoyer une partie de l'armée en armes de l'autre côté du fleuve pour réprimer les soldats ennemis de l'empereur, jusqu'à ce que le peuple puisse prendre la mer. On n'y trouva pas plus de trois navires, avec lesquels mille cavaliers en armure furent envoyés pour occuper le rivage. Le reste de la foule, en assemblant du bois et de l'osier, traversa le lit du fleuve.

CHAPITRE VII. – Où le roi reconsigne les otages, et comment le roi de Grèce interrogea le duc par l'intermédiaire de messagers.

À peine le peuple et son chef eurent-ils mis les voiles, que voici que le roi était présent avec tout

son équipement, ainsi que Baudouin, frère du duc, sa femme et tous les otages, qu'il remit là entre les mains du duc. Puis, recommandant le duc et son frère avec une grande affection, avec de nombreux présents et un baiser de paix, il retourna dans son royaume. Mais le duc et toute son armée, stationnés sur l'autre rive, passèrent la nuit dans le village bulgare de Belegrove, que Pierre et son armée avaient récemment pillé et incendié. Au matin, le duc et son armée, se levant, pénétrèrent dans les immenses et inouïes forêts du royaume bulgare. Là, les envoyés de l'empereur les rejoignirent, porteurs du message suivant :

« Alexe, empereur de Constantinople du royaume des Grecs, au duc Godefrid et à ses partisans, amitié totale.

Je vous prie, duc très chrétien, de ne pas permettre à votre nation de dévaster et de piller mon royaume et mes terres, où vous êtes entrés, mais d'obtenir la permission de les acheter, afin que vous trouviez tout suffisamment acheté et vendu par notre ordre. » Le duc, comprenant cette ambassade de l'empereur, promit donc d'obéir à tous ses ordres. De là, il fut annoncé à tous que désormais rien ne leur arriverait par une force injuste, sauf le fourrage pour les chevaux. Ainsi, passant paisiblement à la demande de l'empereur, ils atteignirent sa garnison de Nizh. Là, une abondance de vivres (blé, orge, vin, huile) et une grande quantité de gibier, offerts par l'empereur, furent offertes au duc, et les autres reçurent la permission d'acheter et de vendre. Là, ils se reposèrent pendant quatre jours dans l'opulence et la joie. Après cela, le duc partit avec toute son armée pour Sternitz, où il fut satisfait des présents de l'empereur, tout aussi abondants. Puis, repartant de là quelques jours plus tard, il descendit à Phinopolis, ville célèbre, où il reçut également pendant huit jours tout le nécessaire grâce aux présents de l'empereur. Là, on lui apprit comment l'empereur avait retenu Hugues le Grand, frère du roi de France, Drogon et Clarebold enchaînés et emprisonnés.

CHAPITRE VIII. – Ce que le duc ordonna au roi après son salut, et ce qu'il fit pour les princes qui le retenaient.

Apprenant cela, le duc envoya une ambassade à l'empereur, lui demandant de rendre la liberté aux princes de son pays qu'il retenait prisonniers, sans quoi il ne pourrait lui conserver sa loyauté et son amitié. Baudouin, comte d'Hammamet, et Henri d'Ascha, ayant compris que l'ambassade du duc était destinée à l'empereur, à l'aube, à l'insu du duc, devancèrent la route de Constantinople, afin d'obtenir de l'empereur de plus grands présents avant les ambassadeurs. Le duc, apprenant cela, le reçut gravement ; mais, dissimulant néanmoins sa colère, partit pour Andrinople. Après avoir traversé une rivière à la nage, il y dressa ses tentes et y passa la nuit. Finalement, le pont, qui traverse la rivière au milieu de la ville, lui fut interdit, ainsi qu'à ses hommes, par les habitants. Se levant alors et se hâtant vers Salabrias, ils dressèrent leurs tentes dans des endroits agréables des prairies. Lorsque les messagers du duc revinrent de chez l'empereur, ils rapportèrent qu'ils n'avaient pas rendu les princes captifs. Le duc et toute la compagnie, furieux, refusèrent de respecter la foi et le traité de paix conclu avec lui. Aussitôt, sur ordre du duc, tout ce territoire fut donné en butin aux étrangers et aux nouveaux venus, qui, après y être restés huit jours, ravagèrent toute la région.

CHAPITRE IX. Comment le roi des Grecs, après avoir libéré les princes captifs, consulta son royaume et convoqua le duc.

Mais l'empereur, apprenant que la région était pillée, envoya auprès du duc Rodolphe Peel de Lan et Roger, fils de Dagobert, hommes éloquents sur le pays et la parenté des Francigènes, le priant de cesser de piller son royaume et de dévaster l'armée, et de restituer sans délai les captifs qu'il recherchait. Mais le duc, après avoir tenu conseil avec les autres princes, acquiesça à l'ambassade de l'empereur, leva le camp et interdit le pillage, et se retira à Constantinople avec toute la suite des étrangers. Là, après avoir dressé leurs tentes, ils furent accueillis par une armée nombreuse et insupportable, protégée par des cuirasses et toutes les armes de guerre. Et voici qu'Hugues, Drogon, Guillaume le Charpentier et Clarebold, libérés par l'empereur, vinrent à la rencontre du duc, se réjouissant de son arrivée et de celle de sa multitude, et se jetant dans les bras du duc et des autres avec de nombreux baisers. De même, les ambassadeurs de l'empereur susmentionnés rencontrèrent le duc et le prièrent d'entrer dans son palais avec quelques-uns des principaux hommes de l'armée,

afin qu'il puisse entendre la parole du roi, tandis que le reste de la multitude restait hors des murs de la ville. À peine le duc eut-il reçu cette ambassade que des étrangers venus du pays des Francs arrivèrent secrètement au camp du duc. Ils l'avertirent vivement de se méfier de la ruse de l'empereur, de ses vêtements empoisonnés et de ses paroles trompeuses, de ne jamais l'approcher avec des promesses flatteuses, mais de rester assis hors des murs et d'accepter sans crainte tout ce qu'il lui offrirait. Le duc, averti par les nouveaux venus et instruit des tromperies des Grecs, ne se rendit donc pas chez l'empereur. C'est pourquoi l'empereur, saisi d'une grande indignation contre le duc et toute son armée, leur interdit la permission de vendre et d'acheter. Baudouin, frère du duc, conscient de l'indignation de l'empereur et constatant la misère du peuple et le grand manque de biens de première nécessité, s'arrangea avec le duc et sa magnifique armée pour qu'ils ramassent à nouveau les dépouilles des Grecs à travers les régions et les terres, et apportent des provisions, jusqu'à ce que l'empereur, contraint par ces désastres, lui accorde à nouveau la licence d'achat et de vente. L'empereur, voyant les terres de son royaume assiégées par le butin et les malheurs, réitéra donc la licence d'achat et de vente à tous.

CHAPITRE X. – Après quelques animosités de part et d'autre, le duc finit par faire la paix avec l'empereur.

C'était la Nativité du Seigneur, et c'est pourquoi, en ces jours solennels de paix et de joie, il sembla à tous bon, louable et agréable à Dieu que la concorde fût rétablie de part et d'autre, entre la maison de l'empereur, le duc et toutes les puissantes armées. Ainsi la paix établie, ils s'abstinrent de tout pillage et de tout dommage. C'est pourquoi, durant ces quatre jours saints, dans le calme et la joie, ils restèrent assis devant les murs de la ville de Constantinople.

CHAPITRE XI. – Par égard pour l'Empereur, le duc changea son camp, lui envoya des messagers de bonne volonté et, sollicité, fit semblant de ne pas venir.

Quatre jours plus tard, l'ambassade de l'empereur se rendit auprès du duc, lui demandant de déplacer le camp pour lui et ses prières, et de loger avec son armée dans les palais situés au bord du bras de mer, en raison des neiges de midi et des hivers qui menaçaient pendant la saison des pluies, de peur que leurs tentes ne soient mouillées, usées et périssent. Finalement, le duc et les autres conspirateurs cédèrent à la volonté de l'empereur et, ayant enlevé leurs tentes, ils logèrent avec toute l'armée chrétienne dans les palais et les maisons à tours qui s'étendaient sur une distance de trente milles le long de la mer. À partir de ce jour, ils trouvèrent et achetèrent toutes les provisions et les choses nécessaires, sur ordre de l'empereur. Peu après, l'ambassade de l'empereur revint auprès du duc, qui l'avertit de venir le trouver et de comprendre ses paroles. Ce que le duc refusa catégoriquement, averti par les nouveaux citoyens de sa ruse. Il lui envoya des hommes distingués, Cunon, comte de Monte Acuto, Baudouin de Burgh et Godefroy d'Ascha, qui l'excusèrent et lui parlèrent ainsi : « Duc Godefroy, loyauté et obéissance à l'empereur. Je serais ravi et désireux d'entrer chez vous pour considérer les honneurs et les richesses de votre maison, mais j'ai été terrifié par les nombreux maux que j'ai entendus à votre sujet. J'ignore cependant si ces choses ont été inventées et propagées par envie ou par haine à votre égard. » En entendant cela, l'empereur s'excusa pleinement auprès de tous, affirmant qu'il n'était jamais juste pour un duc ou un de ses compagnons de craindre une quelconque erreur à son égard, mais de le respecter et de l'honorer, lui, son peuple et ses amis, comme s'ils étaient son fils. Mais lorsque les messagers du duc revinrent, ils interprétèrent comme justes tout ce qu'ils avaient entendu et fidèlement promis de la bouche de l'empereur. Mais le duc, ne croyant toujours pas à ses promesses mielleuses, rejeta catégoriquement sa conversation. Ainsi, quinze jours s'écoulèrent entre ces deux nouvelles.

CHAPITRE XII. – L'Empereur retire les vivres, l'armée envahit certaines parties de la Grèce.

L'Empereur, connaissant la constance du général et ne pouvant l'inviter, l'accueillit avec agacement et retira l'orge et le poisson à la vente, puis le pain comme nourriture, de sorte que, même si le général y était contraint, il ne refuserait pas sa présence. Mais même lorsque l'Empereur n'était pas assez avancé pour l'adoucir, un jour, à son instigation, cinq cents navires de Turkopolis, ayant traversé le bras de mer, armés d'arcs et de carquois, percèrent de flèches les soldats du général au

matin, les uns tuèrent, les autres blessés, et les retinrent loin du rivage, de peur qu'ils n'y achètent des vivres comme d'habitude. Immédiatement, cette cruelle nouvelle fut portée au trône du général. Il ordonna aussitôt de sonner les trompettes, d'armer tout le peuple, de retourner à Constantinople et de déplacer ses tentes. À cet ordre du chef, le signal fut donné aux corniches, et tous prirent les armes. Ils incendièrent les palais et les tours où ils avaient séjourné, et détruisirent les uns, les autres, infligeant des dommages irréparables à Constantinople.

CHAPITRE XIII. – Le frère du duc, en danger, fit traverser la ville aux troupes du duc et sépara les troupes qui combattaient.

Finalement, lorsque la nouvelle d'un incendie aussi violent et d'une telle extermination s'était déjà répandue au palais, le duc fut profondément alarmé. Il craignait qu'après avoir aperçu les flammes des bâtiments et le bruit de l'armée en mouvement, le pont par lequel ils avaient traversé Constantinople jusqu'aux palais, les soldats et les archers de l'empereur ne s'emparent soudainement d'une main puissante de ce pont. Aussi, sans délai, il envoya son frère Baudouin en avant avec cinq cents soldats en armure pour sécuriser le pont, de peur qu'une force impériale, se précipitant en avant, ne le détruise ; empêchant ainsi le passage et le retour des étrangers. Baudouin s'était à peine arrêté à mi-chemin du pont que, venant de la droite et de la gauche de Turcopolis, les soldats de l'empereur, amenés par bateau, se ruèrent sur les passants de tous côtés, les assaillant avec des flèches et les attaquèrent violemment. Baudouin, incapable de leur résister depuis le pont, se hâta d'échapper à leurs flèches ; ayant ainsi traversé le pont, il se dirigea rapidement vers l'autre rive, sur la rive sèche, tenant le pont et surveillant les remparts de la dame et maîtresse de la ville, jusqu'à ce que toute l'armée ait traversé le pont. Le duc, cependant, montait la garde avec ses hommes. Pendant ce temps, depuis les portes en direction de Saint-Argenius, un nombre infini de Turcopoliens et de soldats de toutes sortes se précipitèrent, armés de flèches et d'armes diverses, pour attaquer Baudouin et toute la suite de la nation chrétienne. Mais Baudouin, inébranlable et invincible face à tous leurs assauts, resta à sa place désignée, jusqu'au matin et jusqu'au soir, après avoir fait traverser le peuple au pont devant les murs de la ville, dressé son camp et l'avoir nourri, il affronta courageusement les Turcopoliens, sortis des portes et attaquant le peuple avec cinq cents cuirassiers. Après une dure bataille livrée des deux côtés, de nombreux hommes tombèrent des deux côtés, et de nombreux chevaux furent tués par les flèches des Francs. Mais Baudouin finit par l'emporter et força ces soldats, accablés et fugitifs de l'empereur, à se rendre aux portes, et obtint victorieusement les plaines et la victoire. Mais les soldats de Turcopolis et de l'empereur, indignés d'être vaincus et fugitifs de la guerre, sortirent à plusieurs reprises des portes pour harceler et attaquer l'armée, jusqu'à l'arrivée du duc, car il faisait nuit, et arrangea tout en paix ; Il exhorta son frère à retourner au camp avec tous ses hommes et à se tenir à l'ombre de la nuit, après cette bataille. De même, l'empereur, craignant que la tempête de la guerre ne s'intensifie et que ses hommes ne périssent dans l'obscurité du soir, ordonna lui-même la paix, se réjouissant que son duc ait voulu apaiser ses hommes.

CHAPITRE XIV. L'empereur, ayant promis des otages, invite le duc à venir, et ce que le duc lui-même répondit aux envoyés de Bohémond.

Le lendemain, à l'aube, le peuple, se levant sur l'ordre du duc, fouilla le pays et le royaume de l'empereur et, en six jours, le pilla cruellement ; de sorte que, du moins, l'orgueil de l'empereur et de son peuple sembla ainsi s'affaiblir. Lorsque l'empereur apprit cela, il commença à s'attrister et à se lamenter de la dévastation du pays et du royaume. Il prit aussitôt conseil et envoya une ambassade au duc, lui demandant d'interdire le pillage et l'incendie, et de le satisfaire en toutes choses, en ces termes : « Que les inimitiés entre nous et vous cessent, et que le duc vienne à moi, recevant de moi la confiance et des otages sans aucun doute qu'il viendra et reviendra sain et sauf, certain de tout l'honneur et de la gloire que nous pourrions faire pour lui et son peuple. » Ce à quoi le duc accepta aimablement, à condition qu'on lui donnât de tels otages, en qui il pouvait confier sa vie et sa sécurité ; et ainsi, sans aucun doute, il descendit vers lui et lui parla joyeusement, tant de vive voix que de bouche à oreille. À peine les envoyés de l'empereur furent-ils partis après cette réponse du duc, que voici que d'autres envoyés, venant auprès du même duc de la part de Bohémond, le

saluèrent en ces termes : « Bohémond, le plus riche prince de Sicile et de Calabre, vous prie de ne pas retourner en concorde avec l'empereur, mais de vous retirer dans les villes bulgares d'Andrinople et de Phinople, et d'y passer l'hiver ; certain qu'au commencement du mois de mars, le même Bohémond viendra à votre secours avec toutes ses forces, pour vaincre cet empereur et envahir son royaume. » Ayant entendu cette ambassade de Bohémond, le duc tarda à répondre au contraire, jusqu'à ce qu'au lever du jour, avec l'avis de ses hommes, il répondit : « Il n'a pas quitté son pays et sa famille pour le gain, ou pour la destruction des chrétiens, mais au nom du Christ il s'est mis en route pour Jérusalem ; et il désire compléter et accomplir ce conseil de l'empereur, s'il peut regagner et observer sa grâce et sa bonne volonté. » Mais les messagers de Bohémond, comprenant cette intention et cette réponse du duc, et étant aimablement félicités par le duc, retournèrent dans le pays des Pouille, rapportant tout ce qu'ils avaient appris de la bouche du duc.

CHAPITRE XV. – Le fils de l'empereur pris en otage, le duc entre à la cour.

L'empereur Bohémond, comprenant cette nouvelle ambassade et cette suggestion, sollicita de nouveau la concorde auprès du duc et de ses amis. S'il souhaitait être apaisé, traverser son pays en paix et lui être présenté face à face lors d'une conférence, il donnerait son fils bien-aimé, Jean, en otage ; et il fournirait, à lui et à son peuple, tout le nécessaire, avec la permission d'en acheter. Ces promesses, décrets et confirmations de l'empereur, le duc, comprenant ces promesses, décrets et confirmations, déplaça son camp des remparts de la ville, sur le conseil de ses hommes, et, par hospitalité, se retira de l'autre côté du pont, dans des bâtiments fortifiés sur le bras de mer, exhortant tout le peuple à la paix et à acheter les choses nécessaires sans sédition. Mais le lendemain, au lever du jour, il ordonna à Cuno, comte de Monte Acuto, et à Baudouin de Burgh, hommes du plus haut rang et d'une grande éloquence, de se présenter devant lui. Il leur ordonna avec confiance de prendre le fils de l'empereur en otage. Ce qui fut fait. Ayant donc enlevé le fils de l'empereur, désormais otage, et l'ayant remis entre les mains du duc et de sa fidèle garde, le duc fut aussitôt conduit par bateau à Constantinople, de l'autre côté du bras de mer. Ayant pris avec lui des hommes distingués, Werner de Greis, Pierre de * et les autres princes, il entra hardiment dans la cour de l'empereur et se tint face à lui, afin d'entendre ses paroles et de lui répondre d'une voix vivante sur tout ce qu'il pourrait demander ou lui demander. Baudouin, quant à lui, n'entra pas dans le palais de l'empereur, mais resta sur le rivage avec la foule.

CHAPITRE XVI. – Avec quelle gloire le duc fut reçu et présenté par l'empereur, et ce qui fut convenu entre eux.

L'empereur, voyant un chef si magnifique et si honorable, ainsi que ses partisans, dans la splendeur et la parure de leurs précieux vêtements d'autruche et d'or, et dans les étoffes blanches comme neige d'hermine et de marron, grises et bigarrées que portent habituellement les princes gaulois, admira grandement leur honneur et leur beauté. Il reçut d'abord le chef avec bienveillance par un baiser, puis ne tarda pas à honorer tous ses supérieurs et ses collatéraux du même baiser de paix. L'empereur, selon sa coutume, s'assit avec puissance sur le trône de son royaume, ne se levant ni vers le chef ni vers qui que ce soit pour lui offrir un baiser, mais, à genoux, le chef s'inclina, et ils s'inclinèrent également pour embrasser un empereur si glorieux et si puissant. Finalement, après avoir embrassé chacun dans l'ordre, il adressa ces paroles au chef : « J'ai entendu dire que tu es le soldat et le prince le plus puissant de ton pays, un homme très prudent et d'une foi parfaite. C'est pourquoi je t'accepte comme mon fils adoptif ; et tout ce que je possède, je le remets entre tes mains, afin que, par toi, mon empire et mon pays soient libérés et sauvés de la face de la multitude présente et future. » Le duc, apaisé et séduit par ces paroles paisibles et pieuses de l'empereur, se fit non seulement son fils, comme c'est la coutume du pays, mais aussi son vassal. Les mains jointes, il revint auprès de lui avec tous les premiers hommes présents et qui le suivirent plus tard. Sans délai, des présents inestimables furent apportés du trésor de l'empereur au duc et à tous ceux qui l'avaient recueilli, en or, en argent, en huîtres de toutes sortes, en mules, en chevaux et en tout ce qui était plus précieux. Ainsi, l'empereur et le duc étant unis par un lien indissoluble de foi parfaite et Par amitié, depuis l'Incarnation du Seigneur, où cette concorde eut lieu, jusqu'à quelques jours avant la Pentecôte, chaque semaine, quatre hommes, chargés de byzantins d'or et de dix modii de tartare,

étaient envoyés au duc depuis la maison de l'empereur, afin de subvenir aux besoins des soldats ! C'est étonnant ! Tout ce que le général distribuait aux soldats grâce au don de l'empereur, en échange de nourriture, retournait immédiatement au trésor du roi ; et pas seulement cela, mais aussi ce que l'armée y avait accumulé du monde entier. Et rien d'étonnant, car seuls les biens de l'empereur, en vin, en huile, en blé, en orge et en toute nourriture, étaient vendus dans tout le royaume. Ainsi, le trésor du roi, constamment abondant en argent, ne pouvait être vidé par aucun don.

CHAPITRE XVII. – Sur l'avertissement de l'empereur, le peuple de Dieu émigre en Cappadoce. Le duc fait fréquemment appel à l'empereur pour les affaires nécessaires.

La paix et l'harmonie entre l'empereur et le duc ayant été établies par la condition que nous avons mentionnée, le duc, ayant été conduit à l'abri des bâtiments sur le bras de mer, libéra honorablement le fils de l'empereur, qui avait été jusqu'alors otage, certain sans l'ombre d'un doute de la foi et de l'amitié de l'empereur. Le lendemain, une acclamation fut lancée par l'ordre du duc dans toute l'armée, demandant que la paix et l'honneur soient désormais respectés envers l'empereur et tous ses sujets, et que la justice soit observée dans tous les actes de vente et d'achat. L'empereur défendit également dans tout son royaume, sous peine de mort, que personne ne nuise ni ne fraude à aucun membre de l'armée, mais que tout soit vendu aux étrangers en poids et en mesure égaux, et que le prix soit réduit. Après cela, au début du Carême, l'empereur rappela sa présence au duc, le suppliant instamment, par l'amitié et la confiance qu'il lui témoignait, de traverser la rivière et de planter ses tentes en Cappadoce, à cause des bâtiments que détruisait ce peuple incorrigible. Le duc accepta avec bonté et, après avoir traversé le fleuve, il installa son camp avec tout le peuple sur l'autre rive, dans les prairies de Cappadoce, et y resta. Dès lors, tout fut peu à peu vendu à prix d'or aux étrangers, mais les présents de l'empereur au duc ne diminuèrent en rien, car il le craignait profondément. Mais le duc, constatant la rareté des produits de première nécessité et recevant avec mécontentement les clameurs du peuple, allait souvent à la rencontre de l'empereur sur son bateau et le réprimandait de la gravité de la vente. Mais l'empereur, comme s'il n'en avait pas conscience et ne le voulait pas, se moquait à nouveau de tout aux étrangers.

CHAPITRE XVIII. — Bohémond, à son arrivée, se laissa difficilement convaincre de devenir l'homme de l'empereur.

Pendant ce temps, tandis que le duc et l'empereur discutaient de ces questions, et que la Sainte Pâque, à trois semaines de là, était déjà avancée, Bohémond, avec dix mille cavaliers et une importante troupe d'infanterie, descendit par Valona, Durax et les autres villes du royaume bulgare, et se présenta en force devant les murs de Constantinople. À la demande de l'empereur, le duc le rejoignit avec vingt chefs de l'armée qu'il avait emmenée, afin de le présenter à lui en toute confiance, avant qu'ils ne déposent les armes ou ne dressent leurs tentes. Finalement, après s'être salués, le duc s'entretint longuement avec Bohémond lui-même et le persuada, par de nombreuses flatteries, d'entrer à la cour pour entendre les paroles de l'empereur. Bohémond, cependant, refusa catégoriquement, prétextant qu'il craignait trop l'empereur, le considérant comme un homme rusé et fourbe. Il fut finalement conquis par la promesse et les paroles du duc, et entra avec confiance dans le palais de l'empereur, lui offrant un baiser de paix, et fut reçu avec grâce et honneur. Puis, après divers entretiens et consultations, Bohémond devint l'homme de l'empereur, après avoir juré et promis de ne rien conserver de son royaume pour lui-même, sauf avec sa grâce et son consentement. Des présents furent immédiatement apportés à Bohémond, comme à Godefroy : des trésors merveilleux et inouïs en or et en argent, ainsi que des vases précieux par leur exécution et leur beauté, d'une abondance inestimable.

CHAPITRE XIX. – Le neveu de Bohémond part secrètement ; le duc et ses hommes sont dûment congédiés par l'empereur, le comte Robert.

Lorsque cet accord et ce traité furent conclus entre l'empereur et Bohémond, Tancrede, fils de la sœur de Bohémond, traversa le bras de mer avec toute sa suite et son équipement, ainsi que celui de Bohémond, en secret de l'empereur, du duc et de Bohémond, de peur de lui être soumis. Aussi,

lorsque l'empereur apprit la présomption de Tancrède, il fut irrité, car il avait évité de parler. Néanmoins, dissimulant prudemment ses intentions, il envoya Bohémond et le duc de l'autre côté du fleuve rejoindre l'armée, les remerciant avec affection, d'immenses honneurs et de généreux présents. Peu de temps après, Robert de Flandre arriva avec d'importantes forces. Ayant entendu parler de l'accord entre le duc et Bohémond, il conclut un accord avec l'empereur et devint son homme. De ce fait, lui aussi, comme eux, mérita de recevoir d'immenses présents de la part de l'empereur. Quelques jours plus tard, il fut aimablement recommandé par l'empereur et, ayant remonté la mer susdite, il fut accueilli dans les campagnes et les prairies de Cappadoce par ses alliés et les princes chrétiens, et fut associé à des armes et des forces.

CHAPITRE XX. – L'armée se dirige vers Nicée ; celle du comte Reymond, de Pierre l'Ermite et de quelques autres princes.

Peu de temps après, lorsque ces hommes d'exception se furent réunis, il fut décidé, d'un commun accord, que, comme ils l'avaient promis, le moment était venu de clore l'expédition, ils continueraient leur route vers la ville de Nicée, que la puissance païenne des Turcs, après l'avoir injustement enlevée à l'empereur, avait soumise à leur domination. En effet, le jour même où ils levèrent le camp, ils approchèrent de Rufine. Et voici qu'une ambassade de Reymond, comte de Saint-Gilles, arriva, alors qu'il était lui-même entré à Constantinople et avait conclu un traité avec l'empereur, demandant et suppliant d'être reçu par lui et par l'évêque de Podium, nommé Reymer. Ceux-ci, cependant, décidèrent de ne pas l'attendre, ni de s'attarder davantage dans ces parages, mais d'avancer progressivement et de suivre le comte lui-même par une route droite et sans précipitation, après avoir soigneusement et diligemment réglé ses affaires avec l'empereur. Là, Rufinel, Pierre l'Ermite, les princes attendus, furent rejoints par quelques-uns des autres membres de sa multitude épuisée. Les envoyés du comte Raymond, ayant reçu la réponse du duc, retournèrent à Constantinople. Le duc, Bohémond et Robert de Flandre, ayant reçu de précieux présents du roi et reçu de nombreux éloges, poursuivirent leur voyage. Raymond, devenu populaire et aimé de l'empereur, resta quinze jours à Constantinople, ayant obtenu de l'empereur de nombreux honneurs et cadeaux, et étant devenu son homme sous son serment et sa foi.

CHAPITRE XXI. – Du siège de Nicée.

Ces jours-là, Robert, comte des Normands, Étienne de Blois, Eustache, frère du duc susmentionné, étaient également présents avec une importante cavalerie et infanterie. Ayant conclu un traité d'amitié avec l'empereur, et ses hommes ayant juré fidélité, ils furent honorés par lui de généreux présents.

Le duc et ceux qui l'accompagnaient s'approchèrent de Nicée, où le duc lui-même décida d'abord d'assiéger la ville, après avoir établi son camp devant la porte principale. Les princes, cependant, ayant suivi, eurent peu de repos aux confins de la Cappadoce, au-delà du bras de la mer de Saint-Georges mentionné plus haut. Mais, hâtant leur voyage et campant, ils s'établirent autour de la ville de Nicée, qui semblait insurmontable avec ses remparts, ses murs et ses fortifications de tours. Dans cette cité antique et très robuste, Soliman, l'un des princes des Turcs, homme très noble, mais non juif, présidait à la domination. Apprenant l'arrivée des chrétiens, il fortifia la ville avec toutes les armures d'hommes robustes, apporta d'abondantes provisions, s'en rassembla de tous côtés et ferma les portes de tous côtés avec de très solides verrous. Car, tandis que les princes susmentionnés se rassemblaient autour de Nicée et de ses remparts sur des chevaux très rapides, d'autres se délectaient des galops de leurs chevaux, admirant les tours, les murs très solides et les doubles remparts. Mais même après avoir vu cela, ils ne purent être ébranlés par aucune peur ; mais animés de toute leur valeur et de leur habitude militaire, ils attaquèrent et attaquèrent la ville ; D'autres, attaquant à pied, harcelèrent non moins les défenseurs de la ville avec leurs arcs et leurs flèches. Nombre d'entre eux furent cependant épuisés par les coups et les traits les plus violents des résistants venus d'en haut, qui, négligemment et aveuglément, osèrent tenter des combats près des murs avec une précipitation et un fracas soudains.

CHAPITRE XXII. – De même, la disposition du siège ; à quels princes quelles parties de la

ville furent déléguées.

Mais les princes de l'armée, voyant ainsi le peuple périr en vain et inutilement à la guerre, et ne pouvant rien faire pour nuire à cette garnison, ne pensèrent rien de mieux que d'assiéger tout autour et de forcer la ville et les gardes des murs. C'est pourquoi, lors du premier siège, Godefroy, duc de Lorraine, prince et seigneur du château de Bullion, fut désigné avec toute la suite lorraine ; Bohémond, prince de Sicile et de Calabre, Normand de naissance, homme d'un cœur élevé et d'une intelligence remarquable, très apte à toutes les vertus militaires en matière de guerre, et très riche en richesses, prit place à côté de lui. Tancrède, une illustre recrue, reçut l'ordre de s'asseoir à côté de ce même Bohémond, son oncle, avec ses compagnons. Un certain Tatinus, au nez tronqué, familier de l'empereur de Constantinople et confident de ses secrets, chef de l'armée chrétienne, car il connaissait les lieux de la région, avec une force auxiliaire des soldats du même empereur, pressa la ville dans la partie de la ville qu'il avait choisie. Robert, comte de Flandre, inégalé par aucun d'eux en armes, en richesse et en force, et le comte Robert, prince de Normandie, le fils le plus féroce du roi d'Angleterre, très riche en armes et en matériel militaire, furent placés en ordre, comme dit plus haut, pour le siège de la même ville. Werner de Grey Castle, soldat irréprochable dans l'art de la guerre, Eustache, frère du duc Godefroy précité, avec leur frère Baudouin, homme très illustre et très invaincu à la guerre, étaient assis en ordre. Baudouin de Montecastello, comte et prince des Hamai, homme très illustre dans toutes les actions militaires, Thomas de Feriacastello, un Francigena, un soldat très vaillant, avec Baudouin de Burg, Drogo de Nahella, Gerhard de Keresicastello, Anselme de Riburgismont, Hugues, comte de Saint-Paul, Engilrad, fils du même Hugues, un excellent soldat, Wido du château de Porsessa, un tireur d'armes très vaillant, Baudouin du château de Gant, Baudouin aussi un homme très renommé dans la guerre, surnommé comte de Calderim, avec Guillaume du château de Foreis, renommé pour toute sa vertu et sa puissance militaire, pour garder la ville, qui était à peine surmontable par la force humaine, tous les hommes les plus braves, s'installèrent dans la partie décrétée pour eux.

CHAPITRE XXIII. – Également du même genre.

Mais l'évêque de Podium, nommé Reymère, plein de bonté, augmenta ses forces autour de la ville avec des forces et un équipement considérables. Étienne, comte de Blois, chef et premier conseiller de toute l'armée, défendait la ville d'un côté avec une nombreuse multitude. Hugues, surnommé Magnus, frère du roi de France, un très illustre compagnon, siégeait dans son ordre pour garder la ville. Robert, fils de Gérard, Raymond surnommé Pellez, Bonwanker du château du Cap, Milon, également surnommé Amant, un très vaillant chevalier, Étienne d'Albemarle, fils du comte Udon de Campanie, Gautier de Dromadaire, et son fils Bernard, très aimé, charmant en toutes choses et en toutes circonstances ; Gérard de Gorna, Gothard, fils de Godefroy, un jeune homme très illustre, Rodolphe, le plus riche des forces, Seigneur Alen, surnommé Ferrans, Conan aussi, tous deux princes des Bretons, Reinold de la ville de Belvaux, Walo de Calmont, Guillaume de Montpellier, hommes intrépides, établis dans les environs de la ville avec les autres mentionnés ci-dessus, avec des pavillons fixes. Castus aussi de la ville de Berdeiz, Gebard de la ville de Roselon, Giselbert de Trèves, un des princes de Bourgogne, Olivier du château de Jussi, un soldat hardi et combatif, Achar de Motinerla, blond, Reibold, comte de la ville d'Oring, que nul autre ne fut plus vaillant, Louis de Monzons, merveilleux dans les travaux militaires, fils du comte Diric de Monthiliart, Dudon de Cons, roux, très savant dans la guerre ; Gozelo et son frère Lambert, très habiles à la guerre, ainsi que leur père Cunon de Monte Acuto, homme illustre, dressèrent leurs tentes près des pavillons des susdits. Pierre de Stadenais, Reinard de la ville de Tul, Gautier de Verveis, Arnulf de Tyr, Jean de Namecca, Herebrand de Bouillon, tous encerclèrent inlassablement la ville à chaque feu de guerre.

CHAPITRE XXIV. – Des hommes du saint ordre et du peuple désarmé, et du lac de la ville.

Il est indéniable qu'avec tant de premiers capitaines, il y avait de nombreux disciples et subordonnés, serviteurs et servantes, mariés et célibataires, hommes et femmes de tous ordres. À la tête de tous ces hommes, évêques, abbés, moines, chanoines et prêtres étaient chargés de les instruire et de les fortifier. Toute la ville fut assiégée par ces forces, à l'exception de la place qu'ils

avaient ordonné au comte Raymond de défendre et de laisser vide. Une armée si nombreuse ne permettait pas l'entrée de vivres et de tout le nécessaire au corps par aucune des portes. Mais un lac, d'une largeur et d'une longueur prodigieuses, semblable à une mer profonde, propice aux rames et aux navires, se trouvait d'un côté des murs de la ville, par lequel les hommes de Soliman, apportant des biens de première nécessité, et Soliman lui-même, entraient et sortaient fréquemment. Mais Raymond, le comte susmentionné, originaire du pays de Saint-Gilles, appelé la Province, n'avait pas encore apporté sa force et son aide. Il séjournait en effet auprès de l'empereur à Constantinople avec ses cohortes, s'étant fortement allié à lui grâce aux dons somptueux que lui offrait chaque jour la maison du roi.

CHAPITRE XXV. – Du prince de la ville de Nicée et de ses éclaireurs.

Soliman, apprenant le rassemblement de tant d'hommes guerriers, quitta la garnison de Nicée pour aller au secours des autres Turcs et Gentils. Il travailla pendant de nombreux jours, jusqu'à ce qu'il ait rassemblé cinq cent mille hommes de combat et cavaliers de toute la Roumanie. Ceux-ci ayant été rassemblés et informés de tous côtés, la nouvelle du siège de Nicée et de l'armée chrétienne lui parvint, et on rapporta que le nombre de ces milliers dépassait les quatre cent mille. Mais, stupéfait par cette nouvelle, il se dirigea avec toute sa troupe à travers les montagnes vers les remparts de Nicée, cherchant peut-être à voir, depuis les postes d'observation des rochers, si autant de milliers, comme il l'avait entendu dire, s'y étaient rassemblés, et de quel côté il pourrait les attaquer le plus sûrement. Finalement, sur les conseils de ses hommes, le quatrième jour du siège, le même Soliman envoya deux de ses hommes sous de faux déguisements chrétiens, à la manière de pèlerins, pour évaluer la force et les actions de l'armée chrétienne. Ces hommes devaient transmettre des messages aux gardes de la citadelle et aux défenseurs de la ville de Nicée : « Sache que le prince et seigneur de notre ville, Soliman, nous envoie vers toi, afin que tu aies le plus grand espoir en son secours. Que ceux qui t'assiègent ne te fassent aucune crainte ; fatigués par le long voyage et venus ici en exil, ils seront considérés comme des fous, qu'il traitera avec les mêmes châtiments et le même martyre que les troupes de Pierre l'ont fait auparavant. Dans un avenir proche, il est prêt à te venir en aide avec force et par milliers. » Ayant reçu cette ambassade de Soliman, deux hommes envoyés en avant partirent en voyage, par des chemins connus et détournés, vers l'endroit où la ville était inoccupée. Ils s'apprêtaient à rejoindre secrètement les défenseurs et à leur faire connaître les ordres de Soliman : comment Soliman, après avoir dressé des coins, attaquerait bientôt les étrangers, et que toute la force des Turcs pourrait franchir les portes et, ainsi, mêlée à leur courage, anéantir le peuple du Seigneur. Mais, par la volonté du Seigneur, grâce aux gardes chrétiens déployés en tous sens pour protéger les lieux et les chemins, de peur qu'une fraude ou une force venant du camp adverse ne leur porte préjudice, ces deux hommes envoyés en avant par Soliman furent capturés et détenus. L'un fut tué dans l'attaque, l'autre en présence des princes chrétiens.

CHAPITRE XXVI. – Il parle également d'un de ces espions et de l'anxiété avec laquelle le peuple des Gentils attendait son arrivée.

Le duc Godefroy, Bohémond et les autres, l'ayant appréhendé, le contraignirent, par des menaces de châtiment, à expliquer la raison de son envoi, en disant la vérité. Mais lui, terrifié par tant de menaces des princes élus, et conscient qu'il était à l'article de la mort, la voix pleine de larmes, le visage humble et un flot continu de larmes, pria abondamment pour sa vie et son salut, tremblant de tous ses membres, et promit de révéler la vérité, que cela serait utile et salutaire pour tout le peuple. Il avoua en effet qu'il avait été envoyé par Soliman, que d'innombrables peuples recevaient sur les montagnes, et si près, qu'ils croyaient qu'il serait présent au combat vers trois heures le lendemain, et que, grâce à son rapport, il pourrait prévenir ses tromperies et ses attaques soudaines. Il demanda en effet à être gardé en détention jusqu'à l'heure indiquée, jusqu'à ce que la vérité sur l'affaire et l'arrivée de Soliman soient établies. S'il manquait à ces obligations, il ne serait pas sauvé, préférant mourir la nuque tranchée. Il insista aussi, par de nombreuses et humbles prières, pour recevoir le baptême par profession de foi chrétienne et communier avec les chrétiens, conformément à la loi chrétienne. Mais il le demandait davantage par crainte de la mort qu'il avait reçue que par amour de la foi catholique. Finalement, ses pleurs pitoyables et la promesse excessive

du christianisme attendrirent les cœurs de la première armée et, pris de pitié, lui accordèrent la vie. Néanmoins, il fut placé en détention comme il le demandait. Dès lors, toute l'armée chrétienne fut sollicitée avec vigilance, armée et équipée jour et nuit, jusqu'à ce que, grâce à la promesse du prisonnier, on apprenne que d'innombrables forces de Soliman surgissaient des Alpes. Le duc Godefroy, Bohémond, Robert de Flandre et tous ceux qui étaient présents envoyèrent une ambassade au comte Raymond toute la nuit, afin qu'il hâte son voyage plus que d'habitude, s'il souhaitait faire la guerre aux Turcs et venir en aide à ses alliés. Car ils savaient qu'il avait été récemment libéré par l'empereur et qu'il avait été récompensé par de nombreux honneurs et richesses. Lorsqu'il apprit l'ambassade de tant de princes et l'arrivée précipitée de Soliman, il ne tarda plus et hâta son voyage toute la nuit. Et à l'aube, alors que le soleil remplissait déjà le monde, il arriva avec l'évêque Podienus, vêtu d'étendards aux couleurs et à la beauté variées, coiffé de cuirasses et de casques, avec la force d'une armée de cavalerie et d'infanterie.

CHAPITRE XXVII. – L'Arrivée de Soliman : Exhortation de l'évêque de Podium : Lutte et victoire du peuple chrétien.

À peine les tentes du comte étaient-elles dressées que Soliman descendit du haut des montagnes vers la troisième heure, accompagné de toute sa suite, semblable au sable de la mer, débordant de lignes formées par différents sentiers. Tous étaient des hommes très courageux et très guerriers, bien armés de cuirasses, de casques et de boucliers d'or, et tenaient à la main de nombreux étendards d'une beauté admirable. Parmi eux, en première ligne, environ dix mille, tous archers, s'étaient précipités dans la vallée de Nicée, portant des arcs de corne et d'os, très raides pour frapper ; tous montés sur des chevaux à l'allure rapide et parfaitement aptes au combat. Ainsi, Soliman et ses hommes, descendant, s'efforcèrent de forcer la porte de la ville que Raymond, le comte précité, avait assiégée pour la protéger. Mais le comte lui-même et Baudouin, le frère du duc, qui les attaquait du côté opposé avec une importante armée, furent sévèrement repoussés et vaincus. Dans l'horreur de cette guerre des plus cruelles, se précipitant d'un côté à l'autre, les paroles de l'évêque consolèrent le peuple : « Ô nation dévouée à Dieu, pour l'amour de Dieu, tu as tout quitté, richesses, champs, vignes et châteaux ; la vie éternelle est désormais proche pour celui qui sera couronné du martyr dans cette bataille. Approchez sans aucun doute ces ennemis qui s'opposent au Dieu vivant, et par la grâce de Dieu, vous remporterez la victoire aujourd'hui. » Forts de cet avertissement, Païen de Garland, échanson du roi, Widon de Porsessa, Tancrede et Roger de Barnesville, Robert de Flandre, Robert, prince des Normands, vinrent au secours de leurs frères en Christ sans délai, se précipitant au milieu des lignes à la vitesse de l'éclair et de leurs chevaux. Le duc Godefroy et Bohémond, sans ralentir leurs chevaux, fonçaient au milieu de l'ennemi, les rênes lâches, les transperçant de lances, les désarçonnant et encourageant souvent leurs camarades, les réconfortant par de viriles exhortations à massacrer l'ennemi. Là, on entendit un grand fracas de lances, le cliquetis des épées et des casques dans cette lutte acharnée ; ces hommes d'exception et leurs camarades infligèrent aux Turcs des ravages considérables. Forts de cette victoire, la grâce de Dieu ayant été accordée au peuple catholique, Soliman et ses hommes s'enfuirent par les montagnes, n'osant plus combattre dans ce siège contre le peuple de Dieu. À partir de ce jour, les fidèles du Christ firent preuve d'une grande clémence envers le légat captif de Soliman, car ils l'avaient trouvé fidèle à sa promesse, et il était aimé secrètement parmi les parents des plus grands princes. Les chrétiens, coupant les têtes des tués et des blessés, les emportèrent avec eux jusqu'à leurs tentes, attachées aux sangles de leurs selles, en signe de victoire, et revinrent joyeux auprès de la troupe, dont une partie était restée sous des tentes autour de la ville pour empêcher la fuite de ceux qui étaient retenus. Mais lorsque la tempête de cette première guerre se fut apaisée autour de Nicée, ils jetèrent les têtes coupées des Turcs à l'intérieur des murs de la ville, pour terrifier les maîtres des châteaux et les gardiens des remparts. Puis, rassemblant mille têtes de Turcs, ils les placèrent dans des charrettes, des sacs et des chariots, et les transportèrent jusqu'au port de Civitot. Elles furent ainsi envoyées par bateau à l'empereur à Constantinople.

CHAPITRE XXVIII. – De la générosité de l'Empereur envers les princes et d'un Turc portant un faux nom chrétien.

L'Empereur, après avoir vu tant de têtes de ses adversaires et des soldats de Soliman, par la force injuste desquels il avait perdu la ville de Nicée par ruse, fut profondément enthousiasmé par ce triomphe des fidèles et fit en sorte qu'ils reçoivent une généreuse récompense pour leurs efforts guerriers. Il envoya donc une importante somme d'argent, des huîtres de toutes sortes et tout ce qui était nécessaire pour récompenser chaque homme puissant, en voitures de mules et de chevaux. Il distribua également d'innombrables provisions, et la plus généreuse possibilité de vendre et d'acheter leur fut accordée partout dans son royaume. Marins et marchands, par ordre impérial, s'efforcèrent de traverser la mer sur des navires chargés de provisions de blé, de viande, de vin, d'huile et d'orge, jusqu'à ce qu'ils jettent l'ancre au port de Civitot, où les troupes des fidèles trouvèrent tout à vendre pour rafraîchir leurs corps, jusque-là accablés par le jeûne. Savourant et se réjouissant de cette abondance de nourriture, ils conspirent et affirment qu'ils ne reculeront pas tant que la ville conquise ne sera pas rendue à l'empereur. Car ils avaient juré par serment de ne rien conserver du royaume de l'empereur, ni camp ni ville, sauf par sa volonté ou par un don. Ayant découvert et enquêté sur ce fait, et ayant assisté à la victoire des chrétiens et au massacre sanglant des Turcs, ce captif dont nous avons parlé, méfiant de la vie et pensant échapper au joug du christianisme, saisit un jour une occasion exceptionnelle et la négligence de la garde. D'un léger bond, il franchit les remparts de la ville ; il avertit et implore les Turcs, présents sur les remparts, alors libérés des loisirs de la guerre, de lui venir en aide d'une voix incessante. Sans tarder, ils laissèrent tomber une corde des murs entre les mains du fugitif fourbe. Celui-ci se retrouva bientôt pendu et s'y cramponnant, et le hissa à l'intérieur des murs, au grand dam des cris et du fracas intérieur et extérieur. Cependant, aucun chrétien n'osa poursuivre ni retenir le fuyard, à cause des flèches des Turcs qui attaquaient d'en haut.

CHAPITRE XXIX. – Des capitaines tombés lors du même siège.

Alors que, par la ferme résolution du siège et de la destruction de la ville, sept semaines s'écoulaient autour des remparts, et que les princes, certains préparant des lance-pierres et de l'artillerie pour saper les murs et les tours, d'autres des béliers de fer, cherchaient divers moyens et multipliaient les assauts, Baudouin le Calder, attaquant sans cesse les murs et se lançant en avant dans une tentative aussi téméraire qu'audacieuse, expira la nuque brisée sous le coup de la pierre lancée en avant. Baudouin de Gand, s'épuisant à l'assaut de la ville et cherchant négligemment à atteindre les remparts, fut transpercé à la tête par une flèche et expira. Plus tard, tandis que l'armée attaquait à nouveau sur les conseils et décrets des princes, le comte de Foreis et un autre Flandrien, nommé Walo, trop fervents et véhéments lors de la même attaque et véhéments à la guerre, périrent, percés de flèches, harcelés par l'ennemi. Wido de Porsessa, illustre chevalier, tomba également malade. Tout le peuple catholique les pleura, car ils étaient considérés comme de puissants conseillers et auteurs d'affaires capitales. Car les évêques et les abbés enterraient ces nobles hommes avec honneur et religion, distribuant de nombreuses aumônes aux pauvres et aux mendiants pour le salut de leurs âmes.

CHAPITRE XXX. – Et d'autres qui y périrent.

Un jour, tandis que les pieux et les machines de nombreux princes étaient déployés pour la construction des remparts de Nicée, certains travaillant non en vain, d'autres en vain, Henri d'Ascha et le comte Hartman, l'un des anciens d'Alémanie, construisirent à leurs frais un renard avec des poutres de chêne, autour duquel ils érigèrent des murs solides, afin qu'il puisse résister aux coups les plus violents des armes turques et à toutes sortes de flèches. Ainsi, y restant, ils purent attaquer la ville en toute sécurité et sans dommage. Tandis que cet instrument de renard était finalement mis à rude épreuve par le travail et les liens, les soldats des princes susmentionnés, revêtus d'armures, furent placés sous la même protection de vingt renards. Mais malgré une crue abondante et l'effort des hommes déployés près des murs, le rempart ne s'affaissa pas uniformément, n'étant pas modéré par une poussée directe ou une conduite égale. Ainsi, les poutres, les poteaux et toutes les attaches furent brisés, submergeant en un instant les hommes qui s'y cachaient. Hartman et Henry, profondément attristés par le sort de leurs proches, les enterrèrent honorablement, mais ils ne purent s'empêcher de se réjouir qu'eux et leurs proches n'aient pas péri dans cet étouffement momentané.

CHAPITRE XXXI. – De l'assaut des murs et surtout d'une tour.

Un autre jour après cela, tandis que les attaques les plus fréquentes étaient vaines, le comte Raymond attaqua une tour fortement endommagée par deux canons de pierre, communément appelés Mangenae. Mais pas une seule pierre de cet ouvrage ancien, et le ciment, à peine soluble, ne put être réduit ou désintégré par un jet aussi puissant, jusqu'à ce qu'on ajoute enfin des brise-pierres, qui firent se fissurer par endroits les murs, et dont les jets les plus fréquents firent tomber certaines pierres et le ciment. Voyant cela, l'armée du Dieu vivant, ayant uni ses forces et construit une coque d'osier surmontant le rempart, attaqua les murs avec audace. Elle tenta de percer la tour qui dominait les remparts à coups de crochets et de pelles. Les Turcs avaient rempli l'intérieur d'un amas de pierres, afin de la renforcer par la densité des pierres. Si le mur extérieur était détruit par les Gaulois, l'amas infini de pierres constituerait un obstacle à la pénétration. Mais le peuple du Dieu vivant, de plus en plus irrité et ému par le massacre de son propre peuple, traversa la tour à coups de fer, jusqu'à créer une ouverture au-delà de la tour avec une telle force qu'il semblait vouloir pénétrer les brèches du mur creusé. Deux hommes allaient creuser et réduire l'amas de pierres une à une, ouvrant ainsi la voie à l'ennemi. Mais même ainsi, ils ne purent progresser.

CHAPITRE XXXII. – Le peuple du Seigneur encercla le lac susmentionné par un siège naval.

Une nuit, après cette lutte et de nombreuses tentatives de massacre, les habitants des environs de la ville étant harcelés et parfois repoussés au camp, on découvrit que les Turcs quittaient fréquemment la ville en bateau, amenant secrètement leurs auxiliaires, leurs armes et tout le nécessaire. Des marchands de tous horizons s'y réunissaient, et trouvaient tout ce qu'ils pouvaient vendre sur le lac. De là, les princes élaborèrent de nombreux plans pour leur interdire l'accès au lac et empêcher les prisonniers d'y accéder au-delà du bateau, prétextant qu'ils ne pourraient mener à bien leurs assauts ou leurs travaux autrement. Finalement, après de nombreuses discussions, un tel plan fut trouvé, car sans la garde navale d'un lac aussi vaste, l'ennemi ne pourrait être retenu et la ville ne pourrait être vidée de ses vivres. De là, grands et petits, réunis, il fut décidé d'un commun accord d'envoyer au port de Civitates d'innombrables forces de cavalerie et d'infanterie du peuple. Ces forces seraient en mesure de transporter les navires obtenus du seigneur empereur et offerts par son don, depuis la mer par voie sèche, au moyen de véhicules habilement équipés de cordes de bois et de harnais de bœufs placés sur les épaules et le cou des hommes et des chevaux, jusqu'au lac de Nicée. Ce qui fut fait, et, après avoir traîné les sept milles de la nuit en silence, ces navires d'un poids et d'une taille prodigieux, pouvant contenir une centaine d'hommes, au lever du soleil, jetèrent l'ancre à l'endroit susmentionné, les replaçant sur le rivage et dans les flots. Sans délai, les chefs de l'armée, se levant de tous côtés, se rendirent au lac pour voir et s'informer de l'état des navires, se réjouissant que les leurs soient sains et saufs et qu'ils soient reçus sans dommage.

CHAPITRE XXXIII. – Les résistants profanes épuisent considérablement les chrétiens. Le duc lui-même transperça d'une flèche le plus belliqueux des Turcs.

Les navires, reçus sains et saufs, furent chargés de faire obstacle aux Turcs, après leur interdiction de partir, et de ne souffrir aucun mal. Un navire, cependant, transportait les archers de l'empereur, venus de Turcopolis, habitués à remporter une victoire éclatante dans les combats navals. Mais les Turcs et tous les gardes de la garnison, entendant le tumulte du peuple autour du lac et les réunions des princes si tôt le matin, se précipitèrent vers les remparts, en direction du fleuve, fort étonnés de l'arrivée de navires qu'ils auraient sans doute considérés comme les leurs, si sur l'autre rive, près des remparts, ceux-ci ne semblaient pas enchaînés de fer et de barres. Ainsi, après avoir occupé préventivement le lac naval et laissé dans la rivière un corps de soldats armés de lances, d'arcs et de flèches, le comte Raymond et ses partisans, ainsi qu'un grand nombre d'hommes de l'armée renouvelée, s'approchèrent de la tour susmentionnée ; ils multiplièrent les assauts et jetèrent des pierres, harcelèrent et attaquèrent les Turcs sans ménagement, enfonçant les murs à coups de bélier, tandis que les hommes poussaient de grands cris. Les Turcs, voyant les murs constamment secoués par le bélier et la tour percée à coups de pelle, versèrent de la graisse, de l'huile et de la poix mélangées à de l'étoupe et à des torches très chaudes, qui firent office de bélier et de grilles d'osier ;

certains tuèrent de nombreux hommes à coups de flèches et d'arc à cornes, d'autres les écrasèrent à coups de rochers, s'écrasant contre les murs et la tour. Dans cette défense et ce combat contre les Turcs, un soldat, à l'esprit et au cœur les plus féroces, ne ménagea pas ses efforts avec son arc et ses flèches. (Quoi d'étonnant à dire !) blessé, craignant pour sa vie, il jeta son bouclier au loin, opposa ouvertement sa poitrine aux armes de tous, et, des deux mains, tordit les rochers au milieu de la foule. Bien que cet homme, comme le disent les personnes présentes, fût blessé à la poitrine par vingt flèches encore plantées, il ne retint pas ses mains de lancer des pierres et de frapper les Gaulois, infligeant au peuple des dommages plus grands et plus cruels. Mais le duc Godefroy, voyant cet homme féroce et cruel enragé, et ne manquant pas son coup de flèches, mais constatant que nombre de ses fidèles hommes périssaient sous ses coups, saisit son arc et le tua. Debout derrière les boucliers de deux de ses camarades, il frappa le même Turc en plein cœur, empêchant ainsi le mort de subir un nouveau massacre horrible. Finalement, lorsque le peuple chrétien fut fatigué, le soleil couché et un tel assaut calmé, les Turcs, affligés par l'ouverture dans la tour, déposèrent de nouveau des tas de pierres à l'intérieur dans le silence de la nuit, de peur de trouver une entrée facile le lendemain.

CHAPITRE XXXIV. – D'un guerrier chrétien tué, pendu à un mur pour se moquer des fidèles.

Mais au matin, au lever du soleil, le peuple de Dieu s'anima et s'arma pour renouveler l'assaut et élargir l'entrée de la tour. Mais, voyant et reconnaissant à nouveau le tas de pierres en face, dans la nouvelle ouverture, se souvenant du danger et de l'anxiété endurés la veille, ils commencèrent à s'adoucir et à s'exhorter mutuellement à aller de l'avant. Finalement, un illustre soldat, sautant des tentes du susdit Robert, comte des Normands, coiffé d'un casque, d'une cuirasse et d'un bouclier, franchit sans crainte le rempart, attaqua les murs, se hâta vers la tour et s'efforça de dégager les tas de pierres de l'ouverture et de vider l'entrée, qui en était encombrée. Mais il oublia ce qu'il avait commencé sous la grêle de pierres et le flot incessant de flèches. Mais le même soldat, se voyant privé de tout secours et incapable d'avancer sous le poids des énormes pierres, se lia au mur pour éviter les flèches des Turcs, qui le fatiguaient sans cesse. Mais même ainsi, il ne put échapper à leurs mains. Finalement, sous des milliers de pierres, son bouclier arraché de son cou et de sa tête, le cou brisé, il fut écrasé près des murs et mourut dans sa cuirasse et son casque, à la vue de tous les fidèles, qui ne lui apportèrent aucun secours. Aussi, les Turcs, voyant l'homme déjà mort, sans mouvement, lancèrent-ils du haut de la tour infâme une chaîne aux griffes de fer acérées et voraces, fabriquées par l'habileté et le travail d'un forgeron, semblables à des crochets, fixées à l'anneau de la cuirasse du soldat mort. Ils le saisirent, le retinrent et soulevèrent le corps sans vie à l'intérieur des murs. Après avoir saisi le corps du soldat, bien que mort, ils le suspendirent aux murs avec un nœud coulant, afin d'offenser davantage les chrétiens par cette inhumanité. Aussi tous furent-ils choqués et attristés que leur frère soit mort suite à un meurtre aussi cruel et à des traitements aussi ignobles. Après cette longue illusion, ils le jetèrent nu du haut des murs, le reçurent avec honneur et l'ensevelirent avec les autres fidèles susmentionnés qui avaient été tués là, avec distribution d'aumônes et les félicitations des prêtres.

CHAPITRE XXXV. – Comment un Lombard inventa une nouvelle sorte de machine.

Avec cette ruine de braves hommes, et les pertes fréquentes subies par les chrétiens dans l'assaut quotidien de la ville, les chefs Godefroy et Bohémond et tous les princes étaient troublés, et parce qu'ils ne pouvaient infliger aucun dommage aux murs par aucun effort de machines et d'arbalètes ou par la force de leurs forces, mais que tout leur travail et leur valeur étaient gaspillés, un certain Lombard de naissance, un maître et inventeur de grands arts et d'ouvrages, voyant les misères et les massacres des chrétiens, s'offrit volontairement aux princes susmentionnés, dont il soulagea les esprits avec la consolation et la promesse suivantes, en disant : « Je vois que tout le travail de nos machines est vain, votre peuple est réduit par des morts fréquentes autour des murs, et les vies de ceux qui restent sont encore soumises à de grands dangers. Car les Turcs, enfermés, avec confiance et sécurité, ripostent depuis les tours et les remparts, et accablent les imprudents et les nus de flèches et de pierres ; car le mur, fondé par la ruse des anciens, ne peut être brisé par le fer ou »

C'est pourquoi, ayant vu toute votre vertu ainsi frustrée, j'ai résolu de m'adresser à Votre Majesté, afin que, si elle acquiesce à mes conseils et que j'obtienne de vous une récompense pour mon travail, avec l'aide de Dieu, je force cette tour, qui semble solide et insurmontable, à s'écrouler sans dommage ni danger pour vos compagnons d'armes, par laquelle l'accès sera ouvert à vos ennemis et à vos adversaires. Seules les nécessités de mon art seront administrées aux frais et à l'aide de tous. » Ayant entendu cette promesse de l'homme, ils convinrent de bon cœur de lui donner quinze livres d'argent de Cartan, en récompense de son travail, et de lui administrer sans relâche tout le nécessaire pour le travail qu'il exigeait, se réjouissant et confiants dans l'espoir de l'art promis. Et ainsi le maître de l'art, ayant conclu ledit accord, adapta ses talents, relia les murs en pente et cousit les grilles en treillis avec un instrument merveilleux ; sous la protection duquel lui et ceux qui suaient avec lui auraient la tête protégée des flèches des Turcs, résistant d'en haut.

CHAPITRE XXXVI. – De la chute de la tour la plus monstrueuse et de la capture de la maîtresse de la ville.

Lorsque l'instrument de leur protection fut réduit à néant, les chrétiens, revêtus de cuirasses et de boucliers, se rassemblèrent autour de la machine. Ils la poussèrent par-dessus le rempart de leurs propres forces et, contre la volonté et l'opposition de tous les Turcs d'en haut, ils érigèrent un rempart près des murs. Le maître de l'art y resta en sécurité avec le reste de ses ouvriers, les troupes fidèles étant revenues sans grand dommage. Mais les Turcs, voyant que l'instrument de ce génie pouvait l'emporter au détriment de la ville, jetèrent des torches enflammées de poix et de graisse sur la machine et firent rouler les amas de pierres des murs, si par quelque artifice on pouvait détruire l'artifice appliqué au mur, les y enfermer et les terrifier. Mais ils tentèrent tout en vain, car les murs inclinés n'ont retenu ni le feu ni la pierre. Mais le maître de l'art, caché avec assurance dans la machine avec ses compagnons, ne cessa de creuser la terre sous les fondations de la tour avec des bêches et un fer très tranchant, jusqu'à ce qu'il ait disposé des poutres, des poteaux et d'autres énormes supports de bois dans l'excavation même sous les fondations, sur lesquels les murs, une fois la terre enlevée, reposeraient, de peur de s'effondrer soudainement sur ceux qui creusaient encore. Maintenant que l'excavation avait été creusée sur une très grande étendue en largeur et en longueur, sur l'avertissement du maître de l'art, tous les hommes de l'armée, petits et grands, apportèrent des branches, du chaume, des tuiles, des roseaux secs, de l'étaupe et toutes sortes de combustibles, et les entassèrent entre les poteaux, les poutres et les arbres magnifiques, occupant l'excavation de tous côtés avec ce bois. Après cela, le feu, allumé par le maître de l'art, fut attisé avec un grand éventail, jusqu'à ce que la flamme rugissante et insurmontable devienne de plus en plus puissante, réduisant en cendres les poteaux, les poutres et tout le bois qui s'y trouvait. Ces choses ayant été réduites en cendres et les fondations s'étant effondrées, la plus ancienne tour, bâtie en terre et en bois, s'écroula en un instant, au milieu de la nuit, avec un tel bruit qu'on aurait dit un coup de tonnerre, réveillant tout le monde. Ainsi, bien que la tour s'écroulât sous un poids aussi insupportable, elle ne s'effondra pas par une chute soudaine de ciment ou de pierres, mais se brisa en plusieurs morceaux, comme si les murs du château lui-même, par endroits, étaient endommagés par des fissures, rendant l'accès, bien que difficile, ouvert. C'est ainsi que, dans cette ruine et cette destruction de la tour, la très noble épouse de Soliman, terrifiée, ne comptant plus sur la protection de la ville, fut jetée par ses amis dans le lac, dans le silence de la nuit, afin d'échapper aux chrétiens en bateau. Mais lorsqu'elle s'aperçut de son départ, elle fut capturée par les soldats qui gardaient le lac avec les rameurs de paons nouvellement amenés, et placée sous la garde des princes avec ses deux tendres fils.

CHAPITRE XXXVII. – La reddition de la ville de Nicée et la capture d'une religieuse.

Terrifiés par l'effondrement de la tour, stupéfaits par la captivité de sa matrone, désespérant désormais de la navigabilité du lac, désolés à l'intérieur par la lourde perte de leurs morts, épuisés par le long siège et voyant qu'ils ne pouvaient s'échapper, après s'être concertés sur la vie et la sécurité de leurs membres, les supplient d'être épargnés par l'armée chrétienne, promettant de rendre les clés de la ville à l'empereur de Constantinople, sous les conditions duquel la ville était originellement tenue pour esclave de droit héréditaire, jusqu'à ce que Soliman l'envahisse par une

force injuste, qui lui avait été soumise. Mais Tatinus, familier de l'empereur, se conforma aux conseils des anciens de l'armée et, à leurs prières, ayant reçu la foi des deux camps et étant revenu, il intercédait en leur faveur auprès des nobles chrétiens, à condition qu'ils quittent la ville sains et saufs et se rendent à l'empereur, ainsi que la très noble épouse de Soliman, récemment capturée et détenue par les princes francs avec ses deux jeunes fils. Ainsi, l'attaque ayant été calmée des deux côtés, tandis que divers plans étaient élaborés pour la reddition de la ville et que plusieurs prisonniers chrétiens étaient ramenés, une religieuse du couvent Sainte-Marie, dans les greniers de l'église de Trèves, fut ramenée avec les autres et remise aux mains de l'armée chrétienne. Celle-ci avoua avoir été capturée et enlevée à l'armée battue de Pierre, et se plaignit d'avoir eu peu de répit face aux ignobles et abominables actions d'un certain Turc et des autres. Mais tandis qu'il poussait des gémissements pitoyables devant l'auditoire des chrétiens, à cause de ces injures, parmi les nobles et les soldats du Christ, il reconnut Henri du château d'Ascha. Il la pressa de venir à lui, d'une voix humble et larmoyante, de l'aider à se racheter. Il le comprit aussitôt, fut touché par son malheur et, avec tous les efforts et la compassion qu'il put, obtint du duc Godefroy qu'il reçoive du vénérable évêque Lord Reymer un conseil de pénitence pour ce genre d'inceste. Finalement, ce conseil étant accepté par le clergé, elle fut pardonnée de ses relations illicites avec le Turc, et sa pénitence fut allégée, car elle avait subi cette oppression infâme, de force et contre son gré, de la part d'hommes impies et pervers. Après cela, après une courte nuit seulement, par l'intermédiaire du même Turc qui l'avait violée et séparée des autres, elle fut invitée à retourner dans les chambres illicites et incestueuses, avec beaucoup de persuasion et de douces promesses. Car ce même Turc, enflammé par son inestimable beauté, supporta difficilement son absence, à qui il avait promis de telles récompenses, qui l'avaient tellement impressionnée qu'elle retournerait auprès de son mari pervers. Ce même Turc lui promit de se convertir bientôt au christianisme, s'il parvenait à échapper à la captivité et aux liens de l'empereur. Finalement, la pauvre femme, si elle avait péché par la force auparavant, trompa maintenant par la flatterie et un vain espoir, retourna auprès de son mari impie et de son mariage adultère, ignorant toute l'armée de ce que la ruse et la lascivité lui avaient enlevé. Après cela, les reporters apprirent qu'elle était retournée auprès du même Turc, en exil, uniquement à cause de son intolérance à la luxure. Maintenant que la tempête de la guerre s'était ainsi apaisée, et que les captifs chrétiens avaient été ramenés de la ville, et que les Turcs avaient été reçus et envoyés pour se rendre à l'empereur, l'armée du Dieu vivant passa ce jour-là dans le camp dans une grande joie et une grande exultation, car tout se passait encore selon leur espérance.

CHAPITRE XXXVIII. – Comment le peuple de Dieu fut divisé en deux parties par le conseil des princes.

Le lendemain, à l'aube, après avoir pris les provisions nécessaires, tout le peuple se mit en route, traversant le centre de la Roumanie, en sécurité et sans crainte d'adversité. Mais pendant deux jours, marchant en colonne commune à travers les chaînes de montagnes et les gorges étroites des routes, ils décidèrent de diviser une armée si nombreuse que le peuple pourrait vivre plus librement et plus confortablement dans le camp, et ainsi, divisé, disposer de plus de nourriture et de fourrage pour ses chevaux. Ils se rencontrèrent entre les sommets de deux montagnes, où, après avoir traversé une rivière par un pont, Bohémond et ses troupes furent complètement séparés du duc Godefroy. Des chefs illustres le suivirent, Robert, comte des Normands, et Étienne, prince de Blois, se tenant toujours à droite et contrôlant la route afin de ne pas s'éloigner de plus d'un mille de leurs frères. Le duc et ses compagnons, ainsi que l'évêque de Podens et le comte Raymond, penchaient toujours vers la droite. Ce partage effectué, Bohémond et toute son armée descendirent vers la neuvième heure dans la vallée de Dogorgan, appelée aujourd'hui Ozelli, pour y loger ses alliés dispersés sur l'herbe alentour, afin qu'ils puissent dresser leur camp avec vivres et autres provisions de première nécessité dans des endroits appropriés, près des ruisseaux et des prairies.

CHAPITRE XXXIX. – Du massacre monstrueux de chrétiens par la trahison du prince de Nicée.

À peine Bohémond et les autres braves hommes eurent-ils mis pied à terre que voici que Soliman,

qui, depuis sa fuite de Nicée, avait rassemblé secours et forces à Antioche, Tarse, Alappia et dans les autres villes de Roumanie, dispersées par les Turcs, les attaqua violemment et avec une nombreuse multitude. Il n'y eut ni retard ni répit pour massacrer et vaincre l'armée, et pour courir à travers le camp, certains étant transpercés de flèches, d'autres décapités par l'épée, d'autres faits prisonniers par un ennemi si cruel. De grands cris et un tremblement s'éleva de toutes parts parmi le peuple : femmes, mariées et célibataires, hommes et enfants furent décapités. Mais Robert de Paris, voulant secourir les malheureux, fut transpercé d'une flèche volante et tué. Bohémond, stupéfait par ce terrible massacre, et les autres, les premiers, réparèrent leurs chevaux, se hâtèrent de revêtir leurs cuirasses et leurs armes, se rassemblèrent et, se défendant en grande partie par surprise, ils engagèrent de longs combats contre l'ennemi. Guillaume, jeune homme très audacieux et excellent tireur d'élite, frère de Tankrad, résista longtemps les armes à la main et transperça souvent les Turcs de sa lance, mais fut atteint d'une flèche et tomba sous les yeux de Bohémond lui-même. Tankrad, se défendant vaillamment avec son épée, s'en sortit vivant de justesse, mais il laissa là, auprès de son frère, le signe de sa beauté, qu'il portait sur sa lance. Les Turcs, menés par leur prince Soliman, de plus en plus forts, firent irruption dans le camp, frappant et tuant de flèches et d'arcs cornus les fantassins, les étrangers, les jeunes filles, les femmes, les enfants et les vieillards, n'épargnant aucun homme d'âge mûr. Stupéfaites par cette mort atroce et cruelle, les jeunes filles et les plus nobles s'empressèrent de se parer de vêtements, s'offrant aux Turcs, afin qu'au moins, enflammées et apaisées par l'amour des bonnes mœurs, elles apprennent à plaindre les captives.

CHAPITRE XL. – Du message des fidèles du Christ au duc.

Lorsque les fidèles furent ainsi affectés, et que Bohémond ne put plus résister, car ils s'étaient précipités sur lui et avaient dépouillé leurs armes, et qu'environ quatre mille hommes de l'armée chrétienne étaient déjà tombés aux mains de l'ennemi, le messager s'élança sans délai à cheval par-dessus les montagnes escarpées, jusqu'à ce qu'il arrive au camp du duc, triste et épuisé. Lorsque le duc Godefroy, s'étant éloigné de l'entrée de la tente pour considérer ses compagnons, le vit de loin se hâter d'un pas rapide et l'air triste, il lui demanda de lui faire rapport et de s'expliquer, ainsi qu'aux autres chefs, la raison de sa hâte. Il rapporta de là des nouvelles amères et graves : « Nos princes, ainsi que Bohémond lui-même, endurent les plus pénibles travaux de la guerre, et le peuple qui les suit a déjà subi la peine capitale, qui frappe également nos seigneurs princes, à moins que vous ne leur portiez secours en toute hâte. » Les Turcs ont effectivement fait irruption dans notre camp et, descendant par la vallée appelée Ozellis ou Terrible, jusqu'à la vallée de Degorgan, ils ne cessent de massacrer les étrangers. Ils ont déjà tué Robert de Paris en lui coupant la tête, et ils ont battu l'excellent jeune Guillaume, fils de la sœur de Bohémond, digne de lamentations. C'est pourquoi toute la société vous invite à lui prêter secours ; qu'aucun délai ne vous arrête ni ne vous retarde. »

CHAPITRE XLI. – Où le duc et ceux qui l'accompagnaient viennent au secours de ceux qui périssaient.

Entendant cette misère et l'audace des Turcs, le duc ordonna à toutes les armées de sonner du cor, d'avertir tous les alliés, de prendre les armes, de lever leurs étendards et de venir à leur secours sans délai ni repos. Comme invités à un festin de délices, ils s'empressèrent de prendre les armes, de revêtir leurs cuirasses, de ceindront leurs épées, de brider leurs chevaux, de les seller, de prendre leurs boucliers, et avec soixante mille cavaliers, ils quittèrent le camp, le reste étant à pied. Le jour s'était déjà levé, le soleil brillait de ses rayons : sa splendeur resplendissait sur leurs boucliers d'or et leurs vêtements de fer ; les étendards et les bannières, scintillants de pierres précieuses et de perles, dressés et percés de lances, brillaient. Les chevaux rapides étaient poussés par leurs talons, personne n'attendait un compagnon ou un frère, mais chacun, aussi vite qu'il le pouvait, se mit en route pour aider et venger les chrétiens. Finalement, les Turcs, se rendant compte soudain qu'ils étaient animés d'une telle hâte et d'une telle urgence de venir en aide à leurs alliés, armés et vêtus de fer, et portant les étendards de Lucifer, prirent la fuite et, secoués par la peur, se détournèrent de l'horrible massacre, certains s'échappant par des détours, d'autres par des sentiers balisés. Mais Soliman, s'étant échappé avec des forces plus nombreuses et des coins plus serrés, et s'étant arrêté au sommet

de la montagne, s'organisa pour y rencontrer les chrétiens qui les poursuivaient et leur résister face à face.

CHAPITRE XLII. – Où sont mentionnés les noms du duc et de quelques autres nobles, qui ont alors agi avec bravoure pour Dieu.

Mais le duc Godefroy, parti seul avec cinquante compagnons à la vitesse de son cheval, rassembla bientôt ses forces et, sans hésiter, gravit les hauteurs abruptes de son esprit pour attaquer et engager le combat avec ses armes contre les Turcs, qu'il voyait rassemblés et immobiles pour résister au sommet de la montagne. Ayant alors reçu et rejoint ses hommes de tous côtés, il se précipite sur l'ennemi immobile, pointe ses lances sur eux et exhorte ses camarades d'une voix virile à les approcher avec assurance. Mais les Turcs, avec leur chef Soliman, voyant que la fermeté du duc Godefroy et de ses hommes ne faiblit en rien dans leur courage pour la guerre actuelle, se préparent à fuir du sommet de la montagne, les rênes de leurs chevaux lâchées. Le duc les poursuit sur six milles, en frappa d'autres du tranchant de son épée, fit quelques prisonniers avec ses hommes, s'empara d'une bonne partie de leur butin et enleva à l'ennemi filles et jeunes hommes, ainsi que tout ce qu'ils espéraient emporter. Gérard de Keres, monté sur un cheval louable, poursuivant l'ennemi, voyant le Turc toujours au sommet de la montagne et le regardant avec une force excessivement audacieuse, couvert de son bouclier, il chargea courageusement avec une lance. Une flèche tirée par lui, arrachant le bouclier, le transperça au foie et au poumon, et il emporta son cheval mourant et tombant. Baudouin, comte des Hameaux, homme et généreux aumônier, avec Robert de Flandre, repoussa les Turcs en fuite ; il exhorta ses alliés, se précipitant de tous côtés, à frapper et à massacrer, sans jamais paraître ralentir ni freiner leur poursuite. Baudouin de Burg, Thomas de Feria, Reinold de Belvacio, Walo de Calmont, Gothard fils de Godefroy, Gastus de Berdeiz, Rodolphe aussi, tous, d'un commun accord, suaient à la guerre, poursuivant et divisant les colonnes turques avec une prouesse militaire. Le halètement lourd des chevaux martelait, la fumée qui s'en dégageait s'épaississait en un nuage au milieu des lignes. Mais les Turcs, reprenant parfois des forces, s'appuyant sur la vertu de leur multitude, résistaient vaillamment sous la grêle de flèches qui volaient et tombaient. Mais lorsque cette grêle fut rapidement passée, les troupes fidèles, armes au poing, affaiblirent et massacrèrent leurs groupes, forçant finalement les vaincus à fuir par les détours des routes et les pentes abruptes des montagnes dont ils avaient marqué les sentiers.

CHAPITRE XLIII. – Après la victoire, ce qui fut convenu parmi les fidèles du Seigneur, et comment l'ordre sacré prit soin des corps des prostrés.

Les vainqueurs chrétiens emportèrent donc tout ce que les Turcs avaient payé pour leur expédition : du blé, une quantité considérable de vin, des buffles, des bœufs et des béliers, des chameaux, des ânes, des chevaux et des mulets, ainsi que de l'or précieux et de l'argent infini, des papillons d'une beauté et d'un travail remarquables. Après cette victoire, tous, à l'unanimité, Bohémond et les autres princes susmentionnés, chefs et piliers de l'armée, retrouvèrent la concorde et le conseil. Dès ce jour, après avoir mélangé leurs provisions et tout le nécessaire, ils décrétèrent la mise en commun de tout. Ce qui fut fait. Au cours de ce conflit et de la fuite des Turcs, quelques soldats chrétiens furent blessés par des flèches et périrent ; mais on rapporte que trois mille Turcs tombèrent. Après cette bataille si cruelle, les soldats chrétiens se reposèrent trois jours près d'une rivière et de ses roseaux, soignant leurs corps, trop épuisés par l'abondance de nourriture laissée par les Turcs tués. Mais les évêques, les prêtres et les moines présents déposèrent les corps des victimes sur la terre, remettant leurs âmes fidèles entre les mains de Jésus-Christ par des prières et des psaumes. Soliman, une fois de plus vaincu, avait échappé de justesse aux Alpes roumaines et était descendu, sans espoir au-delà de la ville de Nicée, de sa femme et de ses enfants, et pleurant profondément son propre peuple, qu'il avait perdu quelques jours auparavant dans la plaine de Nicée, exterminé par les Gaulois, et maintenant celui qu'il avait laissé capturé et exterminé dans la vallée de Gorgone.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Après le départ de Pierre l'Ermite, après la mort de Gautier *Sans-Avoir*, brave chevalier, et la destruction de son armée, après le cruel massacre survenu un peu plus tard dans l'expédition du prêtre Gottschalk et la mort même de ce chef, après les malheurs du comte d'Allemagne Emicon et des autres hommes forts et princes de la terre de France, tels que Dreux de Nesle et Clairambault de Vandeuil, dont l'armée fut si cruellement détruite dans le royaume de Hongrie, devant les portes de Mersebourg, Godefroi, duc de Lorraine, homme très noble, et son frère utérin Baudouin, Garnier de Gray, parent du même duc, ainsi que Baudouin du Bourg, Renaud, comte de Toul, et Pierre son frère, Dudon de Conti, Henri de Hache et son frère Godefroi, très vaillants chevaliers et princes très illustres étant partis cette même année et au milieu du mois d'août pour se rendre directement à Jérusalem, arrivèrent sur le territoire d'Autriche, auprès de la ville de Tollenbourg, où le fleuve de la Leytha marque la lin du royaume de la Gaule, et ils y demeurèrent pendant trois semaines du mois de septembre pour chercher à connaître les motifs des événements qui avaient amené, peu de temps auparavant, la destruction de l'armée des pèlerins ; car les princes et les chefs de cette armée avaient entièrement renoncé à suivre leur projet et de se rendre à Jérusalem, et déjà même, dans leur désespoir, étaient venus à la rencontre des nouveaux arrivants.

CHAPITRE II.

Après avoir recueilli toutes sortes de mauvais bruits, après avoir examiné à diverses reprises quelle serait la manière la plus sûre et la plus sage de rechercher les motifs des cruautés des Hongrois envers leurs frères Chrétiens, tous jugèrent convenable de ne prendre que Godefroi de Hache, parmi les plus renommés capitaines de leur expédition, pour le charger de recueillir des informations sur ce détestable homicide, parce que celui-ci était connu du roi Coloman, ayant été longtemps avant cette entreprise envoyé en députation par le duc Godefroi auprès du même roi des Hongrois. On lui donna cependant pour compagnons douze hommes choisis dans la maison même du duc, savoir, Baudry, Stabellon et d'autres dont les noms ne sont pas connus, et ils furent chargés d'exposer dans les termes suivants l'objet de la mission que leur donnaient ces princes illustres :

Au roi des Hongrois Coloman, Godefroi, duc de Lorraine, et les autres premiers seigneurs de la Gaule, salut et tout bien en Christ !

Nos seigneurs et nos princes s'étonnent qu'étant attaché à la foi chrétienne vous ayez fait subir un si, cruel martyre à l'armée du Dieu vivant, que vous lui ayez défendu de passer sur votre territoire et dans votre royaume, et que vous l'ayez chargée de tant de calomnies. C'est pourquoi, frappés maintenant de crainte et d'incertitude, ils ont résolu de s'arrêter à Tollenbourg jusqu'à ce qu'ils apprennent de la bouche du roi pourquoi un si grand crime a été commis par des Chrétiens se faisant persécuteurs d'autres Chrétiens.

CHAPITRE III.

Le roi répondit, en présence de toute l'assemblée des siens : Nous ne sommes point les persécuteurs des Chrétiens ; mais tout ce que nous avons montré de cruauté, tout ce que nous avons fait pour la ruine de ces gens, nous y avons (été poussés par la plus dure nécessité. Nous avons donné toutes sortes de choses à votre première armée, celle qu'avait rassemblée Pierre l'Ermite ; nous lui avons accordé la faculté d'acheter en toute équité de poids et de mesure, et de traverser paisiblement le territoire de la Hongrie ; mais les gens de cette armée nous ont rendu le mal pour le bien : non seulement ils ont emporté de notre pays de l'or et de

l'argent, et emmené avec eux des chevaux, des mulets et des bestiaux, mais encore ils ont renversé les villes et les châteaux, ils ont mis à mort quatre mille hommes des nôtres ; ils leur ont enlevé leurs effets et leurs vêtements. Après les innombrables offenses que nous ont faites si injustement les compagnons de Pierre, l'armée de Gottschalk, qui les a suivis de près, a assiégé notre château de Mersebourg, le boulevard de notre royaume, voulant, dans son orgueil impuissant, arriver jusqu'à nous pour nous punir et nous exterminer ; elle vient d'être détruite naguère et vous l'avez rencontrée fuyant en déroute, mais ce n'est qu'avec peine et par le secours de Dieu que nous avons réussi à nous défendre. Après cette réponse, le roi ordonna de traiter honorablement les députés du duc, de les loger dans son palais, qui était au pays appelé Pannonie, et, pendant huit jours consécutifs, on leur fournit en abondance, de la table même du roi, toutes les choses nécessaires. Après ces huit jours, le roi ayant pris l'avis de ses principaux seigneurs au sujet du message du duc, renvoya les députés avec des députés de sa maison, afin qu'ils portassent la réponse suivante au duc et aux premiers chefs de l'armée :

Le roi Coloman au duc Godefroi et à tous les Chrétiens, salut et amour sans dissimulation !

Nous avons appris que tu es un homme puissant et prince sur ton territoire, et que tu as été trouvé constamment fidèle par tous ceux qui t'ont connu. Aussi t'ayant toujours aimé pour ta bonne réputation, j'ai désiré maintenant de te voir et de te connaître. J'ai donc décidé que tu aies à te rendre auprès de nous au château de Ciperon, sans redouter aucun danger, et nous arrêtant sur les deux rives du marais, nous aurons ensemble des conférences sur toutes les choses que tu nous demandes et au sujet desquelles tu nous crois coupable.

CHAPITRE IV.

Après avoir reçu ce message du roi, le duc, quittant l'assemblée générale, prit avec lui trois cents chevaliers seulement, d'après l'avis des plus grands seigneurs, et partit pour se rendre auprès du roi au lieu indiqué. Des deux côtés les escortes furent laissées en arrière ; le duc ne prit avec lui que Garnier de Gray, homme très noble et son proche parent, Renaud de Toul et Pierre son frère ; il monta sur le pont élevé au-dessus du marais ; et, y ayant trouvé le roi, il le salua avec affabilité et l'embrassa en toute humilité. Ensuite ils eurent entre eux divers entretiens pour rétablir la concorde et réconcilier les Chrétiens, et ils en vinrent à un tel point de bonne intelligence et d'amour, que le duc, se confiant en la bonne foi du roi, ne prit avec lui que douze de ses trois cents chevaliers et descendit avec eux et avec le roi en Pannonie, sur le territoire de Hongrie ; il laissa son frère Baudouin à Tollenbourg, le chargeant de gouverner son peuple et d'en prendre soin, et renvoya le surplus de ses trois cents chevaliers. Le duc étant donc entré en Pannonie, fut accueilli très honorablement par le roi lui-même et ses principaux seigneurs ; on lui fit fournir avec bonté et en abondance, de la maison et de la table même du roi, toutes les choses nécessaires et dignes d'un homme si illustre. Ensuite le roi eut pendant huit jours plusieurs assemblées de ses seigneurs, qui accouraient pour voir un prince aussi renommé ; et il chercha avec eux par quel moyen et sur quel gage de foi, pour la sûreté de son royaume et des biens de tous les siens, il lui serait possible d'y introduire une armée si nombreuse et si bien équipée. Enfin on s'arrêta à un avis, et l'on déclara au duc que, s'il ne donnait pour otages des hommes illustres et les premiers de son armée, on ne pourrait accorder de passage ni à lui ni aux siens, de peur qu'à la première occasion le roi ne fût exposé à se voir enlever son territoire et son royaume par cette innombrable multitude d'étrangers. En recevant ce message, le duc acquiesça en tout point aux volontés du roi, et ne refusa pas de livrer des otages, sous la condition cependant que les armées de pèlerins, tant celle qui était présente que celles qui arriveraient à l'avenir, passeraient sur son territoire sans aucun obstacle, et y pourraient acheter paisiblement toutes les choses nécessaires à la vie. Le roi conclut aussitôt un traité avec le duc, et tous les princes de son royaume s'engagèrent de même, par serment, à ne faire à l'avenir aucun tort aux pèlerins qui passeraient. Ces conventions ayant été acceptées et arrêtées de part et d'autre en toute sincérité, le roi demanda, d'après l'avis des siens, qu'on lui donnât en otage Baudouin, frère

du duc lui-même, avec sa femme et tous les gens de sa maison. Le duc promit de le faire sans aucune objection, et, après huit jours d'attente, il expédia un message pour donner ordre de faire avancer toute l'armée vers le château de Ciperon, et de dresser les tentes sur les bords du fleuve et auprès du marais.

CHAPITRE V.

En recevant ces nouvelles de la part du duc, l'armée se livra à des transports de joie, et ceux qui naguère étaient inquiets de la longue absence du duc, craignant qu'il n'eût été traîtreusement attiré et mis à mort, se réjouirent infiniment et se ranimèrent comme s'ils se fussent éveillés d'un sommeil accablant. Conformément aux ordres qu'ils recevaient, ils se rendirent auprès du fleuve et du marais. Lorsque les tentes furent dressées, le duc revenant du royaume de Hongrie, et rendu aux siens, leur raconta les soins que le roi avait pris de lui, les honneurs qu'il avait reçus, le traité qu'il avait conclu avec le roi et ses princes, et leur dit que le roi lui avait demandé pour otages son frère Baudouin, ainsi que sa femme et les gens de sa maison, jusqu'à ce que le peuple fût traversé le royaume en silence et en paix : condition sans laquelle il ne leur serait, point permis de s'avancer. Bientôt après il invita son frère Baudouin à se rendre en otage pour le peuple, ainsi qu'il avait été convenu. Baudouin ayant d'abord résisté vivement, et refusant de se livrer, le duc, un peu troublé, finit par déclarer que son frère demeurerait chargé du soin de l'armée de Dieu, et que lui-même n'hésiterait point. à aller se remettre en otage pour ses frères. Alors Baudouin renonça à toutes ses indécisions et consentit à devenir otage et à se laisser transporter en exil pour le salât de ses frères.

CHAPITRE VI.

Cet illustre prince étant donc allé se rendre, et le roi étant rentré avec lui en Pannonie, toute l'armée, d'après les ordres et l'autorisation du roi, passa le pont établi sur le marais et alla dresser son camp sur les bords de la Leytha. Lorsque les tentes furent plantées et tous les pèlerins bien établis, le duc chargea des hérauts d'aller dans toutes les maisons et dans toutes les tentes proclamer que chacun eût à s'abstenir, sous peine de mort, de toucher à aucune chose, d'enlever aucun objet de vive force dans le royaume de Hongrie, de se livrer à aucun mouvement séditieux, et qu'au contraire l'on eût soin de tout acheter à un juste prix. De son côté, le roi fit également publier dans toute l'étendue du royaume que l'on pourvût à ce que l'armée trouvât en abondance tout ce dont elle pouvait, avoir besoin en pain, vin, grains et orge, en bestiaux des champs et en volatiles des airs ; il fut en outre prescrit aux Hongrois de ne point écraser l'armée en demandant des prix immodérés, mais plutôt de faire quelque diminution sur tous les objets mis en vente. Ainsi le duc et le peuple s'avançaient de jour en jour en silence et en paix à travers le royaume de Hongrie, trouvant partout juste mesure et bon prix, et ils arrivèrent auprès du fleuve de la Drave. Là ayant réuni beaucoup de bois et tressé des claies d'osier, ils traversèrent le fleuve : le roi s'avançait aussi marchant sur la gauche avec une nombreuse escorte de cavalerie, et conduisant à sa suite Baudouin et les autres otages jusqu'à ce qu'on fût arrivé au lieu appelé Francheville. Les pèlerins y demeurèrent trois jours, achetant à prix d'argent toutes les denrées dont ils avaient, besoin ; puis ils descendirent vers Malaville et passèrent cinq nuits sur les bords de la Save. Le duc et les autres princes de l'armée apprirent alors qu'une nombreuse troupe de l'empereur de Constantinople était venue en ce lieu pour s'opposer à l'entrée des pèlerins dans le royaume de Bulgarie. Ils résolurent aussitôt d'envoyer en avant et de l'autre côté du fleuve une partie de leurs gens bien armés afin de contenir les ennemis, chevaliers de l'empereur, tandis que le peuple traverserait la rivière. On ne trouva sur ses bords que trois bâtiments sur lesquels mille chevaliers cuirassés passèrent vers l'autre rive pour en prendre possession. Le reste de l'armée, après avoir tressé des claies d'osier et rassemblé des bois, passa sur le bord opposé.

CHAPITRE VII.

A peine le peuple y était-il parvenu, ainsi que son chef, que voilà le roi qui arrive avec toute son honorable escorte, avec Baudouin, le frère du duc, sa femme et tous les otages, et qui les remet tous entre les mains du duc. Puis ayant donné au duc et à son frère des témoignages de son extrême affection, en leur offrant de nombreux présents et en leur laissant le baiser de paix, il rentra dans son royaume. Le duc et toute son armée, transportés de l'autre côté du fleuve, passèrent la nuit chez les Bulgares, dans la ville de Belgrade, que Pierre et les gens de sa suite avaient, peu de temps auparavant, ravagée et incendiée. Le lendemain matin ils partirent de cette ville et entrèrent dans les forêts immenses et inconnues de la Bulgarie. Des députés de l'empereur vinrent alors se présenter à eux, leur portant un message conçu en ces termes :

Alexis, empereur de Constantinople et du royaume des Grecs, au duc Godefroi et à ceux qui le suivent, parfait amour !

Je te demande, duc très chrétien, de ne pas souffrir que les tiens ravagent et dévastent mon royaume et mon territoire sur lequel tu es entré. Reçois la permission d'acheter, et qu'ainsi les tiens trouvent en abondance, dans notre empire, toutes les choses qui sont à vendre et à acheter. En recevant ce message de l'empereur, le duc promit d'obtempérer en tout point aux ordres qui lui étaient adressés. En conséquence il fit publier partout que l'on eût à s'abstenir de rien enlever dérive force, si ce n'est les fourrages pour les chevaux. Marchant ainsi paisiblement, conformément aux désirs de l'empereur, les pèlerins arrivèrent à Nissa, l'une de ses forteresses. Ils y trouvèrent une étonnante abondance de vivres en grains et en orge, du vin et de l'huile en quantité ; on offrit aussi beaucoup de gibier au duc de la part de l'empereur, et tous les autres eurent pleine liberté de vendre et d'acheter, ils s'y reposèrent pendant quatre jours au milieu des richesses et de la joie. De là le duc se rendit avec son armée à Sternitz, [1] et n'y trouva pas moins de sujet de satisfaction et de beaux présents de l'empereur. En étant parti au bout de quelques jours, il descendit vers la belle ville de Philippopolis et y demeura pendant huit jours, comblé de même des dons de l'empereur et trouvant avec profusion toutes les choses nécessaires. Ce fut là qu'il reçut la nouvelle que l'empereur retenait en prison et dans les fers Hugues-le-Grand, frère du roi de France, Dreux et Clairambault.

CHAPITRE VIII.

Aussitôt le duc adressa un message à l'empereur pour lui demander de rendre à la liberté les princes de son pays qu'il retenait captifs, sans quoi lui-même ne pourrait lui conserver son amitié et sa fidélité. Baudouin, comte de Hainaut, et Henri de Hache, informés du message que le duc expédiait à l'empereur, partirent au point du jour et à l'insu du duc pour Constantinople, afin d'arriver eux-mêmes avant les députés et de recevoir de l'empereur des présents plus considérables. Le duc, lorsqu'il en fut instruit, éprouva une vive colère, il dissimula cependant et se rendit à Andrinople ; il y fit dresser ses tentes et y passa la nuit, après avoir traversé un certain fleuve en poussant les chevaux à la nage. Les habitants lui fermèrent ensuite, ainsi qu'à tous les siens, le passage d'un pont établi sur ce fleuve au milieu même de la ville, ils partirent de là et se rendirent à Sélybrie, où ils dressèrent leurs tentes au milieu de belles et agréables prairies. Les députés du duc auprès de l'empereur revinrent, alors et rapportèrent que l'empereur n'avait point rendu les princes captifs. Alors le duc et ses compagnons, transportés de colère, ne voulurent plus demeurer fidèles au traité de paix, et en vertu des ordres du *duc*, tout le territoire fut livré à discrétion aux pèlerins et aux chevaliers étrangers ; ils demeurèrent dans ce pays pendant huit jours et le dévastèrent.

CHAPITRE IX.

L'empereur, apprenant qu'on avait ravagé toute cette contrée, envoya au duc Rodolphe Péel de Laon et Roger, fils de Dagobert, hommes très éloquents, du pays et de la race des Français, pour demander que l'armée s'abstînt du pillage et de la dévastation, et promettre que les prisonniers

qu'on demandait seraient rendus sans délai. Le duc, ayant tenu conseil avec les autres princes, acquiesça à la requête de l'empereur ; et, levant son camp, interdisant tout pillage, il se rendit à Constantinople même avec toute l'armée des pèlerins. Là ayant dressé leurs tentes, ils s'y établirent, formant une multitude innombrable et bien pourvus de cuirasses et de toutes sortes d'armes de guerre. Bientôt Hugues, Dreux, Guillaume Charpentier et Clairambault, relâchés par l'empereur, vinrent se présenter devant le duc, extrêmement joyeux de son arrivée et de la nombreuse suite qu'il avait avec lui, et ils s'élançèrent avec empressement dans les bras du duc et des autres princes. Les députés de l'empereur se présentèrent également devant le duc, et lui demandèrent de venir dans le palais, avec quelques-uns des principaux seigneurs de son armée, pour entendre les paroles du souverain, tandis que toute la multitude demeurerait en dehors des murailles de la ville. A peine le duc avait-il reçu ce message, que quelques étrangers, originaires du pays des Français, vinrent dans son camp l'inviter fortement à se méfier des artifices, des vêtements empoisonnés et les paroles trompeuses de l'empereur lui-même ; à ne point aller vers lui, malgré la douceur de ses paroles, et à demeurer en dehors des murs où il pourrait recevoir en toute sécurité ce qui lui serait offert. Ainsi prévenu par ces étrangers, et bien instruit de la perfidie des Grecs, le duc refusa d'aller auprès de l'empereur. Celui-ci, animé d'une violente indignation contre lui et toute son armée, ne voulut point leur accorder la faculté de vendre et d'acheter. Baudouin, frère du duc, voyant la colère de l'empereur, et le peuple dans le besoin et l'impossibilité de se procurer les choses nécessaires, convint avec son frère et les plus illustres de l'armée d'aller de nouveau dans le pays et sur le territoire des Grecs enlever du butin et ramasser des vivres jusqu'à ce que l'empereur, réduit par ces malheurs, leur rendît la libre faculté de commercer ; et l'empereur, sachant que son royaume était encore une fois livré au pillage et à toutes sortes de maux, leur rendit en effet la permission de vendre et d'acheter.

CHAPITRE X.

C'était le jour de la Nativité du Seigneur. En ce temps solennel, en ces jours de paix et de joie, les pèlerins pensèrent que ce serait une bonne œuvre, digne de louanges et agréable à Dieu, de ramener partout la bonne harmonie entre l'empereur et le duc et ses puissantes armées. Ayant donc rétabli la paix, ils s'abstinrent de tout pillage et de toute insulte. Pendant ces quatre jours de sanctification, ils demeurèrent en plein repos et en parfaite joie devant les murs de Constantinople.

CHAPITRE XI

Après ce terme, le duc reçut un message de l'empereur qui l'invitait, avec de vives instances, à quitter son camp et à venir avec son armée s'établir dans les palais situés sur le rivage du détroit pour éviter les rigueurs de la neige et de l'hiver que les pluies annonçaient déjà, et afin que les tentes du camp ne fussent pas trempées et ensuite entièrement détruites par l'humidité. Le duc et les principaux de l'armée se rendirent enfin aux volontés de l'empereur ; on replia les tentes, et ils allèrent, avec toute l'armée des Chrétiens, se loger dans les palais et dans les maisons garnies de tours qui se prolongent sur le rivage et sur un espace de trente milles de longueur. Depuis ce jour, ils trouvèrent et purent acheter, en vertu des ordres de l'empereur, des vivres en abondance aussi bien que toutes les choses dont ils avaient besoin. Peu de temps après, un nouveau message fut apporté au duc, de la part de l'empereur, pour l'engager à se rendre auprès de lui et à venir prendre connaissance de ses intentions. Mais le duc, prévenu par des étrangers, habitants de la ville, des artifices de ce souverain, refusa absolument de se rendre auprès de lui, et lui envoya pour députés des hommes illustres, Conon, comte de Montaigu, Baudouin du Bourg et Godefroi de Hache, qui furent chargés de présenter ses excuses et de parler en ces termes : Godefroi, duc, à l'empereur, fidélité et soumission ! J'irais volontiers et selon vos désirs auprès de vous ; j'admèrerais les pompes et les richesses de votre palais ; mais j'ai été effrayé par les mauvais bruits qui sont parvenus à mes oreilles sur votre compte. J'ignore si c'est par jalousie ou par haine que de pareils bruits ont été inventés et répandus. L'empereur, ayant entendu ces paroles,

s'excusa fort longuement et sur tous les points, disant qu'il no fallait point que le duc ou quelqu'un de ses compagnons redoutât de sa part la moindre tromperie, qu'il voulait le protéger et l'honorer, lui et les siens, comme son fils et ses amis. Les députés du duc étant revenus auprès de lui, rapportèrent favorablement et très fidèlement toutes les promesses qu'ils avaient reçues de la bouche même de l'empereur ; mais le duc, se méfiant toujours de ses discours emmiellés, persista à refuser toute conférence, et quinze jours se passèrent dans cet échange réciproque de messagers.

CHAPITRE XII.

Convaincu de la fermeté du duc, et voyant qu'il lui serait impossible de l'attirer auprès de lui, l'empereur en prit de nouveau de l'humeur, et lui retira la faculté d'acheter de l'orge et du poisson, et ensuite du pain, pour le contraindre ainsi à ne pas résister plus longtemps à sa demande. Mais comme il ne put parvenir, même par ces moyens, à ébranler le courage du duc, un jour, sur l'instigation de l'empereur, cinq cents Turcoples arrivèrent sur des navires dans le détroit armés d'arcs et de flèches, tirèrent sur les chevaliers du duc qui s'étaient levés le plus tôt, tuèrent les uns, blessèrent les autres, et les repoussèrent ainsi loin du rivage, afin qu'ils ne pussent, comme de coutume, venir acheter des vivres. Cette mauvaise nouvelle fut apportée au duc dans son palais. Aussitôt il donna l'ordre de faire retentir les cors, d'armer tout le peuple, de retourner devant les murs même de Constantinople et d'y dresser de nouveau les tentes. A cet ordre, les cors donnèrent le signal tous les pèlerins coururent aux armes et détruisirent les tours et les palais dans lesquels ils avaient logé, incendiant les uns, renversant les autres, perte irréparable pour la ville de Constantinople.

CHAPITRE XIII.

Tandis que la nouvelle de cet horrible incendie et de tout ce désastre parvenait promptement au palais, le duc fut frappé de la crainte qu'en voyant les flammes des bâtiments, et en entendant le mouvement extraordinaire de l'armée, l'empereur ne donnât sur-le-champ l'ordre de faire occuper en force, par ses chevaliers et ses archers, le pont sur lequel les pèlerins avaient passé en sortant de la ville pour se rendre dans les palais où ils résidaient. Aussitôt il envoya son frère Baudouin, avec cinq cents chevaliers cuirassés, prendre possession de ce pont pour prévenir l'empereur et empêcher tout acte de violence qui fermerait le passage aux pèlerins et ne leur permettrait plus de retourner sur leurs pas. Baudouin était à peine arrivé au milieu du pont quand tout à coup des Turcoples, chevaliers de l'empereur, montés sur des bâtiments, assaillirent les pèlerins à coups de flèches, les lancèrent de droite et de gauche, et attaquèrent avec vigueur tous ceux qui passaient. Baudouin, n'ayant aucun moyen de leur résister du haut du pont, s'occupa uniquement du soin d'échapper le plus vite possible à leurs traits ; il franchit le pont, s'établit promptement de l'autre côté sur le rivage, gardant l'entrée du pont et observant en même temps les murailles de la ville souveraine jusqu'à ce que toute l'armée eût pu défiler par ce passage. Le duc, pendant ce temps, veillait aussi sur les derrières avec les siens. Cependant une troupe nombreuse de Turcoples et des chevaliers de tout rang sortirent des portes, armés de flèches et de divers autres instruments de guerre, pour attaquer Baudouin et toute la race chrétienne qui marchait sur ses pas. Mais Baudouin demeura immobile et sans se laisser entamer par aucune attaque au lieu où il avait pris position, et y tint depuis le matin jusqu'au soir, que tout le peuple ayant passé le pont et s'étant transporté en face des murailles de la ville, y dressa son camp. Alors Baudouin s'élança vigoureusement, avec ses cinq cents chevaliers, sur ces mêmes Turcoples qui étaient sortis des portes et ne cessaient de harceler les pèlerins ; des deux côtés on combattit, bravement et l'on perdit beaucoup de monde ; les Français eurent surtout beaucoup de chevaux percés par les flèches de leurs adversaires. Enfin Baudouin conserva l'avantage, ayant accablé les chevaliers de l'empereur, il les força à fuir vers les portes, et, puissant vainqueur, il demeura maître du champ de bataille. Cependant les Turcoples et les autres chevaliers, indignés de leur défaite et de leur fuite, sortirent de nouveau et en plus grand nombre pour attaquer et harceler

l'armée ; mais enfin le duc arriva, et comme il était nuit, il rétablit la paix en invitant son frère à rentrer dans son camp avec tous les siens et à s'abstenir, pendant la nuit, de tout combat. L'empereur, de son côté, craignant que la guerre ne s'échauffât de plus en plus, et que les ombres de la nuit ne fussent fatales à ses chevaliers, leur ordonna pareillement de se tenir en repos, et se réjouit que le duc eût également rappelé ses combattants.

CHAPITRE XIV.

Le lendemain, au point du jour, le peuple se leva en vertu des ordres du duc, alla parcourir le territoire et le royaume de l'empereur et le ravagea horriblement pendant six jours consécutifs, afin de rabaisser du moins l'orgueil de l'empereur et de tous les siens. Ce dernier, lorsqu'il en fut instruit, parut enfin triste et affligé de la désolation de ses États. Il prit aussitôt son parti et envoya une députation au duc pour faire cesser le pillage et l'incendie et lui offrir satisfaction en tout point. Les députés parlèrent en ces termes : Que toute inimitié cesse entre nous et vous ; que le duc vienne vers moi, qu'il reçoive sans hésiter, en gage de ma foi, des otages qui lui garantiront qu'il viendra et s'en retournera sain et sauf, et qu'il soit assuré que je ferai rendre à lui et aux siens tous les honneurs qui seront en mon pouvoir. Le duc y consentit avec bonté, pourvu qu'on lui donnât des otages tels qu'il pût y trouver une garantie suffisante de sa sûreté et de sa vie, et promit qu'il n'hésiterait point à se rendre auprès de l'empereur pour s'entretenir avec lui de vive voix. A peine les députés étaient-ils partis avec cette réponse, que d'autres députés arrivèrent auprès du duc, venant le saluer de la part de Boémond, et lui parlant en ces termes : Boémond, prince très riche de Sicile et de Calabre, te prie de ne point te réconcilier avec l'empereur, de te retirer vers les villes de Bulgarie, Andrinople et Philippopolis, et d'y passer la saison de l'hiver, certain qu'au commencement, du mois de mars, le même Boémond marchera à ton secours avec toutes ses troupes pour attaquer cet empereur et envahir son royaume. Après avoir reçu ce message, le duc différa d'y répondre jusqu'au lendemain matin, et alors il répondit, de l'avis des siens : Qu'il n'avait point quitté son pays et ses parents pour chercher des profils ni pour détruire les Chrétiens ; qu'il avait entrepris, au nom du Christ, le voyage de Jérusalem ; qu'il voulait accomplir ce projet et l'exécuter avec le consentement de l'empereur, s'il pouvait parvenir à recouvrer et à conserver ses bonnes grâces et sa bienveillance. Les députés de Boémond, instruits par cette réponse des intentions du duc, et traités par lui avec bonté, repartirent pour la Pouille et rapportèrent à Boémond les paroles qu'ils avaient recueillies de la bouche même du duc.

CHAPITRE XV.

Cependant l'empereur, informé du message de Boémond et des propositions qu'il contenait, sollicita plus vivement le duc et ses amis pour rétablir la concorde, et lui offrit, s'il voulait se calmer, traverser paisiblement ses Etats et se présenter devant lui pour entrer en conférence, de lui livrer en otage son fils très chéri, nommé Jean, et de lui donner tout ce dont il aurait besoin, ainsi que la faculté d'acheter pour lui et pour tous les siens. Le duc, sachant que ces promesses de l'empereur étaient sincères et positives, et ayant pris l'avis des siens, éloigna son camp des murailles de la ville, et passa de nouveau le pont pour aller loger sur le détroit, dans les édifices en pierre, invitant en même temps tout le peuple à demeurer en paix et à acheter toutes choses sans trouble ni mouvement séditieux. Le lendemain, au point du jour, il manda devant lui Conon, comte de Montaigu, et Baudouin du Bourg, hommes très nobles et très habiles à manier la parole, et les envoya en toute confiance pour aller recevoir, comme otage, le fils de l'empereur qui leur fut remis. Lorsqu'ils l'eurent ramené et livré au pouvoir du duc, qui le confia à la garde de ses fidèles, ce dernier s'embarqua, sans le moindre retard, sur le bras de mer et se fit transporter à Constantinople. Ayant pris avec lui des hommes illustres, Garnier de Gray, Pierre de *****^[2] et d'autres princes, il se rendit courageusement à la cour de l'empereur et se présenta devant lui face à face, afin de l'entendre parler et de lui répondre de vive voix sur tout ce qu'il

demanderait et sur les interpellations qu'il pourrait lui adresser. Baudouin n'entra point dans le palais de l'empereur et demeura sur le rivage avec la multitude.

CHAPITRE XVI.

En voyant le magnifique et honorable duc, ainsi que tous les siens, dans tout l'éclat et la parure de leurs précieux vêtements de pourpre et d'or, recouverts d'hermine blanche comme la neige, de martre, de petit-gris et de diverses autres fourrures, telles que les portent surtout les princes de la Gaule, l'empereur admira vivement leur pompe et leur splendeur. D'abord il admit le duc avec bonté à recevoir le baiser de paix ; ensuite et sans aucun retard il accorda aussi le même honneur à tous les grands de sa suite et à ses parents. Assis, selon son usage, sur son trône, le puissant empereur ne se leva point pour donner le baiser au duc non plus qu'à aucun autre, mais le duc, fléchissant les genoux, s'inclina, et les siens après lui s'inclinèrent également pour recevoir le baiser du très glorieux et très puissant empereur. Après qu'il les eut embrassés chacun dans l'ordre prescrit, ce prince parla au duc en ces termes : J'ai appris de toi que tu es chevalier et prince très puissant dans tes terres, et de plus, homme très sage et d'une parfaite fidélité. C'est pourquoi je t'adopte comme fils et je remets en ta puissance tout ce que je possède, afin que mon empire et mon territoire puissent être délivrés et préservés par toi de la présence de cette multitude rassemblée et de celle qui viendra par la suite. Apaisé et gagné par ces paroles de paix et de bonté, le duc ne se borna pas à se reconnaître pour fils de l'empereur, conformément à l'usage de ce pays ; mais, lui donnant la main, il se déclara son vassal, et tous les premiers seigneurs, présents à cette cérémonie, et ceux qui vinrent plus tard, en firent autant. Aussitôt on apporta de la trésorerie de l'empereur quelques présents d'une valeur inappréciable pour le duc et tous ceux qui l'avaient suivi, objets de divers genres, en or, en argent et en pourpre, on leur donna aussi des mulets et des chevaux, et toutes sortes d'autres effets des plus précieux. L'empereur et le duc ainsi réunis par le lien indissoluble d'une fidélité et d'une amitié parfaites, de puis l'époque de l'incarnation du Seigneur, où cette paix fut conclue, jusqu'à peu de jours avant la Pente côte, toutes les semaines quatre hommes, chargés de byzantins d'or et de dix boisseaux de monnaie de tartarons, sortaient de la maison de l'empereur et allaient les porter au duc pour fournir à l'entretien des chevaliers. Chose singulière ! tout ce que le duc distribuait ainsi aux chevaliers de la part de l'empereur retournait sur-le-champ au trésor de ce dernier en échange des vivres qu'ils achetaient ; et non seulement cet argent y retournait, mais celui que toute l'armée avait apporté de tous les pays de la terre y rentrait également. Et ce n'était point étonnant, car dans tout le royaume, nul, excepté l'empereur, ne pouvait vendre de denrées, telles que le vin et l'huile, le froment et l'orge, et toutes sortes de provisions de bouche, c'est ce qui fait que le trésor de ce souverain est toujours abondamment pourvu d'argent et ne peut être épuisé par aucune prodigalité.

CHAPITRE XVII.

La paix et la bonne harmonie ayant été rétablies entre l'empereur et le duc aux conditions que j'ai dites, ce dernier retourna à ses logements situés sur le détroit, et renvoya dès ce moment et avec honneur le fils de l'empereur qu'il avait reçu comme otage, assuré désormais de sa bonne foi et de son amitié. Le lendemain, le duc fit proclamer dans toute l'armée qu'à l'avenir l'on eût à rendre paix et honneur à l'empereur et à tous les siens, et à observer la justice dans tous les marchés d'achat et de vente. L'empereur fit également publier dans tout son royaume que l'on eût à s'abstenir, sous peine de mort, de toute fraude ou offense envers un homme de l'armée, prescrivant que toutes choses fussent vendues aux pèlerins à bon poids et bonne mesure, et même que les prix fussent un peu diminués. Après cela et vers le commencement du carême, l'empereur fit inviter le duc à se rendre auprès de lui, et le supplia, avec les plus vives instances, au nom de l'amitié et de la foi jurée, de s'embarquer et de dresser ses tentes sur le territoire de Cappadoce, parce que le peuple, toujours incorrigible, ne cessait de détruire les édifices de son empire. Le duc y consentit avec bonté ; et, ayant traversé le détroit, il passa sur l'autre rive,

dans les prés de Cappadoce, et tout le peuple ayant dressé son camp y fixa sa résidence. Depuis ce moment et dans la suite on commença à vendre toutes choses assez cher aux pèlerins, et cependant l'empereur continuait à envoyer les mêmes présents au duc, car il le craignait beaucoup. Le duc, voyant la peine qu'éprouvait son armée à acheter les objets de première nécessité, et ne pouvant supporter les clameurs qu'il entendait, s'embarquait souvent pour se rendre auprès de l'empereur et lui porter plainte de la cherté des vivres ; et l'empereur, paraissant l'ignorer, et voulant cependant l'empêcher, accordait de nouveau une diminution générale aux pèlerins.

CHAPITRE XVIII.

Tandis que ces choses se passaient entre l'empereur et le duc, et trois semaines s'étant déjà écoulées depuis la sainte Pâque, Boémond, conduisant dix mille hommes de cavalerie et de plus grandes forces en gens de pied, et descendant par Salone et Durazzo et par les autres villes du royaume des Bulgares, arriva, avec sa nombreuse armée, sous les murs de Constantinople. Le duc, sur la demande de l'empereur, alla à sa rencontre avec vingt des principaux chefs de son armée, pour l'engager à venir en toute confiance se présenter devant l'empereur avant de déposer les armes ou de dresser ses tentes. Après qu'ils se furent salués réciproquement, le duc s'entretint longtemps avec Boémond et chercha, par ses caresses, à le déterminer à se rendre à la cour de l'empereur pour entendre ses paroles ; mais Boémond s'y refusa absolument, disant qu'il redoutait trop l'empereur, le connaissant, pour un homme rusé et plein d'artifice. Enfin vaincu par les promesses et l'insistance du duc, il se rendit en toute confiance au palais, reçut le baiser de paix et fut accueilli honorablement et avec une grande bienveillance. A la suite de plusieurs conférences qu'ils eurent ensemble, Boémond devint l'homme de l'empereur, et s'engagea par serment et en donnant sa loi, à ne se rien approprier dans le royaume sans le consentement et le bon plaisir de l'empereur. Aussitôt on apporta à Boémond des présents en or et en argent, tels que Godefroi en avait reçus, d'une richesse admirable et inconnue, et des vases précieux par le travail et par la matière, et d'une valeur qu'il serait impossible d'apprécier.

CHAPITRE XIX.

Tandis que ce traité d'union se concluait entre l'empereur et Boémond, Tancrède, fils de la sœur de ce dernier, passait le détroit avec toute son escorte et toute l'armée de Boémond, à l'insu de son oncle, du duc et de l'empereur, pour ne pas devenir sujet de celui-ci. Lorsqu'il fut informé de cette démarche orgueilleuse, l'empereur éprouva un vif ressentiment, de ce que Tancrède avait évité même de le voir, il dissimula cependant, combla Boémond et le duc de témoignages d'amitié, d'honneurs et de riches présents, et les renvoya ensuite à leur armée.

Peu de temps après, Robert de Flandre arriva avec une immense suite. Ayant appris la bonne intelligence qui unissait Boémond et le duc avec l'empereur, il conclut, aussi son traité et devint l'homme de l'empereur, en sorte qu'il fut jugé digne, comme les deux premiers, de recevoir de riches présents. Quelques jours plus tard, l'empereur l'ayant comblé de témoignages de bonté, il passa le détroit et alla dans les prairies de la Cappadoce réunir ses armes et ses troupes à celles des princes chrétiens ses alliés.

CHAPITRE XX.

Peu après qu'ils se furent rassemblés en un seul corps, ces princes illustres, ayant, attendu depuis assez longtemps pour entreprendre leur expédition, résolurent, d'un commun accord, de poursuivre l'accomplissement de leurs vœux, et de diriger leur marche vers la ville de Nicée, qu'une forte armée turque avait occupée en l'enlevant injustement à l'empereur. Le jour même qu'ils levèrent leur camp, ils arrivèrent à Rufinel. ils reçurent alors un message de Raimond, comte de Saint-Gilles, qui leur annonçait qu'il était entré dans la ville de Constantinople, qu'il

avait conclu un traité avec l'empereur, et les suppliait instamment de vouloir bien l'attendre lui et l'évêque du Puy, nommé Adhémar.^[3] Mais les princes résolurent de ne point attendre et de ne pas demeurer plus longtemps où ils se trouvaient, mais de s'avancer lentement, de telle sorte que le comte pût les suivre de près, sans même trop hâter sa marche, après qu'il aurait terminé ses affaires avec l'empereur. Pierre l'Ermite, qui les avait attendus en ce même lieu de Rufinel, se réunit aussi à eux avec les faibles débris de sa malheureuse expédition. Les députés du comte Raimond retournèrent à Constantinople après avoir reçu la réponse du duc. Celui-ci, Boémond et Robert de Flandre, tous chargés et comblés des riches présents de l'empereur, poursuivirent leur marche. Raimond s'étant rendu agréable et cher à l'empereur, demeura quinze jours à Constantinople, il reçut de ce prince beaucoup de dons précieux, fut traité par lui avec honneur, lui engagea sa foi par serment et devint son homme.

CHAPITRE XXI.

Dans le même temps, Robert, comte de Normandie, Etienne de dois et Eustache, frère du duc Godefroi arrivèrent également à Constantinople avec une suite nombreuse de chevaliers et de gens de pied ; ils conclurent un traité d'amitié avec l'empereur, devinrent ses hommes sous la foi du serment, et furent honorés par lui de beaux présents.

Cependant le duc et ceux qui marchaient avec lui arrivèrent devant la ville de Nicée, et le duc fut le premier à dresser ses tentes devant la grande porte et à entreprendre le siège de cette place. Les princes qui le suivaient, après avoir passé le bras de mer de Saint-George, ne prirent que quelques moments de repos sur le territoire de Cappadoce ; ils hâtèrent leur marche et allèrent aussi établir leur camp autour de la ville de Nicée, garnie de remparts, de murailles et de tours qui semblaient devoir la rendre imprenable.

Cette ville antique et très fortifiée était alors soumise au pouvoir de Soliman, l'un des princes des Turcs, homme d'une grande noblesse, mais idolâtre. Instruit de l'arrivée et des projets des Chrétiens, il remplit la ville d'hommes vigoureux et bien armés, y fit transporter des vivres de tous côtés et en grande abondance, et fit aussi garnir toutes les portes de fermetures très solides. Lorsque les princes, montés sur leurs chevaux rapides, se furent rassemblés devant Nicée et autour de ses murailles, les uns se plaisaient à faire courir leurs chevaux et admiraient les tours, les forts remparts et les doubles murailles. Mais la vue de ces fortifications ne pouvait leur inspirer aucun sentiment de crainte ; remplis de courage et accoutumés à la guerre, ils livraient des assauts à la place et l'attaquaient avec ardeur ; d'autres, demeurant à pied et armés de leurs ares, ne cessaient de harceler les assiégés en leur lançant des flèches ; plusieurs d'entre eux reçurent aussi de graves blessures, frappés par les traits de ceux qui occupaient, les remparts, lorsque dans leur imprudence et leur aveugle impétuosité ils osaient s'avancer en faisant beaucoup de bruit pour tenter de combattre auprès des murailles.

CHAPITRE XXII.

Les princes de l'armée, voyant que le peuple périssait sans fruit et sans résultat pour la guerre, et que ce n'était pas ainsi qu'on pouvait porter préjudice aux hommes renfermés dans la place, jugèrent qu'il n'y avait rien de mieux à faire que d'investir la ville de toutes parts et de la bloquer, ainsi que ceux, qui la défendaient. En conséquence, Godefroi, duc de Lorraine, prince et seigneur du château de Bouillon, occupa la première place avec tous ses Lorrains qui l'avaient suivi. Boémond, prince de Sicile et de Calabre, né Normand, homme d'un grand cœur et d'un esprit admirable, chevalier rempli de valeur, habile en tout ce qui concernait la guerre, et possédant de grandes richesses, se plaça à côté de Godefroi. Tancrede, illustre jeune homme, s'établit avec ses compagnons auprès de Boémond son oncle. Tatin, homme qui avait le nez coupé, de la maison de l'empereur de Constantinople, confidant de ses secrets, et guide de l'armée chrétienne, parce qu'il connaissait bien tout le pays et commandait un corps auxiliaire

composé de chevaliers de l'empereur, bloquait la ville sur le point qui lui fut assigné. Robert, comte de Flandre, qui n'était inférieur à aucun autre pour le maniement d'armes, les richesses et la force, et le comte Robert, prince de Normandie, très vaillant fils du roi des Anglais, et très riche en armes et en approvisionnements de guerre, furent placés à la suite des précédents. Garnier de Gray, chevalier irréprochable dans l'art de la guerre, Eustache, frère du duc Godefroi, et Baudouin, son autre frère, homme très illustre et invincible dans les combats, se rangèrent aussi dans la position qui leur fut assignée. Baudouin de Mons, comte et prince du Hainaut, homme très illustre à la guerre, Thomas de Feii, Français et chevalier rempli d'ardeur, Baudouin du Bourg, Dreux de Nesle, Gérard de Cherisi, Anselme de Ribourgemont, Hugues, comte de Saint-Paul, Engelram, fils du même Hugues, et chevalier illustre, Gui de Porsène, qui débutait dans les armes et était dans tout l'éclat de sa force, Baudouin de Gand, un autre Baudouin, homme d'une grande réputation à la guerre, et surnommé le comte Calderin, et Guillaume de Forez, illustre par son grand courage et par sa force dans les combats, tous hommes très vigoureux, s'établirent dans les postes qui leur furent confiés pour observer cette place, contre laquelle les forces humaines semblaient presque insuffisantes.

CHAPITRE XXIII.

L'évêque du Puy, nommé Adhémar, homme rempli de bonté, était suivi d'une troupe nombreuse et bien équipée qui augmentait les forces des assiégeants. Etienne, comte de Blois, le chef et l'aine des conseils dans toute l'armée, occupait un des côtés de la place avec une multitude considérable. Hugues, surnommé le Grand, frère du roi de France et très illustre allié, s'établit aussi en son rang pour veiller de près sur la ville. Robert, fils de Gérard, Raimond Pelet, Bonvanquier de Gap, Milon, surnommé Lover, chevalier très renommé, Etienne d'Albemarle, fils d'Eudes, comte de Champagne, Gautier de Dromedart et son fils chéri Bernard, agréable dans toute sa personne comme dans sa conduite, Gérard de Gorne, Gothard, fils de Godefroi, et très illustre jeune homme, Raoul qui possédait de grandes richesses, le seigneur Alain, surnommé Fergant, et Conan, tous deux princes bretons Renaud de la ville de Beaavais, Galon de Calmont, et Guillaume de Mont-pellier, homme sans peur, dressèrent leurs tentes auprès de tous ceux que j'ai déjà nommés. Gaston de Béarn, Gérard de Roussillon, Gilbert de Trévoux, l'un des princes de la Bourgogne, Olivier de Joux, chevalier audacieux et intrépide dans les combats, Achard de Montmerle, aux cheveux blancs, Raimbault, comte de la ville d'Orange, qui ne le cédait à personne en vaillance, Louis de Mongons, admirable dans les exploits de la guerre, fils de Diric de Monthiliart, Dudon de Conti, aux cheveux roux, très instruit dans l'art militaire, Gozelon et son frère Lambert, celui-ci très habile à la guerre, ainsi que son père Conon de Montaigu, homme très illustre, campèrent à la suite des précédents. Pierre de Stenay, Renaud de Toul, Gautier de Vervins, Arnoul de Tyr, Jean de Nimègue et Herebrand de Bouillon, étaient réunis à tous les autres, et tous ensemble se montraient infatigables pour les travaux et investissaient la ville de toutes parts.

CHAPITRE XXIV.

Il est superflu de dire que tant d'illustres capitaines avaient à leur suite beaucoup de chefs inférieurs, de serviteurs et de servantes, mariées ou non mariées, d'hommes et de femmes des deux ordres. Tous avaient pour supérieurs, qui veillaient à les discipliner et à animer leur courage, les évêques, les abbés, les moines, les chanoines et les prêtres. Ainsi la ville, assiégée par toutes ces troupes, était entièrement enveloppée, à l'exception cependant d'un point que l'on avait laissé vacant, en le tenant en réserve pour le comte Raimond. Cette nombreuse armée ne laissait entrer par aucune porte ni vivres ni aucune des choses nécessaires à la vie. Mais il y avait, sur l'un des côtés des murailles, un lac d'une largeur et d'une longueur étonnantes, profond comme la mer, propre à la navigation, par où les hommes de Soliman, et Soliman lui-même, avaient coutume d'entrer très souvent dans la ville pour y porter tout ce dont on avait besoin, et en sortaient de la même manière. Raimond, comte du territoire de Saint-Gilles, appelé aussi la

Provence, n'avait point encore amené ses forces et prêté ses secours aux pèlerins. Il demeurait encore avec ses troupes auprès de l'empereur de Constantinople, avec lequel il avait conclu un traité, et qui le comblait de présents magnifiques qui accroissaient chaque jour ses richesses.

CHAPITRE XXV.

Soliman, lorsqu'il apprit la réunion de tant d'hommes de guerre, sortit de la forteresse de Nicée pour aller chercher les secours des Turcs et de tous les infidèles, il y travailla avec ardeur beaucoup de jours de suite, et jusqu'à ce qu'il eut rassemblé dans toute la Romanie une force de cinquante mille combattants, tous cavaliers et couverts de fer. Après qu'il les eut réunis et animés par ses exhortations, la renommée lui apporta la nouvelle que l'armée chrétienne avait mis le siège devant la ville de Nicée, et que cette armée était forte de plus de quatre cent mille hommes. Etonné de ces bruits, Soliman, dirigeant sa marche vers Nicée, conduisit les troupes qu'il venait de lever à travers les montagnes, espérant trouver peut-être l'occasion de reconnaître, du haut des rochers, si l'armée était en effet aussi forte qu'on le lui avait annoncé, et de quel côté il lui serait plus avantageux de l'attaquer. Enfin, et de l'avis des siens, le quatrième jour après l'investissement de la ville, Soliman fit partir deux hommes déguisés en Chrétiens pour aller, comme des pèlerins, examiner les forces et savoir la conduite de l'armée chrétienne ; ces hommes étaient chargés aussi de porter aux gardiens de la citadelle et aux défenseurs de la ville de Nicée un message conçu en ces termes : Sachez que le prince et seigneur de notre cité, Soliman, nous envoie vers vous afin que vous mettiez vos plus fermes espérances en sa protection. N'ayez aucune crainte de ceux qui sont campés autour de vous : fatigués de leur long voyage, venus ici en exil, ils seront, avant peu de jours, comptés parmi les insensés et frappés de la punition et du martyre qu'ont déjà subis les bataillons de Pierre. Soliman se dispose à venir bientôt à votre secours avec une suite considérable et d'innombrables milliers de combattant. Chargés de cette lettre de Soliman, les deux hommes suivirent des chemins détournés qui leur étaient connus, et se dirigèrent vers le côté par où la ville ne pouvait être assiégée, pour essayer, s'il leur était possible, de s'embarquer secrètement, de se rendre ainsi auprès des défenseurs de la place, et de leur faire connaître les choses que Soliman leur avait prescrit de dire, savoir, qu'ayant rassemblé une armée, il attaquerait bientôt les pèlerins, et qu'en même temps toutes les forces des Turcs eussent à faire une sortie, afin que tous pussent se réunir pour anéantir le peuple du Seigneur. Mais le Seigneur voulut que les postes chrétiens, dispersés de tous côtés pour veiller sur tous les points et sur tous les sentiers, et prévenir le succès de toute fraude ou de toute entreprise violente de la part des adversaires, vinssent à arrêter les deux hommes que Soliman avait envoyés ; ils furent pris et retenus captifs ; l'un d'eux fut tué dans le premier mouvement, et l'autre conduit en présence des princes chrétiens.

CHAPITRE XXVI.

En le menaçant du supplice, le duc Godefroi, Boémond et les autres princes forcèrent enfin cet homme à leur déclarer toute la vérité sur l'objet de sa mission. Redoutant les menaces de tant de princes distingués, et voyant sa vie exposée aux plus grands dangers, d'une voix lamentable, l'air humble et le visage inondé de larmes, il supplia instamment qu'on lui laissât la vie, et, tremblant de tous ses membres, il promit de découvrir la vérité toute entière, et de dire des choses qui seraient utiles et très importantes pour tout le peuple. Il confessa donc qu'il était envoyé par Soliman, que celui-ci se trouvait dans les montagnes avec des forces innombrables, et qu'il était si près qu'on pouvait croire que le lendemain, vers la troisième heure, il s'avancerait pour le combat ; ce rapport, ajoutait-il, servirait aux Chrétiens à se mettre à l'abri de ses ruses et de ses attaques imprévues.

Il demanda à être gardé jusqu'à l'heure qu'il annonçait, en sorte que l'arrivée de Soliman pût démontrer la sincérité de ses dépositions, ajoutant que, s'il en imposait, il ne demandait point qu'on lui fit grâce de la vie, et qu'il consentait à avoir la tête tranchée. En même temps il

demandait, avec les plus vives et les plus humbles instances, à recevoir le baptême, à être admis à faire profession de Chrétien, afin de pouvoir communiquer en frère avec les Chrétiens, mais cette demande était en lui un effet de la peur bien plus que de quelque goût pour la foi catholique. Les principaux de l'armée furent touchés de ses lamentations et de ses nombreuses protestations de christianisme ; on lui donna la vie, mais en le faisant soigneusement garder, ainsi qu'il l'avait demandé. Dès ce moment, l'armée chrétienne ne cessa de veiller nuit et jour, on prépara les armes, on fit toutes les dispositions jusqu'à l'heure où, selon les promesses du prisonnier, les troupes de Soliman devaient descendre des montagnes en forces innombrables et se répandre comme un torrent. Le duc Godefroi, Boémond, Robert de Flandre et tous les autres chefs qui étaient présents expédièrent, cette même nuit, plusieurs messagers au comte Raimond, pour l'engager à hâter sa marche s'il voulait combattre les Turcs et porter secours à ses alliés, car ils savaient que l'empereur l'avait renvoyé depuis peu, après l'avoir comblé d'honneurs et de richesses. Ayant reçu les exprès de ces illustres princes, et instruit de l'arrivée inopinée de Soliman, Raimond ne mit plus aucun retard dans sa marche et la continua toute la nuit. Vers la première heure du jour, et lorsque déjà le soleil remplissait le monde, il arriva avec l'évêque du Puy et une armée où l'on voyait des bannières et des ornements de diverses couleurs, composée d'une immense et ardente multitude d'hommes de pied et de chevaliers couverts de leurs cuirasses et de leurs casques.

CHAPITRE XXVII.

A peine avait-on dressé les tentes du comte Raimond, que Soliman, vers la troisième heure du jour, descendit du haut des montagnes, suivi de toute son armée qui marchait en plusieurs corps et par plusieurs chemins, nombreuse comme le sable de la mer, et composée d'hommes forts et très exercés à la guerre, bien armés de cuirasses, de casques, de boucliers dorés, et portant une grande quantité de très beaux étendards. Le premier corps, qui prit les devants pour se porter dans la vallée de Nicée, était composé de dix mille archers portant des arcs de corne, arme très solide et dont les coups sont redoutables, et tous montés sur des chevaux fort agiles et très exercés à la guerre. Soliman et les siens voulurent d'abord tenter de faire une irruption vers la porte de la ville dont le comte Raimond était chargé de garder l'avenue et de tenter l'attaque. Mais le comte Baudouin, frère du duc, et Baudouin Calderin, résistèrent, avec toutes leurs forces, à ceux qui venaient les assaillir, et les repoussèrent vigoureusement. Au milieu des horreurs de ce cruel combat, l'évêque cherchait à fortifier le peuple en lui disant : O race consacrée à Dieu, vous avez tout quitte pour l'amour de Dieu, richesses, champs, vignes et châteaux, maintenant la vie éternelle sera bientôt acquise à quiconque sera couronné du martyre dans cette bataille. Attaquez donc sans hésitation ces ennemis du Dieu vivant ; Dieu aidant, vous obtiendrez aujourd'hui la victoire. A ces mots, Pagan de Garlande, porte-mets du roi de France, Gui de Porsène, Tancrède et Roger de Barneville, Robert de Flandre et Robert, prince de Normandie, empressés de porter secours à leurs frères en Christ, s'élançèrent au milieu des rangs, portant des coups aussi prompts que la foudre, et courant de tous côtés de toute la rapidité de leurs chevaux. En même temps le duc Godefroi et Boémond lâchèrent aussi leurs chevaux en leur rendant la main et volant dans les rangs des ennemis ; ils transperçaient les uns, renversaient les autres par terre et encourageaient sans cesse leurs compagnons par des discours qui les animaient au carnage de leurs adversaires. On entendait, dans cette sanglante mêlée, un horrible fracas de lances et le cliquetis des glaives et des casques, et ces illustres guerriers et tous leurs compagnons firent essuyer aux Turcs des pertes considérables. Enfin le peuple catholique ayant remporté la victoire par la grâce de Dieu, Soliman et les siens prirent la fuite vers les montagnes, et n'osèrent plus, dès ce moment, livrer bataille au peuple de Dieu tant que dura le siège de Nicée. Depuis ce jour aussi les fidèles du Christ se montrèrent remplis de clémence pour leur prisonnier, messenger de Soliman, parce qu'ils l'avaient trouvé fidèle et sincère dans ses promesses, et il fut bien traité et aimé par les gens de la maison des princes les plus considérables. Les Chrétiens coupèrent les têtes des morts et des blessés et les attachèrent aux courroies de leurs selles pour les porter dans leur camp en témoignage de leur victoire ; puis ils

retournèrent avec joie vers ceux de l'expédition qui étaient demeurés dans leurs tentes autour de la ville pour s'opposer aux sorties des assiégés. Lorsque le premier tumulte du combat fut calmé dans les environs de la place, les Chrétiens lancèrent sur les remparts un grand nombre de têtes de Turcs, afin d'effrayer les défenseurs de la citadelle et les gardiens des murailles. Ils choisirent en outre mille autres têtes de Turcs qui furent renfermées dans des sacs, déposées sur des chariots, transportées jusqu'au port appelé Civitot, et de là embarquées pour être envoyées à l'empereur de Constantinople.

CHAPITRE XXVIII.

L'empereur, en voyant un si grand nombre de têtes de ses ennemis et des chevaliers de Soliman, dont l'injuste violence lui avait trahitusement enlevé la ville de Nicée, se réjouit extrêmement de ce triomphe des fidèles, et résolut de leur donner de grandes récompenses pour prix de leurs travaux guerriers. Aussitôt il envoya, sur des chars traînés par des mulets et des chevaux, beaucoup d'argent, des vêtements de pourpre de diverses espèces et beaucoup d'autres objets utiles dont il voulut gratifier tous les puissants de l'armée ; il leur alloua en même temps une immense quantité de vivres, et la faculté la plus absolue de vendre et d'acheter dans toute l'étendue de son empire. Les matelots et les marchands, empressés à exécuter les ordres de l'empereur, chargeaient à l'envi leurs navires de toutes sortes de denrées, de grains, de viandes, de vin, d'huile et d'orge, et s'embarquaient pour aller jeter l'ancre devant le port de Civitot, où les fidèles, accourant en foule, trouvaient à acheter des provisions de toute espèce pour réparer leurs forces, épuisées par les jeûnes précédents. Remplis de joie en voyant cette extrême abondance de vivres, ils convinrent entre eux et protestèrent qu'ils ne se retireraient point sans avoir soumis la ville et l'avoir rétablie sous l'autorité de l'empereur, car ils s'étaient engagés par serment à ne rien garder pour eux-mêmes dans les États de l'empereur, ni villes ni châteaux, sans qu'il y consentît formellement, ou qu'il leur en fit présent.

Cependant le prisonnier dont j'ai déjà parlé, apprenant la victoire des nôtres, et voyant l'horrible massacre des Turcs, craignit de nouveau pour sa vie, et médita sur les moyens de se soustraire au joug des Chrétiens. Un jour donc ayant trouvé une excellente occasion, par suite de la négligence de ses gardes, il se sauva d'un pied léger, vola vers les fossés qui entourent les murailles de la ville, et, de là, se mit à appeler sans relâche les Turcs qui occupaient les remparts, et à qui la cessation des combats laissait quelque repos, les suppliant avec instance de venir à son secours. En effet, on lança aussitôt, du haut des murailles, une corde à cet homme trompeur et fugitif.....[4] Il se suspendit à la corde en la saisissant fortement de ses deux mains, et fut ainsi soulevé jusqu'en haut, au milieu des cris des assiégés et des assiégeants. Nul Chrétien cependant n'osa le poursuivre et tenter de le reprendre, à cause de la grande quantité de traits que les Turcs ne cessaient de lancer.

CHAPITRE XXIX.

Fermement résolu à persévérer dans leur entreprise et à poursuivre la ruine de la place, les Chrétiens étaient déjà depuis sept semaines devant les murailles. Parmi les princes, les uns dirigeaient les machines à lancer des pierres pour Lattre en brèche les remparts et les tours, et d'autres faisaient fabriquer des béliers en fer, employaient toutes sortes d'autres machines et livraient de fréquents assauts. Baudouin Calderin ne cessait d'attaquer les murailles ; et tandis qu'il se portait trop avant dans son imprudente audace, frappé d'un coup de pierre qui lui brisa la tête, il expira aussitôt. Baudouin de Gand, emporté par son ardeur dans un assaut, et voulant s'avancer témérairement vers les murs, eut aussi la tête percée d'une flèche et trouva la mort en combattant. Plus tard, l'armée ayant livré un nouvel assaut, à la suite d'un conseil et d'une décision des princes, le comte de Forez et un autre chevalier de l'île de Flandre, nommé Gui, s'abandonnant avec violence à leur bouillante ardeur, et ne cessant de harceler les ennemis, périrent également percés de flèches. Gui de Porsène, illustre chevalier, tomba malade et mourut

aussi. Tout le peuple catholique pleura ces guerriers qui étaient considérés comme forts dans le conseil, et chefs dans les affaires les plus importantes. Ces hommes très nobles furent ensevelis avec honneur et avec les cérémonies de la religion par les soins des évêques et des abbés, qui distribuèrent ensuite d'abondantes aumônes aux pauvres et aux mendiants pour le salut de leur âme.

CHAPITRE XXX.

Un jour, et tandis que la plupart des princes faisaient dresser contre les murailles de la ville des machines de diverses espèces, dont les unes étaient employées utilement, et dont d'autres n'obtenaient aucun résultat, Henri de Hache et le comte Herman, l'un des plus grands seigneurs de l'Allemagne, firent construire, à leurs propres frais et en poutres de chêne, une machine appelée *renard*. Ils l'entourèrent ensuite d'une forte contexture, afin qu'elle pût résister aux efforts des armes turques et être à l'abri de toutes sortes de traits, et qu'ainsi les hommes qui s'y enfermeraient pussent en toute sûreté entreprendre de percer les murailles. Lorsque la construction de la machine et toutes les ligatures furent parfaitement terminées, vingt chevaliers des deux princes s'établirent dans l'intérieur, tous bien cuirassés. Elle fut ensuite poussée vers les murailles non sans de grands efforts et sans le concours d'un grand nombre d'hommes ; mais comme elle ne put être amène sur un terrain uni, ni dirigée en droite ligne et par un mouvement régulier, les poutres, les planches et toutes les ligatures cédèrent en un instant et écrasèrent dans leur chute les hommes qui s'y étaient enfermés. Herman et Henri, fort affligés et déplorant la malheureuse fin de leurs chevaliers, les firent ensevelir avec honneur, et eurent en même temps sujet de se féliciter de n'avoir pas été aussi victimes de cet accident imprévu.

CHAPITRE XXXI.

Un autre jour et pendant qu'un grand nombre de Chrétiens continuaient à livrer fréquemment d'inutiles assauts, le comte Raimond fit tous ses efforts pour ébranler une tour à l'aide de deux machines employées à lancer des pierres, et que l'on appelle vulgairement *mangonneaux*. Mais quelque force que l'on mît à diriger les coups, il fut impossible de fendre ou de détacher une seule des pierres de cet antique édifice, garni d'un ciment presque indissoluble, jusqu'à ce que l'on eût enfin rassemblé plusieurs instruments du même genre, avec lesquels on parvint cependant, à force d'attaques répétées, à pratiquer quelques fentes dans les murs et à en faire tomber quelques pierres et un peu de ciment. A cette vue l'armée du Dieu vivant se réunissant en force et franchissant le fossé à l'aide d'une tortue faite en osier, s'élança audacieusement vers la muraille, et les Chrétiens redoublèrent d'efforts pour percer la tour qui s'élevait au-dessus du rempart avec des pioches recourbées en crochet, mais les Turcs avaient entassé des pierres dans l'intérieur de la tour, afin que cette masse solide opposât plus de résistance, et que, si le mur extérieur venait à être détruit par les Français, ils trouvassent un nouvel obstacle dans cet amas d'une immense quantité de pierres. Le peuple du Dieu vivant, enflammé de plus en plus par la colère, et animé par la mort de ses frères, frappa de tous côtés sur la tour avec ses crochets ferrés et mordants, jusqu'à ce qu'il eût pratiqué dans la muraille une ouverture telle qu'il sembla d'abord que deux hommes pourraient entreprendre d'y pénétrer en même temps pour renverser le tas de pierres formé dans l'intérieur, les enlever une à une, et ouvrir ainsi un large chemin vers les ennemis ; mais ils ne purent réussir dans ce dessein.

CHAPITRE XXXII.

Une nuit, à la suite de cette affaire et après de nouvelles pertes, tandis que le peuple qui investissait la ville était extrêmement vexé et rentrait de temps en temps dans le camp, on reconnut que les Turcs sortaient très souvent de la place en s'embarquant sur le lac, qu'ils avaient des auxiliaires qui leur apportaient secrètement des armes et tout ce dont ils avaient besoin, et que des marchands arrivaient aussi fréquemment et leur livraient par ce passage toutes sortes de

denrées. Dès ce moment, les princes voyant bien que tous les assauts qu'ils livraient et toutes les fatigues qu'ils essayaient demeureraient sans résultat, tinrent plusieurs conseils pour examiner ce qu'ils avaient à faire, et comment il leur serait possible de fermer l'accès du lac et d'enlever aux assiégés la faculté d'entrer et de sortir par cette voie. Enfin après plusieurs discussions, ils reconnurent que, s'ils ne gardaient ce vaste lac avec des forces navales, ils ne pourraient jamais contenir les ennemis ni empêcher la ville de renouveler ses approvisionnement. En conséquence, les grands et les petits ayant été convoqués, on résolut, d'un commun accord, d'envoyer au port de Civitot des troupes nombreuses de gens de pied et de chevaliers pour faire transporter par terre, de la mer jusqu'au lac de Nicée, des navires qu'on avait demandés au seigneur empereur et qu'il avait donnés, en les faisant traîner comme du bois, attachés à des cordes de chanvre et à l'aide de courroies en cuir fixées sur les épaules des hommes et des chevaux. En effet, pendant le silence de la nuit et sur un trajet de sept milles de longueur, ils traînèrent, de cette manière, des navires très lourds et assez grands pour que chacun pût porter cent hommes. Au lever du soleil, ils arrivèrent au lieu de leur destination et déposèrent les navires sur le rivage et de là sur les eaux. Les princes de l'armée, se levant aussitôt, accoururent de tous côtés vers le lac, heureux de voir les navires arrivés sans accident, et d'apprendre que leurs hommes étaient revenus sains et saufs, et sans avoir été troublés par aucune rencontre ennemie.

CHAPITRE XXXXIII.

Dès qu'on eut pris possession de ces navires, on les remplit de braves chevaliers français qui furent chargés de fermer désormais tout passage aux Turcs, et de ne pas souffrir qu'on leur fit parvenir aucune des choses dont ils pouvaient avoir besoin. L'un de ces navires était monté par les Turcoples de l'empereur, excellents archers, et qui avaient ordinairement une grande supériorité dans les combats de mer. Les Turcs et tous ceux qui veillaient à la défense de la citadelle, apprenant qu'il y avait beaucoup de mouvement du côté du lac, et que les princes s'étaient rassemblés de grand matin, accoururent en foule sur les remparts situés de ce même côté, et s'étonnèrent beaucoup à la vue de ces navires nouvellement arrivés, qu'ils eussent pris sans aucun doute pour les leurs, si, dans le même temps, ils n'eussent vu ceux-ci sur le rivage opposé et tout près de leurs murailles attachés par des chaînes et des cadenas en fer. Le lac se trouvant, ainsi investi par une flotte, et les chevaliers qui montaient les navires étant revêtus de leurs cuirasses et armés de leurs lances, de leurs arcs et de leurs flèches, le comte Raimond, les hommes de sa suite et une bonne partie de l'armée recommencèrent à attaquer la tour dont j'ai déjà parlé, livrant de nouveaux assauts, lançant des pierres, ne ménageant rien pour attaquer les Turcs avec vigueur, et poussant des vociférations tandis que leur bélier ferré frappait sans relâche les murailles. Les Turcs, voyant qu'elles commençaient à être ébranlées, et que les pioches ferrées faisaient des trous dans la tour, firent couler du haut des remparts de la graisse, de l'huile, de la poix enveloppées d'étoupes et de torches enflammées ; ils brûlèrent entièrement par ce moyen la machine qui faisait mouvoir le bélier et toutes les claies en osier, et, en même temps, les uns armés de leurs arcs de corne lançaient des flèches qui tuaient beaucoup d'hommes, tandis que d'autres s'occupaient sur les remparts à briser des quartiers de roche qui écrasaient dans leur chute ceux qui travaillaient en dessous et près de la tour. Au milieu des efforts qu'ils faisaient ainsi pour se défendre, un de leurs chevaliers, entre autres, doué d'un courage ardent et farouche, ne cessait de manier son arc et de faire voler des flèches. Chose étonnante ! au moment où il reçut lui-même une flèche qui semblait devoir le tuer, il jeta son bouclier au loin, et, exposant sa poitrine découverte à tous les traits, il se mit à lancer des deux mains d'énormes quartiers de roc sur la foule du peuple assiégeant. Quoique percé de vingt flèches encore attachées à son corps, au dire de ceux qui assistèrent à cet événement, il continuait encore à lancer des pierres et à frapper de mort des Français, et faisait de plus en plus un grand ravage parmi les assaillants. Le duc Godefroi, voyant que cet homme cruel et féroce exerçait constamment ses fureurs sans succomber sous les nombreuses flèches dont il était couvert, et faisait périr sous ses traits un grand nombre de fidèles, saisit une arbalète, et, se postant derrière les boucliers de deux de ses compagnons, il perça le Turc en le frappant au cœur ; et, l'ayant tué,

il mit ainsi un terme à l'horrible carnage que celui-ci ne cessait de faire. Enfin, vers le coucher du soleil, le peuple chrétien, fatigué, renonça aux travaux terribles de cette attaque, et les Turcs, inquiets de la trouée qu'on avait faite dans la loïn, profitèrent du silence de la nuit pour y porter de nouveau des tas de pierres, afin que, le lendemain, on ne pût y aborder facilement.

CHAPITRE XXXV.

Le lendemain, lorsque le soleil eut reparu, le peuple de Dieu s'arma de nouveau avec ardeur pour aller recommencer l'assaut et agrandir la brèche faite à la tour ; mais, lorsqu'ils virent qu'on avait de nouveau transporté des pierres et fermé cette ouverture, les Chrétiens, se souvenant de leurs dangers et des tourments qu'ils avaient éprouvés la veille, sentirent leur courage se ralentir, et chacun d'eux interpellait son voisin de marcher le premier. Enfin un illustre chevalier, sortant des tentes de Robert, comte de Normandie, couvert de son casque, de sa cuirasse et de son bouclier, franchit le fossé, s'avance sans crainte vers les murailles et vers la tour, et fait tous ses efforts pour renverser les monceaux de pierres qui bouchent la brèche, et dégager le passage tout récemment fermé. Mais bientôt les quartiers de roc et les traits qui pleuvaient sur lui comme la grêle le forcèrent de renoncer à son entreprise. Se voyant dénué de tout secours, et empêché de poursuivre son travail par les pierres énormes dont on l'accablait, le brave chevalier chercha à se coller contre la muraille pour échapper du moins aux traits que les Turcs lançaient sur lui sans interruption. Mais ce moyen même fut insuffisant pour sa défense : des milliers de pierres ayant brisé le bouclier qui lui servait à défendre sa tête, il fut précipité au pied de la muraille, tout plaçasse : et, revêtu encore de son casque et de sa cuirasse, il périt sous les yeux de tous les fidèles, sans qu'aucun deux allât à son secours. Alors les Turcs, le voyant immobile et mort enfin, firent descendre du haut de cette détestable tour une chaîne garnie de crochets pointus et mordants, fabriqués avec beaucoup d'art et semblables à des hameçons, et, ayant accroché le cadavre du chevalier par l'anneau de sa cuirasse, ils le soulevèrent et le retirèrent de là sur le rempart ; puis, ayant attaché le corps de ce malheureux par un nœud coulant, ils le suspendirent avec une corde en dehors de la muraille, pour insulter encore plus aux Chrétiens par cet acte d'inhumanité. Outragés et tristes, tous en effet pleurèrent leur frère mort d'une manière si cruelle, et si horriblement maltraité. Enfin, après avoir longtemps répété leurs insultes, les Turcs jetèrent le cadavre tout nu hors des murailles, les pèlerins l'accueillirent avec honneur, et les prêtres l'ensevelirent, de même que les autres fidèles morts sur la même place, en faisant à leur intention des distributions d'aumônes.

CHAPITRE XXXV.

La mort de tant d'hommes forts, les pertes nombreuses qu'essuyait l'armée chrétienne dans les assauts qu'elle livrait tous les jours devant la place, troublaient infiniment le duc Godefroi, Boémond et tous les princes. Tandis que tous les efforts des machines et des catapultes, et les attaques impétueuses des troupes ne pouvaient parvenir à faire la moindre brèche aux murailles, et que l'armée perdait ainsi en vaines tentatives et ses peines et ses guerriers, un homme né Lombard, maître ès-arts et constructeur de grandes machines, voyant les misères et les pertes des Chrétiens, se présenta spontanément devant les princes, et leur rendit le courage par des promesses et des paroles de consolation : Je vois que toutes vos machines travaillent en vain, que la mort qui plane sans cesse autour des murailles réduit vos forces tous les jours, et que ceux qui survivent sont exposés encore à de grands périls. Les Turcs, pleins de confiance et de sécurité, les repoussent loin de leurs tours et de leurs murailles ; ils écrasent les vôtres sous leurs flèches ou sous des quartiers de roc, au moment où ils ne s'y attendent pas et sont hors d'état de se défendre ; enfin ce mur, que les anciens ont fondé et construit avec tant d'habileté, résiste à l'action du fer ou de toute autre force. Aussi, comme j'ai vu que tout votre courage se consumerait en vaines entreprises, j'ai résolu de me présenter devant votre majesté, afin de pouvoir, avec l'aide de Dieu, si vous vous rendez à mes avis, et si j'obtiens de vous le prix de mes travaux, contraindre cette tour, qui vous semble forte et invincible, à s'abaisser jusqu'à terre, sans

que vos compagnons d'armes éprouvent aucune perte ou soient exposés à aucun danger, et pour que vous puissiez ainsi vous ouvrir un chemin vers vos ennemis et ceux qui vous résistent. Je demande seulement que vous m'assistiez, en me fournissant à frais communs tous les objets nécessaires pour l'exercice de mon art. Après avoir entendu les paroles de cet homme, on lui promit avec beaucoup de bienveillance de lui donner, pour prix de ses travaux, quinze livres de monnaie de Cartane, [5] et, remplis de joie et d'espérance dans le succès de cette entreprise, les princes s'engagèrent en outre à lui fournir sans retard tout ce qu'il demanderait pour l'exécution de ses travaux. Après avoir réglé cette convention, le maître ès-arts fit toutes ses dispositions ; il assembla des cloisons de revêtement, construites sur un plan incliné, et fit coudre ensemble des claies tressées en osier avec un art merveilleux, afin que lui-même et les hommes qui travailleraient avec lui pussent se trouver parfaitement à l'abri des traits que les Turcs lançaient du haut des remparts.

CHAPITRE XXXVI.

Lorsque la machine qui devait les garantir de toute atteinte fut complètement terminée, des Chrétiens, armés de leurs cuirasses et de leurs casques, se rassemblèrent tout autour. La poussant avec force, ils lui firent d'abord franchir le fossé, et l'établirent ensuite contre la muraille, en dépit de tous les efforts que firent les Turcs pour s'y opposer. Alors ils laissèrent le maître es-arts avec tous ses ouvriers enfermés dans la machine et en parfaite sûreté, et rentrèrent de nouveau dans le camp sans avoir éprouvé beaucoup de mal. Les Turcs, voyant bien que ce nouvel instrument de guerre pourrait porter un grand préjudice à leur ville, y jetèrent des torches enflammées et enduites de poix et de graisse, et firent rouler du haut de leurs murailles des blocs de pierres, pour trouver quelque moyen de détruire les couvertures extérieures et de détourner de leurs travaux ceux qui y étaient enfermés. Mais tous leurs efforts étaient infructueux, parce que ni les pierres ni les matières enflammées ne s'arrêtaient sur ces couvertures disposées en plan incliné. Le maître ès-arts, plein de confiance et caché dans sa machine avec les ouvriers qu'on lui avait adjoints, travaillait au pied de la tour avec des pioches en fer et très pointues, et ne cessa de creuser la terre qu'après avoir rempli le creux pratiqué sous les fondations, de poutres, de planches et de beaucoup d'énormes pièces de bois, afin que les murailles ne vinsent pas à s'écrouler subitement à mesure qu'on enlevait la terre, sur ceux qui y travaillaient encore. Lorsqu'on eut fait une très grande excavation en longueur et en largeur, sur la demande du maître ès-arts, tous les hommes de l'armée, grands et petits, apportèrent des sarments, de la paille, des tuiles, des roseaux secs, des étoupes, et d'autres combustibles, qui furent entassés entre les poutres, les planches et les troncs d'arbres, de manière que tous les vides fussent entièrement comblés ; puis le maître ès-arts y ayant mis le feu, la flamme, animée par une large ouverture extérieure, se glissant et circulant en tous sens, s'étendit de plus en plus, et finit par réduire en cendres les poutres, les planches et tous les bois que l'on avait rassemblés. Lorsque tout fut brûlé et qu'il n'y eut plus, pour soutenir la tour antique, ni la terre ni les tas de bois qui l'avaient remplacée, la partie supérieure s'affaissa en un instant, vers le milieu de la nuit, et fit un tel fracas dans sa chute, que tous ceux qui se réveillèrent dans le sommeil crurent entendre le roulement du tonnerre. Cependant, et quoique ce poids énorme fût tombé d'une manière subite, les pierres et les ciments ne cédèrent pas entièrement, et la tour ne fut point brisée en mille pièces, sur plusieurs points seulement les murailles, ébranlées par la secousse, se fendirent et présentèrent des ouvertures par où il était possible de passer, non cependant sans quelque difficulté. Vivement effrayée de la chute de cet édifice, la noble épouse de Soliman, ne se croyant plus en sûreté dans la ville, se fit transporter par les siens, au milieu de la nuit, et s'embarqua sur le lac, afin d'échapper aux Chrétiens. Mais les chevaliers chargés de la défense des passages, s'étant aperçus de son départ, firent avancer les navires nouvellement établis sur les eaux, s'emparèrent de cette dame, et la remirent entre les mains des princes, ainsi que ses deux jeunes fils.

CHAPITRE XXXVII.

Les Turcs cependant et les défenseurs de la citadelle, frappés de stupeur en voyant tomber la tour et enlever l'épouse de Soliman, désespérés de l'occupation du lac par les Chrétiens, désolés des pertes considérables qu'ils éprouvaient et qui réduisaient beaucoup leurs forces, fatigués de la longueur du siège, et reconnaissant l'impossibilité de prendre la fuite, tinrent conseil pour délibérer sur les moyens de pourvoir à leur salut, demandèrent à être épargnés par l'armée chrétienne, et promirent de remettre les clefs de la ville entre les mains de l'empereur de Constantinople, auquel cette place était soumise en vertu de titres héréditaires, avant l'époque où Soliman s'en était emparé injustement et de vive force. Tatin, au nez coupé, serviteur de la maison impériale, se rendant aux vœux des chefs de l'armée turque, recevant leurs soumissions de fidélité, et s'engageant, de son côté, envers eux, intercéda en leur faveur auprès des princes chrétiens, et obtint qu'ils sortiraient sains et saufs de la ville pour aller faire leurs soumissions à l'empereur, avec la noble épouse de Soliman que l'on avait prise récemment ainsi que ses deux fils, et que les princes français retenaient encore en captivité. Le tumulte de la guerre ainsi apaisé, tandis qu'on négociait encore de part et d'autre pour la reddition de la place, et que déjà les Turcs restituaient les prisonniers chrétiens, une femme, religieuse du couvent de Sainte-Marie, situé auprès des greniers de l'église de Trêves, fut remise, ainsi que les autres, aux chefs de l'armée chrétienne. Elle déclara avoir été emmenée en captivité lors de la dispersion des troupes de Pierre, et se plaignit d'avoir été peu de temps après, contrainte à contracter un commerce honteux et abominable avec un Turc et quelques autres hommes. Tandis qu'elle se répandait en lamentations sur les insultes qu'elle avait reçues, et parlait ainsi en présence de tous les Chrétiens, elle reconnut, parmi les illustres chevaliers du Christ, Henri de Hache. L'interpellant aussitôt par son nom, d'une voix humble et remplie de larmes, elle lui demande de venir à son secours et de l'aider à réparer ses malheurs. Il la reconnut en effet sur-le-champ, et, touché de compassion, il fit tous ses efforts en sa faveur auprès du duc Godefroi, et obtint pour elle que le seigneur Adhémar, vénérable évêque, donnât son avis sur la pénitence qu'elle aurait à subir en expiation de son inceste. Enfin le clergé ayant été consulté, on lui fit remise du péché de ce commerce illicite avec un Turc, et on lui allégea sa pénitence, puisqu'elle n'avait subi que par force et contre sa volonté les indignes traitements de ces hommes impies et scélérats. Peu après cependant, et dès la nuit suivante, un messenger du même Turc qui l'avait outragée et enlevée aux autres, vint auprès d'elle l'inviter, par de douces paroles et de belles promesses, à reprendre cette union illicite et criminelle. La beauté incomparable de cette femme avait enflammé le Turc ; il ne pouvait supporter son absence et lui faisait offrir toutes les récompenses que son esprit avait pu imaginer pour la déterminer à retourner auprès de cet indigne mari. Il lui promettait en effet de se faire Chrétien en peu de temps, s'il lui arrivait de sortir de captivité et d'échapper aux fers de l'empereur. Enfin la malheureuse, si auparavant elle n'avait péché qu'en cédant à la violence, entraînée cette fois par les flatteries et par de vaines espérances, retourna auprès de son impie époux et rentra dans ce commerce adultère à l'insu de toute l'armée et en trouvant le moyen de s'échapper par artifice. On sut ensuite, par divers rapports, qu'en se rendant ainsi auprès du Turc, et s'associant à son exil, elle n'avait fait que céder à l'emportement de sa passion.

Après que le tumulte de la guerre fut apaisé, et que les provinces chrétiennes eurent été rendues et les Turcs admis à faire leur soumission à l'empereur, l'armée du Dieu vivant employa un jour entier dans son camp à se livrer à tous les transports de la joie, puisque toutes choses lui avaient réussi au gré de ses espérances.

CHAPITRE XXXVIII.

Le lendemain, dès le point du jour, le peuple entier se mit en mouvement, et prenant avec lui tout ce dont il avait besoin, continua sa marche à travers la Romanie sans redouter aucune calamité pour l'avenir. Les pèlerins s'étant avancés pendant deux jours en un seul corps au milieu des gorges des montagnes et par des chemins fort étroits, résolurent alors de faire une division dans leur nombreuse armée, afin d'avoir plus d'espace et de liberté pour dresser leur camp et de

trouver ainsi plus facilement les vivres pour eux-mêmes et les fourrages pour leurs chevaux. S'étant donc rassemblés entre deux montagnes élevées, ils passèrent d'abord un fleuve sur un pont, et là Boémond et la foule de ceux qui le suivaient se séparèrent du duc Godefroi. Boémond fut accompagné par quelques-uns des plus illustres chefs, Robert, comte de Normandie, Etienne, prince du Blaisois, et tous ensemble suivirent la route sur la droite, [6] se dirigeant de manière à n'être jamais à plus d'un mille de distance de leurs compagnons d'armes. Le duc et tous ceux qui marchaient avec lui, ainsi que l'évêque du Puy et le comte Raimond, s'avançaient en même temps sur la droite. A la suite de cette séparation, Boémond et toute son armée arrivèrent, vers la neuvième heure, dans la vallée Dogorganhi, [7] que les modernes appellent *Ozelli*, et tous les pèlerins se répandirent aussitôt dans les prairies et sur les bords des ruisseaux pour dresser leur camp, prendre leur repas et satisfaire à tous leurs besoins.

CHAPITRE XXXIX.

Mais à peine Boémond et les hommes les plus forts étaient-ils descendus de cheval, que l'on vit arriver avec impétuosité, et suivi d'une nombreuse multitude, Soliman qui, depuis le moment où il avait pris la fuite loin des murs de Nicée, était allé recruter des forces auxiliaires à Antioche, à Tarse, à Alep et dans les autres villes de la Romanie, parmi les Turcs dispersés çà et là dans le pays. Aussitôt et sans se donner un seul moment de repos Soliman attaqua l'armée chrétienne, et ses troupes se répandirent dans tout le camp, massacrant tout ce qu'elles rencontraient : les uns étaient frappés de flèches, d'autres périssaient par le glaive, d'autres encore étaient faits prisonniers par ces cruels ennemis : le peuple, poussant de grands cris, était de toutes parts saisi de terreur ; les femmes mariées et non mariées périssaient aussi bien que les hommes et les jeunes enfants. Robert de Paris, voulant porter secours aux malheureux, fut frappé d'une flèche légère et expira aussitôt. Boémond et les autres chefs, étonnés de cette scène subite de carnage, remontent sur leurs chevaux, saisissent en hâte leurs cuirasses et le reste de leurs armes, se réunissent en un seul corps, et, se défendant avec vigueur, quoiqu'attaqués à l'improviste, soutiennent longtemps le combat contre leurs ennemis. Guillaume, frère de Tancrede, jeune homme d'une grande beauté, rempli d'audace, et qui débutait dans la carrière des armes, résistait avec courage et frappait souvent les Turcs de sa lance, lorsque, sous les yeux même de Boémond, une flèche vint le renverser. Tancrede se défendit aussi vaillamment et eut beaucoup de peine à sauver sa vie, laissant derrière lui la bannière qu'il avait attachée à sa lance, et le corps de son frère mort. Les Turcs, guidés par leur prince Soliman, et prenant de plus en plus l'avantage, s'élançèrent avec vigueur dans le camp, frappant de leurs arcs de corne et de leurs flèches, et tuant les gens de pied, les pèlerins, les jeunes filles, les femmes, les jeunes enfants et les vieillards, sans montrer aucun égard pour la faiblesse de l'âge. Effrayées de tant de cruautés, et redoutant une mort si terrible, les jeunes filles, même les plus nobles, s'empressaient de revêtir leurs plus beaux vêtements, et se présentaient ainsi devant les Turcs, afin qu'apaisés et enflammés à la vue de leur beauté, ils apprissent à avoir compassion de leurs captives.

CHAPITRE XL.

Tandis que le troupeau des fidèles était ainsi désolé, que Boémond lui-même, attaqué à l'improviste, ainsi que tous les siens, commençait à résister avec moins d'ardeur, et que déjà quatre mille hommes environ de l'armée chrétienne étaient tombés sous les bras de l'ennemi, un messenger, monté sur un cheval rapide, volait à travers les précipices des montagnes et arrivait triste et hors d'haleine au camp du duc. Godefroi, sorti de sa tente en ce moment, s'était porté à quelque distance pour voir ses compagnons d'armes ; aussitôt qu'il aperçut de loin le messenger courant de toutes ses forces et le visage pâle et défait, il lui demanda quel motif lui faisait ainsi hâter sa marche, afin, de pouvoir lui-même en rendre compte aux autres chefs. Porteur de fâcheuses et importantes nouvelles, le messenger lui dit : Nos princes, Boémond lui-même, soutiennent en ce moment les fatigues d'un rude combat ; le peuple qui les suit a déjà subi une sentence de mort, et cette sentence tombera également, sur tous nos princes, si vous ne vous

hâtez de voler à leur secours. Les Turcs ont fait une irruption sur notre camp ; descendus par la vallée dite d'Ozelli ou vallée terrible, vers la vallée Dogorganhi, ils ne cessent de massacrer les pèlerins ; ils ont tué Robert de Paris et lui ont coupé la tête ; Guillaume, beau jeune homme, fils de la sœur de Boémond, a été frappé, digne de nos regrets. C'est pourquoi tous les alliés vous invitent à leur porter secours, qu'aucun retard, aucun motif de délai ne vous retiennent ou ne ralentissent votre marche.

CHAPITRE XLI.

En apprenant le malheur de ses frères et l'audace des Turcs, le duc ordonna de faire résonner les cors de tous côtés, d'avertir tous ses compagnons, de prendre les armes, de dresser les bannières et de voler au secours des pèlerins sans se donner un seul moment de repos. Aussitôt et comme s'ils eussent été appelés au plus délicieux festin, les Chrétiens se hâtent de prendre leurs armes, de revêtir leurs cuirasses, de ceindre leurs glaives, de brider et de seller leurs chevaux, de saisir leurs boucliers, et soixante mille cavaliers sortent du camp suivis de la foule des gens de pied. Déjà brillait le jour le plus éclatant ; le soleil rayonnait du plus vif éclat ; sa splendeur se reproduisait sur les boucliers dorés et sur les armures de fer ; les étendards, les bannières de pourpre, brillantes de pierreries et attachées sur les lances, flottaient en flamboyant ; les chevaux rapides étaient pressés par l'éperon ; nul n'attendait son frère ou son compagnon, chacun hâtait sa marche, autant qu'il lui était possible, pour voler au secours et à la vengeance des Chrétiens. Tout à coup reconnaissant les nôtres qui arrivaient" en toute hâte au secours de leurs frères, animés de toute l'ardeur de la guerre, en forces si considérables, couverts de leurs vêtements de fer, et, portant déployées dans les airs les bannières, brillant signal des combats, les Turcs prirent la fuite ; et, frappés de terreur, renonçant dès lors au carnage. les uns se sauvaient à travers champs, d'autres se jetaient dans des chemins qui leur étaient connus. Mais Soliman, conduisant la plus forte colonne, se retira sur le sommet de la montagne, et, s'y arrêtant, fit ses dispositions pour se présenter de nouveau devant les Chrétiens et leur résister en face.

CHAPITRE XLII.

Le duc Godefroi qui, monté sur un cheval agile, était arrivé le premier avec cinquante de ses compagnons, rallia bientôt le peuple qui marchait sur ses traces, et s'avança, sans hésiter, vers les hauteurs de la montagne pour en venir aux mains avec les Turcs qu'il voyait sur la sommité rassemblés et immobiles, se disposant, de leur côté, à la résistance. Enfin, ayant réuni tous les siens, il s'élança vers les ennemis toujours immobiles, dirige contre eux toutes ses lances, et, d'une voix mâle, exhorte ses compagnons à les aborder avec intrépidité. Les Turcs cependant et leur chef Soliman, voyant que le duc Godefroi et tous les siens persistent courageusement à vouloir livrer combat, lâchent les rênes à leurs chevaux et fuient rapidement loin des sommités de la montagne. Godefroi les poursuivit aune distance de six milles, frappant les uns du glaive, retenant aussi quelques prisonniers, enlevant du butin et de riches dépouilles, et arrachant de leurs mains les jeunes filles, les jeunes gens, et tout ce qu'ils avaient espéré emporter ou emmener avec eux. Gérard de Chérisi, monté sur un beau cheval, et poursuivant aussi les ennemis, vit un Turc encore arrêté sur la cime de la montagne et se confiant audacieusement en ses forces ; couvert de son bouclier et armé de sa lance, il s'avança vigoureusement sur lui ; mais le Turc, tirant une flèche qui traversa le bouclier, perça Gérard entre le foie et le poumon, et, le laissant tombé par terre et mourant, il emmena ensuite son cheval. Baudouin, comte de Hainaut, qui distribuait avec générosité d'abondantes aumônes, et Robert de Flandre, renversaient les Turcs dans leur Fuite ; et, volant de tous côtés, ils encourageaient sans relâche leurs compagnons à frapper, à tuer sans cesse, afin que nul d'entre eux ne parût se ralentir dans sa poursuite ou renoncer au carnage. Baudouin du Bourg, Thomas de Ferii, Renaud de Beauvais, Galon de Calmon, Gothard, fils de Godefroi, Gaston de Béarn et Rodolphe, travaillaient tous avec une égale ardeur et ne cessaient, en braves chevaliers, de poursuivre et de faire périr des Turcs sous leurs coups. Les flancs des chevaux battaient fortement, et la fumée qui en sortait s'élevait au

milieu des rangs en forme de nuage. De temps en temps les Turcs, reprenant courage et se confiant en leur multitude, opposaient une résistance vigoureuse et lançaient dans les airs des flèches qui retombaient en une grêle épaisse. Mais aussitôt que cette grêle d'orage était passée, les fidèles, tenant toujours en main les traits dont ils frappaient les ennemis, les attaquaient, de nouveau, portaient la mort dans leurs rangs, et les forçaient enfin, vaincus et hors d'état de se défendre, à fuir à travers les précipices des montagnes et à s'engager dans des sentiers connus d'eux seuls.

CHAPITRE XLIII.

Les Chrétiens victorieux s'emparèrent de tout ce que les Turcs avaient traîné à leur suite ; pour prix de leur expédition, ils prirent des grains, beaucoup de vin, des buffles, des bœufs, des béliers, des chameaux, des ânes, des mulets, des chevaux, et, en outre, de l'or précieux, une quantité infinie d'argent, et des pavillons ornés de décorations et d'ouvrages admirables. Pleins de joie de l'heureux succès de ce combat, Boémond et tous les autres princes que j'ai déjà nommés, et qui étaient les chefs et les colonnes de l'armée, se réunirent en bonne intelligence, et, ayant tenu conseil, ils résolurent dès ce jour et à l'unanimité de rassembler leurs denrées et toutes les choses dont ils avaient besoin et de mettre tout en commun ; ce qui fut fait, ainsi qu'ils en étaient convenus. Dans ce tumulte de la guerre, et pendant que les Turcs continuaient à fuir, quelques chevaliers chrétiens périrent frappés de flèches : les Turcs perdirent, dit-on, trois mille hommes. À la suite de ce cruel combat, les chevaliers du Christ se reposèrent pendant trois jours sur les bords d'un fleuve et auprès des joncs, soignant leurs corps fatigués et se nourrissant des vivres que les Turcs morts avaient laissés en abondance. Les évêques, les prêtres, les moines qui étaient présents rendirent à la terre les corps des morts et recommandèrent les âmes des fidèles au Seigneur Jésus-Christ, en récitant des prières et chantant des psaumes. Soliman, vaincu et s'échappant avec peine, franchit les montagnes de la Romanie, ne pouvant plus fonder ses espérances sur la ville de Nicée, pleurant amèrement sa femme, ses fils et tous ceux des siens qu'il avait auparavant perdus dans la plaine de Nicée, frappés à mort par les Français, de même que ceux qu'il avait laissés plus récemment dans la vallée de Gorgone prisonniers ou morts dans le combat.

[1] Ou Strazin, la Stralicie le Guillaume de Tyr.

[2] Le nom manque dans le manuscrit ; c'est probablement Pierre de Toul.

[3] Albert d'Aix l'appelle constamment *Reymerus*, *Reymier*.

[4] Il manque ici quelques mots dans le manuscrit.

[5] On ignore quelle monnaie est par là désignée.

[6] Il y a ici erreur ; ce doit être sur la gauche. *Voy.* Guillaume de Tyr, liv. III.

[7] Vallée de Gorgone.